477

John Carter Brown
Library
Brown University

TRAITÉ
SUR
LE SCORBUT,

Traduit du Latin de M. LE MEILLEUR, Médecin de Montpellier,

Par M. GIRAUD, Médecin de Besançon.

Prix, 36 s. broch. port franc par la Poste.

A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie françoise.

M. DCC. LXXIV.

RPJCB

AVIS
DU TRADUCTEUR.

Le Traité latin dont on donne ici la traduction, eſt un des meilleurs Ouvrages qui aient encore paru ſur le Scorbut; on a lieu de croire qu'il ſera bien reçu du Public.

Feu M. Le Meilleur, natif de Port-au-Prince dans l'Iſle de Saint-Domingue, qui en eſt l'Auteur, étoit un jeune homme de beaucoup de lecture, & qui donnoit les plus grandes eſpérances. On peut juger par ſon Traité du Scorbut, *de ce qu'il eût été capable de faire, s'il eût vécu plus long-tems.*

Une application continuelle à l'étude & au travail n'a pas peu

contribué à avancer ſes jours. Il a été moiſſonné dans ſon printems, au grand regret de la Médecine & de l'Ecole de Montpellier, dont il eût fait un ornement.

Sans une traduction de l'ouvrage que nous préſentons au Public, il ſeroit perdu pour ceux qui n'entendent pas la Langue Latine. Pour aider à la pratique de la plupart des Chirurgiens de Campagne, on a cru devoir donner à la fin de ce Traité une liſte des Plantes antiſcorbutiques qui ſont les plus eſtimées & le plus en uſage, avec la méthode de les employer.

AVANT-PROPOS
DE L'AUTEUR.

On feroit une liste considérable de tous les Médecins qui ont écrit sur le Scorbut ; mais il y en a bien peu qui aient connu la nature & le vrai caractere de cette maladie ; la plupart ne s'étant appuyés que sur des hypotheses conformes à leurs préjugés, pour établir des opinions que la vérité & le bon sens réprouvent également. Pour étayer leurs systêmes ruineux, tous

ont eu recours aux principes de Galien, à la chymie, à la méchanique, chacun ſuivant l'opinion qui lui plaiſoit davantage; &, préoccupés de leurs idées chimériques, ils ont compté pour rien l'expérience & l'obſervation, qui ſont néanmoins les vrais flambeaux de la Médecine. Et qui ne voit pas que c'eſt cette négligence qui a été la ſource de tant de notions vagues, & d'une foule d'erreurs fatales à l'Humanité ?

Il eſt bien dangereux, en effet, de ſe laiſſer conduire par les fauſſes lueurs d'une

imagination vive & impétueuse dans une science aussi délicate que celle de la Médecine, qui demande tant de prudence & de discernement. L'essentiel est de connoître la marche & la conduite de la nature dans chaque maladie, & d'en examiner soigneusement les causes, pour se mettre en état de les combattre avec avantage, & de les détruire entièrement. Pour qu'il ne manque rien à cet examen, & qu'il se fasse avec fruit, il est nécessaire d'y employer l'expérience, l'observation, l'exacte analogie, qui sont

les guides les plus sûrs que l'on puisse suivre dans tout ce qui est du ressort de la physique. C'est la méthode que prescrivent unanimement tous les grands Médecins, & à laquelle je me suis fait une loi de me conformer dans ce Traité, pour examiner les causes qui produisent le Scorbut.

Je ne m'arrêterai point à examiner si le Scorbut a été connu des anciens, & quelle est la véritable étymologie du nom qu'on lui donne parmi nous ; j'entrerai d'abord en matiere : pour traiter mon sujet avec ordre, je diviserai

l'Ouvrage en ſept chapitres. J'examinerai dans le premier les cauſes auxquelles différens Auteurs attribuent cette maladie, & je ferai voir qu'elles ſont abſolument abuſives & imaginaires. J'établirai dans le ſecond les véritables, d'après les obſervations les plus exactes, tant ſur mer que ſur terre. J'expoſerai dans le troiſieme les ſignes diagnoſtiques du Scorbut. J'indiquerai dans le quatrieme les ſignes prognoſtiques de cette maladie. Je propoſerai dans le cinquieme la maniere de la guérir. Je donnerai dans le ſixieme

la cure prophylactique, c'eſt-à-dire, les moyens qu'il faut employer pour ſe garantir du Scorbut ſur terre ou ſur mer. Enfin je rapporterai dans le ſeptieme & dernier chapitre, les obſervations qui ont été faites à l'ouverture des cadavres de ceux qui ſont morts de cette maladie.

Je n'avancerai rien dans ce Traité, qui ne ſoit appuyé de bonnes preuves, & de l'autorité des Médecins les plus expérimentés dans cette matiere. Je ne me flatte pas que cet Ouvrage, qui eſt mon début, ſoit aſſez par-

fait pour ne rien prêter à la censure ; je crois pouvoir compter sur l'indulgence du Public, si, malgré la foiblesse de mes talens, mes efforts n'ont pas été absolument infructueux.

TRAITE'

TRAITÉ SUR LE SCORBUT.

CHAPITRE PREMIER,

Dans lequel on examine les opinions les plus ſpécieuſes des Auteurs, touchant les cauſes & les différentes eſpeces du Scorbut.

AVANT que d'expliquer la nature & le caractere du Scorbut, nous croyons qu'il eſt à propos d'examiner les cauſes que la plupart ont fauſſement aſſignées à

cette cruelle maladie, & d'ajouter quelque chose sur l'opinion de quelques Auteurs qui en admettent différentes especes particulières. Je traiterai ces deux points de la maniere la plus concise qu'il sera possible; sans discuter les sentimens de chaque Auteur: je ne m'arrêterai qu'à ceux qui méritent le plus d'attention.

Les premiers Médecins qui ont écrit sur le Scorbut, tels que *Ronsseus*, *Echitius*, *&c.* ont cru qu'il dépendoit d'un vice de la rate: cette opinion est détruite par un grand nombre d'observations de différens Auteurs sur les cadavres des scorbutiques (1), dans les-

(1) Je pourrois citer un grand nombre d'observations à ce sujet; je me contenterai d'en rapporter trois qui tiendront lieu de toutes les autres. La premiere se trouve dans le *Trésor de Médecine, pratique de Bonnet, tom. II, pag.* 974. « Un Gentilhomme, dit

quels il leur eſt ſouvent arrivé de ne rien trouver qui péchât du côté de ce viſcere. Il eſt vrai néanmoins qu'on l'y a trouvé quelquefois dans un état de corruption ; mais il ne faut pas regarder cette pourriture comme un accident qui ſoit particulier à la rate, puiſqu'on a vu les poumons, le péricarde, le cœur, le foie, le méſentere, l'épiploon, & d'autres viſceres ab-

---

» cet Auteur, étoit attaqué d'une affection » ſcorbutique, accompagnée des plus hor- » ribles ſymptômes, dont il mourut. Les » Médecins qui le traitoient prétendoient » que c'étoit un vice de la rate qui lui » avoit cauſé cette maladie : à l'ouverture » du cadavre, ils reconnurent leur erreur ; » la rate n'étoit nullement viciée ».

Willis, qui a diſſéqué un ſi grand nombre de cadavres ſcorbutiques, a ſouvent trouvé la rate parfaitement ſaine. Le Docteur *Mead*, à l'ouverture du corps d'un Villageois, mort du Scorbut, a trouvé le même viſcere, à la vérité conſidérablement groſſi, mais avec ſa forme & ſa molleſſe naturelles, ſans tumeur ni skirre.

dominaux, plus ou moins considérablement corrompus, tandis que la rate n'étoit presque point endommagée, ou se trouvoit parfaitement saine ; d'où l'on peut conclure que la pourriture de ce viscere, dans le cas du Scorbut, n'est certainement point la cause de cette maladie, & n'en est seulement que l'effet.

Suivant *Eugalenus*, la cause interne du Scorbut est une abondance d'humeur mélancolique, *qui s'étant ramassée autour de la rate & du foie, ou dans les espaces moyens entre ces visceres & le ventricule, ou même dans les veines, contracte cette espece de corruption qui est particuliere à ce mal, & qui l'accompagne ordinairement.* Cette prétendue humeur mélancolique ou atrabilaire, sur laquelle est principalement fondée la théorie des anciens, est une chimere,

puiſqu'il n'a pas été poſſible juſqu'ici d'en démontrer l'exiſtence, ni par l'expérience, ni par aucune autre preuve ſolide.

Il ſeroit donc abſurde d'établir pour cauſe du Scorbut, une choſe qui n'eſt appuyée d'aucune probabilité ; car tout terme qui eſt vuide de ſens, eſt rejetté en Médecine.

Il eſt bon de remarquer encore que cette erreur n'eſt pas la ſeule qu'on puiſſe reprocher à *Eugalenus*, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par ſes propres écrits, & par la critique judicieuſe que M. *Lind* en a faite. J'ai lu & relu ſon livre ; il m'a toujours paru un fatras ſi confus & ſi rempli d'obſcurités, que, ſi je n'avois vu le titre, je ſerois encore en doute ſi l'Auteur n'a eu que le Scorbut pour objet dans cet ouvrage, ou s'il y a traité de quelques autres

maladies inconnues jusqu'à présent. Il rejette comme peu nécessaires ou absolument inutiles au diagnostique du Scorbut, les deux principaux signes qui le caractérisent ; l'érosion des gencives, & les taches des jambes : *car il arrive souvent*, dit-il, *que ce mal emporte ceux qui en sont attaqués, avant qu'il se manifeste par ces accidens des gencives & des jambes ; c'est pourquoi il est nécessaire de faire attention à d'autres marques, pour s'assurer que les malades en sont atteints.*

Il y a plus: *Eugalenus* préfere à ces deux symptômes caractéristiques d'autres signes communs à différentes especes de maladies ; & il n'est pas étonnant qu'il ait donné dans de semblables bévues, puisqu'il a prétendu *que les signes les plus sûrs & le vrai diagnostique du Scorbut, se tiroient de l'exa-*

men du pouls & des urines, par où il eſt facile, ſelon lui, *de diſtinguer ce mal de tous les autres.*

Perſonne n'ignore qu'en fait de diagnoſtiques dans une maladie quelconque, il n'en eſt point de ſi incertain que celui qu'on voudroit tirer du pouls ou des urines, & que celles-ci ſur-tout ſont les plus capables d'induire en erreur. *Eugalenus* en convient lui-même en ſe contrediſant viſiblement, pag. 21 de ſon livre, où il s'exprime en ces termes : *les urines de ceux qui ſont atteints du Scorbut varient ſuivant la différence des tempéramens & des humeurs putrides, & le caractere de la maladie.* Et c'eſt auſſi le ſentiment d'*Ooſterdyk Schacht*, qui dit en traitant des ſignes du Scorbut : *comme l'urine varie beaucoup, elle n'indique rien de certain, & on ne doit pas trop non*

plus s'en rapporter au pouls. Je pourrois encore relever une foule d'autres erreurs groſſieres : mais je ne m'y arrêterai pas davantage, elles n'en valent pas la peine.

Riviere, *Ettmuller*, *Pitcarn*, *Rubel*, & nombre d'autres Auteurs ont regardé le Scorbut comme le dernier degré de l'affection hypocondriaque : s'ils euſſent examiné avec plus d'attention l'une & l'autre maladie, ils en auroient aiſément remarqué la différence. Les ſymptômes affreux qui accompagnent le Scorbut, tels que le relâchement des gencives ſanguinolentes & pourries, le branlement des dents, les taches en différentes parties du corps, les ulceres ſordides, la laſſitude du corps & des membres, ces foibleſſes fréquentes qui vont juſqu'à la ſyncope, la carie des os, les hémorrhagies qui arrivent en

différentes parties, & occaſionnent ſouvent la mort ; enfin d'autres accidens encore dont il ſera queſtion ci-après ; ne ſe remarquent nullement dans l'affection hypocondriaque, quoique parvenue au dernier degré d'intenſité. Il n'eſt pas rare de voir des enfans ſcorbutiques, qu'on ne peut cependant pas ſoupçonner d'avoir été hypochondriaques.

Il y a des Auteurs qui prétendent, avec *Liſter*, *Cokburn* & d'autres Médecins, que ce qui donne naiſſance au Scorbut, eſt l'exceſſive quantité de ſel marin dont on aſſaiſonne les viandes qui ſont la nourriture des Matelots ; d'où vient que le chyle & la lymphe prennent une qualité ſalſugineuſe, & que par conſéquent toutes les humeurs du corps ſe changent en ſaumure ; & c'eſt pour cela qu'ils ont donné au

Scorbut le nom de *Muriatique*.

Cette opinion a eu beaucoup plus de partisans que les précédentes ; des observations sans nombre de plusieurs savans Médecins en ont démontré le peu de fondement.

Nitschius & *Bachstromius*, entr'autres, l'ont combattue avec des armes victorieuses. Les observations faites avec toute l'exactitude & l'attention possibles sur le Scorbut qui régna long-tems avec fureur dans l'armée des Russes à Wirtsbourg, en l'année 1732, ont convaincu le premier que les viandes salées ou endurcies à la fumée n'avoient point donné lieu à cette maladie épidémique, puisque les soldats n'en avoient fait aucun usage.

Ce fait est encore confirmé par un exemple tout semblable des Troupes Autrichiennes qui étoient

en quartier d'hiver en Hongrie. Suivant le rapport de *Kramer*, Médecin de l'armée, les ſoldats ne mangerent point de viandes ſalées ou fumées : ils ne furent nourris que de chair fraîche de bœuf qui ſe vendoit à très-bon marché ; cette nourriture n'empêcha pas néanmoins les ravages du Scorbut qui emporta pluſieurs milliers de ſoldats.

Le Médecin *Richard Ruſſel*, dans ſa Diſſertation ſur la conſomption glandulaire, ou ſur l'uſage de l'eau marine dans les affections des glandes, aſſûre, d'après les obſervations qu'il a faites ſur la pourriture ſcorbutique à laquelle les Matelots ſont fort ſujets, qu'on a eu tort d'en attribuer la cauſe aux viandes ſalées, dont ils font leur nourriture ordinaire. *On voit*, dit-il, *quantité de Payſans, qui depuis long-tems*

ne vivent, comme les Matelots, que de lard, de bœuf chargé de saumure, & de puddings (1), excepté certains jours de Fête où ils se régalent d'un peu de viande fraîche: ils jouissent néanmoins constamment de la plus parfaite santé.

Ce qui arrive chaque jour parmi les Navigateurs, est encore une bien forte preuve contre l'opinion de *Lister*; dès qu'on s'apperçoit dans les vaisseaux du moindre symptôme de Scorbut, on a grand soin d'enlever promptement tout ce qui s'y trouve de viandes salées: malgré cette précaution, le Scorbut ne laisse pas

---

(2) Ce que les Anglois appellent *Puddings*, est une sorte de mets, composé de farine, avec de la graisse ou du beurre, & des raisins de Corinthe: on l'enveloppe dans un linge, & on le fait cuire dans un chaudron.

d'y faire de rapides progrès & de grands ravages. Ailleurs, le mal ſe déclare, quoiqu'on ait rempli les bâtimens de proviſions toutes nouvelles. C'eſt ce qui arriva à la flotte de l'Amiral Anſon, après ſon départ du Mexique ; ni les pluies abondantes qui tomberent preſque ſans diſcontinuer, ni les vivres frais qu'ils avoient en grande quantité, ne purent arrêter ce terrible fléau.

Pluſieurs habitans des Iſles de l'Amérique qui appartiennent aux François, m'ont aſſuré que, pendant dix-huit ou vingt ans, ils ſe ſont nourris d'alimens exceſſivement ſalés de toute eſpece, ſans que leur ſanté en ait ſouffert le moindre dérangement, & qu'ils aient éprouvé le plus léger ſymptôme de Scorbut. J'ai connu moi-même des Capitaines de vaiſſeau qui étoient cruellement travaillés

de ce mal, quoiqu'ils n'euſſent fait aucun uſage de viandes ſalées.

Enfin *M. Lind*, Médecin Anglois ; a reconnu par nombre d'expériences dans ſes voyages ſur mer, où il a eu occaſion de traiter des milliers de malades affligés du Scorbut, que le ſel marin n'entroit pour rien dans la cauſe de cette maladie. Il ſemble douter au contraire ſi, bien-loin de pouvoir occaſionner ce mal, le ſel marin n'en eſt pas plutôt un remede par ſa vertu antiſeptique. Quoi qu'il en ſoit de cette queſtion qu'il a laiſſé indéciſe, voici l'épreuve qu'il a faite : il a ordonné en boiſſon l'eau de mer, à la quantité d'une chopine, & quelquefois plus pour chaque jour, à deux Matelots ſcorbutiques qui avoient les gencives toutes pourries, les tendons du jaret retirés, & les jambes œdéma-

teuſes : cette boiſſon a été continuée chaque matin pendant quinze jours ; après cet intervalle de tems, il n'a point paru que l'état des malades ait empiré ; il ne différoit point de celui des autres ſcorbutiques qui n'avoient pas fait uſage de cette boiſſon. Mais comme il eut preſcrit auſſi l'eau de mer à pluſieurs autres qui avoient la gale & des ulceres opiniâtres & rongeans aux jambes, ils s'en trouverent parfaitement bien, & ce remede réuſſiſſoit ſurtout dans le ſecond accident.

M. Lind raconte de plus, qu'après une courſe de trois mois, tout l'équipage prit terre heureuſement, ſans qu'aucun eût le moindre ſymptôme de Scorbut, quoique pendant tout le voyage ils euſſent été obligés, faute d'eau douce, de faire cuire leur viande dans de l'eau marine.

M. Lind n'eſt pas le ſeul qui ait reconnu que cette eau ne donnoit point le Scorbut. *M. Hyves*, Chirurgien dans le *Yarmouth*, vaiſſeau de la flotte angloiſe, commandée par l'Amiral *Martin*, faiſoit boire deux fois par ſemaine, le matin à tous les ſcorbutiques, autant qu'il lui étoit poſſible, trois grands verres de cette eau ; & quoiqu'il y eût dans le vaiſſeau où il ſe trouvoit beaucoup plus de malades qu'en aucun autre, il n'y en mourut néanmoins que deux ou trois. L'Amiral lui-même & pluſieurs Capitaines en burent auſſi pendant tout le voyage, ſans en reſſentir la moindre incommodité.

M. Madier, Médecin du Roi à Saint-Domingue, m'a raconté, il n'y a pas long-tems, que, l'année derniere, les gens du vaiſſeau ſur lequel il s'étoit embarqué pour

retourner en France, s'étoient vus contraints, n'ayant point d'eau douce, de faire cuire dans de l'eau de mer du bœuf ou du cochon ſalé, & que cependant ils étoient tous arrivés au port de Marſeille, ſans qu'il y en eût aucun de la troupe qui fût attaqué du Scorbut. Il m'a aſſuré de plus qu'actuellement pluſieurs Navigateurs Anglois ne ſe ſervoient que de l'eau marine pour faire cuire leurs viandes, & que lui-même, pour ſa propre ſanté & celle de ſes malades, en faiſoit ſouvent uſage, parce qu'elle a une vertu laxative qui produit de très-bons effets. Enfin *Bartholin* nous apprend qu'il l'a employée avec le plus grand ſuccès pour arrêter la pourriture ſcorbutique.

On ne ſauroit douter, après tous les faits que nous venons de rapporter, que les viandes ſalées

n'occaſionnent point le Scorbut ; cependant nous convenons qu'en certains cas leur uſage peut diſpoſer les corps à la cachexie ſcorbutique ; ces ſortes d'alimens, ſe trouvant dénués de la partie nutritive la plus ténue, forment un chyle épais & viſqueux, lequel, étant plus ou moins altéré, ne ſauroit s'aſſimiler aiſément aux autres humeurs. Mais cela ſeul, ſans le concours des autres cauſes, ne ſuffit pas pour produire le Scorbut; il arrive même très-ſouvent qu'il ne contribue en rien à la naiſſance de ce mal ; car les viandes ſalées dont les Matelots ſe nourriſſent pour l'ordinaire, conviennent très-fort à leur eſtomac, parce que les travaux pénibles & preſque continuels auxquels ils ſont occupés chaque jour dans les vaiſſeaux, atténuent & diviſent les humeurs viſqueuſes, &

les convertiſſent en ſucs nourriciers, les oſcillations des ſolides étant plus fréquentes, & la circulation des liquides ſe faiſant avec plus de viteſſe & de liberté, ſurtout lorſque la ſalubrité de l'air augmente l'élaſticité des fibres. Ce que j'avance ici eſt une vérité dont on voit des exemples tous les jours. Lorſque les Matelots voguent ſur des mers où l'atmoſphere eſt ſeche & tempérée; quoiqu'ils ſe nourriſſent alors, comme à l'ordinaire, de lard, de bœuf ſalé, de poiſſon ſec & endurci à la fumée, d'une quantité prodigieuſe de feves, & de biſcuit très-dur, ils digerent tout cela parfaitement bien, & ne s'en trouvent nullement incommodés. Cette nourriture groſſiere fortifie les facultés digeſtives qu'une plus légere affoibliroit, & pourroit même anéantir. J'avoue cependant que, ſi l'atmoſphere vient à

changer, & qu'à un air ſec & pur ſuccedent des pluies continuelles, ces alimens peuvent alors devenir nuiſibles, & contribuer à faire éclore plus promptement le Scorbut. Mais puiſqu'il eſt conſtant qu'on a vu très-ſouvent régner cette maladie, tant ſur mer que ſur terre, ſans qu'on eût fait, avant qu'elle ſe déclarât, le moindre uſage des viandes ſalées, le ſentiment de *Liſter* n'eſt-il pas ſuffiſamment refuté ?

Bachstrom prétend *que la cauſe véritable & primitive du Scorbut, n'eſt autre qu'une trop longue abſtinence de toutes les eſpeces de végétaux récens:* il fonde ſur-tout ſon opinion ſur leur grande efficacité à prévenir ou à guérir cette cruelle maladie. Il cite pour exemple le ſiege de Thorn par les Suédois, où elle emporta cinq ou ſix mille ſoldats & un très-grand nombre de citoyens ; ce qu'il n'attribue

qu'à la diſette des végétaux pendant cinq mois. Mais cette opinion n'eſt pas moins erronnée que les précédentes; &, pour la réfuter, nous emploierons les mêmes raiſonnemens qui nous ont déjà ſervi contre les autres.

M. Lind rapporte qu'il a vu des Matelots qui n'ayant pu acheter, faute d'argent, de la viande fraîche, & ſur-tout des légumes, avoient été obligés de ſe nourrir, pendant une courſe de trois ans, des ſeules proviſions qui ſe trouvent ordinairement dans les vaiſſeaux pour les gens de leur eſpece, ſans que ces alimens leur euſſent cauſé la moindre incommodité: il aſſûre auſſi qu'il a ſouvent vu tout l'équipage d'un navire qui, peu de tems après s'être mis en mer, avoit été attaqué du Scorbut avec beaucoup plus de violence & de malignité, que s'il eût été privé ſur terre pendant ſix

mois de toute espece de végétaux, comme les Montagnards de l'Ecosse & de la nouvelle Finlande, chez qui néanmoins il est bien rare de voir des scorbutiques.

Il est certain de plus que des flottes entieres qui ont erré long-tems sur les flots, n'ayant pour toute nourriture que leurs provisions ordinaires, n'ont pas ressenti néanmoins la moindre atteinte du Scorbut, tandis que d'autres ont été en proie à ses ravages, quoiqu'elles eussent abondamment toutes sortes de végétaux. *C'est ce qui arriva à la flotte de l'Amiral Martin dans le Pas de Calais, où il fut long-tems à observer celle des François. On y avoit des végétaux en abondance, & de l'eau excellente à discrétion ; mais cela n'empêcha pas que le Scorbut ne se répandît dans l'armée avec tant de fureur, que sur quatre mille hommes on en comptoit quatre-cents qui*

étoient horriblement infectés de ce mal. Quand la flotte s'en revint au port de Plimouth, le Docteur Huxham, qui vit débarquer ces malades, fit une deſcription vive & énergique de l'état déplorable où il les avoit trouvés.

On lit dans *Rembert Dodonée* une obſervation ſur un homme qui devint ſcorbutique en priſon, & qui croyoit qu'il n'en devoit attribuer la cauſe qu'à ſa détention, puiſqu'il reſpiroit un air pur, & ne ſe nourriſſoit que de très-bons alimens. J'ai vu moi-même dans les priſons d'Angers un jeune homme qui étoit travaillé du Scorbut, quoiqu'il fît ſon ordinaire chaque jour de viande fraîche & d'herbes récemment cueillies.

Ainſi on eſt en droit de conclure que, quoique les végétaux récens ſoient d'un grand ſecours pour prévenir les atteintes du

Scorbut, & pour le guérir, on n'eſt nullement fondé à croire que la diſette ou une longue abſtinence de ces ſortes d'alimens, ſoient la cauſe productive ou efficiente de cette maladie : ſeulement elles concourent aſſez ſouvent à la faire naître : mais quelquefois auſſi elles n'y contribuent en rien, comme nous l'avons ſuffiſamment prouvé par des exemples qui mettent la choſe hors de doute.

Le Docteur *Pringle* & pluſieurs autres prétendent que la principale cauſe du Scorbut qui ſe met dans les vaiſſeaux, n'eſt autre choſe que la corruption de l'air & des vivres, & les exhalaiſons putrides qui s'élevent du fond des bâtimens. Nous n'ignorons pas, (& c'eſt un fait démontré par mille exemples) que certaines altérations de l'air, & ſon mélange

avec

avec des particules hétérogenes, ne puiſſent produire de très-mauvais effets, & nuire beaucoup à la ſanté : mais ſi la corruption de l'air & les exhalaiſons infectes qui s'élevent du fond des navires, étoient la cauſe productive du Scorbut, ne ſeroit-il pas facile de ſe garantir de ſes atteintes, en employant les différens moyens qu'on a inventés juſqu'ici, comme la machine Suttonienne, ou les autres eſpeces de ventilateurs? On a effectivement tenté de combattre le ſcorbut avec ces machines; mais on s'eſt convaincu de leur inſuffiſance à cet égard, comme on peut le voir dans le ſavant ouvrage dont *M. Poiſſonnier* a enrichi depuis peu la Médecine : les meilleures qu'on ait pu y employer, n'ont produit que très-peu d'effets, & le plus ſouvent même n'ont ſervi de rien, quoi-

qu'elles ſoient d'un excellent uſage, quand on les emploie à d'autres fins. D'ailleurs, ſi c'étoit l'air infecté qui produisît le Scorbut dans les navires, les travailleurs, qui ſont le plus expoſés aux vapeurs empeſtées de la ſentine (1), comme les Charpentiers qui ſont obligés d'en meſurer l'eau, toutes les quatre heures, & qui placent ordinairement leurs échaffaudages près de cette eau pourrie; ces ouvriers, dis-je, ſeroient les premiers attaqués de ce mal, & il ſe déclareroit chez eux avec le plus de violence, comme le

(1) La ſentine eſt le fond des navires où croupit l'eau de la mer qui s'y eſt introduite par les fentes & les jointures des ais. Plus ces fentes ſont étroites & ſerrées, plus cette eau eſt puante. Quand on l'éleve avec la pompe, la principale marque à laquelle on reconnoît qu'elle eſt corrompue, c'eſt qu'elle eſt noire, & qu'elle teint de la même couleur les métaux blancs qu'elle touche.

remarque très-bien le Docteur *Lind.* Cependant, quoiqu'il y ait des exemples de malheureux qui ont été ſuffoqués ſubitement (1) par la vapeur de cette eau peſtilentielle, il n'y a point d'obſervation qui conſtate que les Charpentiers ſoient plus ſujets à gagner le Scorbut que le reſte de l'équipage. Il eſt certain de plus que ce fléau a fait ſouvent les

(1) On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, année 1745, le récit d'un pareil malheur arrivé à Rochefort. « Un Matelot tomba mort en » débondonnant une futaille d'eau de mer, » au déſarmement de la Flûte du Roi, *le* » *Chameau* : ſix de ſes camarades qui étoient » à quelque diſtance de lui, furent renver- » ſés, agités de violentes convulſions, & » perdirent connoiſſance. Le Chirurgien- » Major du vaiſſeau, qui étoit accouru pour » les ſecourir, éprouva les mêmes acci- » dens. Le mort rendoit le ſang par la bou- » che, le nez, les oreilles ; ſon cadavre, » noir & enflé, fut ſi promptement cor- » rompu, qu'on n'en put faire l'ouverture ».

plus cruels ravages dans des navires dont on avoit eu grand soin de renouveller l'air, & de nettoyer les immondices. Ainsi l'on voit que le sentiment du Docteur *Pringle* n'est rien moins que fondé. Les observations suivantes acheveront de le démontrer.

Le Docteur *Lind* nous apprend que l'équipage du vaisseau *le Namur*, dans un des voyages qu'il fit aux Indes Orientales, fut attaqué du Scorbut, malgré les précautions qu'il prit pour s'en garantir par le moyen de la machine Suttonienne. Le même malheur arriva à la flotte de l'Amiral Anson, qui côtoyoit les rivages du Mexique, jusqu'aux Isles des Larrons. On eut beau nettoyer les vaisseaux avec le plus grand soin, & tenir les embrâsures des canons, & les tillacs ouverts, pour donner à l'air un passage libre &

facile ; toutes ces précautions ne purent empêcher que le mal ne ſe mît dans les équipages, comme on peut le voir dans la relation du *Voyage autour du monde*, publiée par le Docteur *Richard Walter* qui fut témoin de tout ce déſaſtre (1). On ſait d'ailleurs par

(1) « Malgré l'abondance d'eau, & le » poiſſon frais, auſſi-bien que d'autres mets » non ſalés, qu'on fourniſſoit aux équipages, » les malades ne s'en porterent pas mieux » pour cela. Nous ne nous vîmes pas ſeu- » lement trompés à ces égards ; nous avions » pris encore une autre précaution, qui » étoit de bien nettoyer nos vaiſſeaux, & » de tenir les écoutilles & les ſabords ou- » verts, pour faciliter le paſſage de l'air. » Cette précaution eſt ſeule capable, ſui- » vant bien des gens, d'empêcher le Scorbut » deſe manifeſter, ou du moins d'en diminuer » conſidérablement les effets : cependant » nous remarquâmes vers la fin de notre » traverſée, que, quelque peine qu'on eût » priſe pour tenir nos vaiſſeaux nets, & pour » y laiſſer entrer de l'air frais, la maladie » avoit continué à attaquer nos équipages, » & n'avoit preſque rien perdu de ſa mali- » gnité ». *Liv. III, chap. I.*

expérience, qu'on peut guérir du Scorbut au milieu de l'air infect & corrompu des vaiſſeaux. C'eſt un fait dont il eſt aiſé de s'aſſurer dans l'excellent Ouvrage du Docteur *Lind*, où il rapporte un exemple remarquable de ſoixante-dix ſcorbutiques, qui furent tous guéris, quoiqu'ils reſpiraſſent cet air impur.

Qu'il nous ſoit permis d'ajouter encore aux raiſons que nous avons déjà alléguées contre l'opinion du Docteur *Pringle*, une remarque qui n'eſt pas moins propre à la faire rejetter : c'eſt que l'infection de l'air n'eſt point un inconvénient qui ſoit particulier aux navires ſeuls ; les hôpitaux, les priſons, les camps, & pluſieurs autres lieux où ſe trouve une multitude de gens raſſemblés, y ſont également ſujets : l'air qu'on y reſpire n'eſt pas moins rempli de

miaſmes impurs, & peut-être encore plus infects & corrompus, du moins pour l'ordinaire; cependant on n'a jamais remarqué que ce vice de l'air y ait produit le Scorbut. Le mal qui en réſulte eſt cette fievre maligne contagieuſe, ſi bien décrite dans le ſavant Traité du Docteur *Pringle*, ſur les maladies des armées. Lorſqu'il y a beaucoup de monde dans les vaiſſeaux, & qu'à cauſe de la tempête on eſt obligé de tenir longtems fermées les iſſues par où l'air pourroit être renouvellé, il arrive ſouvent que cette fievre ſe met dans l'équipage; & il y a des exemples de navigateurs qui, pour avoir été enfermés en ſi mauvais air, ont été attaqués & ſont morts de cette maladie, mais non pas du Scorbut. S'il étoit vrai qu'il fût produit par de telles cauſes, il ſeroit commun à tous les

gens de mer, dans toutes les saisons de l'année, & dans tous les pays du monde, sur-tout dans les climats chauds, où la raréfaction de l'air donne plus d'activité aux miasmes impurs renfermés dans les navires, & les rend par conséquent plus propres à pénétrer les corps : cependant cela n'arrive pas, pourvu que les matelots mangent avec modération, qu'on ait soin de ne les point trop faire travailler, & qu'on prenne garde sur-tout qu'ils ne s'exposent à un air humide.

Nous avons donc démontré par des preuves assez fortes, que la corruption de l'air n'entroit pour rien dans la cause du Scorbut : elle contribue seulement à augmenter sa malignité ; & c'est dans ce fluide encore qu'il faut chercher la véritable cause occasionnelle de cette maladie, com-

me nous nous propoſons de le faire, après que nous aurons diſcuté ſoigneuſement les autres opinions.

Le célebre *Boerhaave* prétend que la cauſe immédiate du Scorbut, eſt la ſéparation de la ſéroſité du ſang de ſa partie rouge; mais en ſuppoſant la ténuité, la diſſolution & les différentes eſpeces d'acrimonie de cette ſéroſité, ainſi que la viſcoſité & l'épaiſſiſſement de la partie rouge. *Fréderic Hoffman* admet cette cauſe comme médiate uniquement, parce qu'il ne croit pas que la pourriture des ſucs vitaux qu'il établit pour cauſe immédiate, ſuffiſe pour expliquer les cauſes des phénomenes qui accompagnent cette maladie.

Il nous paroît d'abord aſſez difficile de porter un jugement déciſif ſur cette ſéparation de la séro-

sité du sang d'avec sa partie rouge dans les scorbutiques. C'est une question sur laquelle les Auteurs ne sont point d'accord ; les uns s'étant fondés sur des observations que d'autres ont réfutées vigoureusement.

Le Docteur *Lind* soutient que cet état du sang n'a jamais lieu dans le Scorbut ; il admet au contraire une dissolution complette, tant de la partie séreuse que de la partie rouge ; il se fonde en cela sur l'inspection du sang des scorbutiques dans la flotte de l'Amiral Anson. *Dans quelque degré que ce fût de la maladie*, dit-il, *& de quelque partie du corps que le sang coulât, sa partie grossiere se montroit entièrement dissoute ; on n'y voyoit point cette séparation prétendue, qui néanmoins a été regardée comme la cause immédiate du Scorbut, & est de-*

venue le fondement de la théorie & de la pratique.

On lit dans la lettre du Docteur *Grainger*, inſérée dans le premier tome de l'Ouvrage de l'Auteur que nous venons de citer, qu'ayant à traiter des ſcorbutiques au Fort Guillaume, il avoit examiné le ſang qu'on leur tiroit, après l'avoir laiſſé repoſer dans la palette, & qu'il n'y avoit remarqué aucune ſéparation de la partie ſéreuſe d'avec la partie rouge; qu'il reſſembloit au contraire à celui que l'on tire dans les fievres malignes, étant d'une couleur livide, & dans un véritable état de diſſolution.

Dans la relation du Scorbut qui déſola les troupes de l'Empire en Hongrie, en 1720, laquelle fut envoyée au Collége des Médecins de Vienne par le Docteur *Kramer*, Médecin de

l'armée, cet Auteur rapporte que, comme on tiroit du ſang aux malades, quoiqu'aſſez imprudemment, dans la vue de ſoulager la difficulté de reſpirer qui les tourmentoit, on n'y appercevoit aucune ſéparation de la partie craſſe d'avec la ſéroſité, & que ce qu'on y remarquoit de plus particulier, étoit ſeulement une ſubſtance blanche & graiſſeuſe qui couvroit ſa ſuperficie.

Le Docteur *Théophile Bonet*, de même que ſon Traducteur *Jonſton*, admet une pareille diſſolution du ſang dans le Scorbut. Après avoir approuvé l'uſage des aſtringens pour rétablir la conſiſtance & la cohéſion des molécules du ſang, s'il eſt trop fluide: *cela eſt très-avantageux*, ajoûte-t-il, *non ſeulement dans le Scorbut, mais encore dans la peſte, la ſyncope, la cachéxie, & les*

autres maladies où le ſang péche par un excès de fluidité.

Outre les Auteurs que nous venons de citer, il en eſt encore d'autres non moins célebres, qui admettent également la diſſolution & la pourriture des fluides dans le Scorbut.

Fréderic Hoffman, qui regarde l'épaiſſiſſement de la partie rouge du ſang, comme la cauſe médiate de cette maladie, avoue cependant qu'il ne l'a pas toujours remarqué : *en certains ſujets*, dit-il, *au lieu d'un ſang épais, nous étions fort étonnés de voir couler une ſéroſité extrêmement ténue, d'un rouge d'écarlate, & d'une ſaveur âcre, qui ne dépoſoit aucune ſubſtance noire & épaiſſe au fond de la palette.*

Voilà bien des autorités qui ſemblent prouver invinciblement la diſſolution du ſang dans le

Scorbut ; mais il y a d'autres observations qui laissent douter si elle existe constamment dans tous les tems de cette maladie.

Le Docteur *Rouppe*, qui, dans ses voyages de mer, a traité quantité de scorbutiques, & leur a fait tirer du sang dans les trois périodes du mal, assûre qu'il n'y a point remarqué la dissolution de la partie grossiere ; & sur ce fondement il combat l'opinion de ceux qui ont admis la dissolution & la pourriture des humeurs dans le Scorbut : ce phénomene, dit-il, ne s'apperçoit que dans le dernier degré de la maladie, & dépend de sa longue durée ; car avant qu'il paroisse, elle est déjà confirmée. Pour montrer que ce qu'il avance est bien fondé, il s'appuie des observations de *Van-Swieten* & de *Fréderic Hoffman*, sur l'état du sang qu'on avoit tiré

aux ſcorbutiques ; ces deux Auteurs ne l'ayant trouvé diſſout & corrompu que dans le dernier degré du Scorbut : que ſi dans la flotte de l'Amiral *Anſon*, il parut tel dans tous les degrés de la maladie, il faut croire, ſelon lui, que le changement de tems, de climat, ou peut-être une complication d'autres maux avec le Scorbut en fut la cauſe.

Dans ce conflit de ſentimens contraires, fondés de part & d'autre ſur des obſervations de très-grand poids, entreprendrons-nous de décider la queſtion ; &, rejettant l'opinion de ceux qui admettent la diſſolution totale du ſang dans les trois degrés du Scorbut, devons-nous nous en tenir au ſentiment du Docteur *Rouppe*, qui prétend que cette diſſolution n'a lieu que dans le dernier degré de la maladie ? Malgré cette diffé-

rence d'opinions, il faut convenir qu'il y a du vrai dans les unes & les autres.

A l'égard de la premiere, je ne vois pas qu'on puiſſe raiſonnablement avancer que, lorſque les premiers ſymptômes du Scorbut ſe déclarent, les humeurs ſe trouvent déjà dans un état de diſſolution : il paroît plus probable au contraire que dans ce premier degré il y a pléthore & épaiſſiſſement ; car perſonne n'ignore que l'épaiſſiſſement des humeurs devient ſouvent la cauſe éloignée de la pourriture. Mais je ne ſuis pas du ſentiment du Docteur *Rouppe*, qui penſe que cet état d'épaiſſiſſement, qu'il dit être propre au Scorbut, ſe ſoutient encore dans le ſecond degré de ce mal : car ſi l'on conſidere attentivement les ſymptômes qui l'accompagnent alors, on ne tarde

pas à s'appercevoir de la colliquation & de l'acrimonie des humeurs, leſquelles augmentent de jour en jour, juſqu'au dernier période de la maladie.

Quant à la preuve que le même Auteur allegue en faveur de ſon ſentiment, pour avoir obſervé, dit-il, que le ſang des ſcorbutiques avoit de la peine à ſortir lorſqu'on leur ouvroit la veine, ne ſeroit-ce pas plutôt l'atonie des vaiſſeaux qui en a été la cauſe, que l'épaiſſiſſement des fluides? Et ne ſe peut-il pas faire d'ailleurs que l'obſervateur ſe ſoit mépris, à cauſe des tems, des lieux ou de quelques autres circonſtances ſemblables? Enfin, qui ne voit pas que la diſſolution du ſang puiſſe ſe manifeſter plus ou moins tard, & faire des progrès plus ou moins lents chez différens malades, ſuivant le tempérament &

la nature des alimens & des boiſſons dont ils font uſage? Voici à ce ſujet une obſervation du célebre *Van-Swieten : la ſéroſité du ſang*, (dans les ſcorbutiques) dit-il, *eſt plus verdâtre; elle a une ſaveur acrimonieuſe, & devient quelquefois gluante, juſqu'à prendre la conſiſtance d'une geléo: tantôt j'ai trouvé tout ce fluide dans cet état d'épaiſſiſſement & de mucoſité; tantôt il n'y en avoit qu'une partie qui eût pris ce caractere, & qui étoit attachée aſſez fortement à la partie ſupérieure du Champignon.*

M. Travis, Chirurgien Anglois, dans ſa lettre au Docteur *Fothergill*, publiée depuis peu dans le ſecond tôme d'un livre intitulé: *Obſervations & Recherches médicales, par une ſociété de Médecins de Londres*, eſtime que la principale cauſe du Scorbut de

mer, eſt l'habitude où l'on eſt dans les vaiſſeaux de faire cuire les viandes dans des marmites ou chaudieres de cuivre non étamées, parce que, dit-il, toute la ſubſtance oléagineuſe & ſaline, & même les végétaux les plus doux, en bouillant aſſez long-tems dans cette eſpece de vaiſſelle, quelque ſoin qu'on ait pris de la bien nettoyer auparavant, détachent une grande quantité de molécules de ce métal nuiſible & très-ſoluble de ſa nature, leſquelles étant entraînées dans la maſſe du ſang, exercent, après un certain eſpace de tems, leur malignité, & produiſent les ſymptômes cruels du Scorbut.

J'ignore ſi les navigateurs anglois ſe ſervent, pour faire cuire leurs viandes, de vaiſſeaux de cuivre non étamés ; mais pour prouver que le ſentiment de M.

Travis n'eſt nullement fondé, il ſuffit d'obſerver que parmi nous tous les navires qui ſortent du port de Nantes pour aller en Afrique acheter des Negres, ou pour diriger leur courſe aux Iſles de l'Amérique, n'emportent aucune vaiſſelle de cuivre qui ne ſoit bien étamée ; & nous ſommes perſuadés qu'on prend auſſi la même précaution dans les autres ports du royaume. J'ai ouï dire à des Capitaines de vaiſſeaux, qu'ils ſe pourvoyoient d'une grande quantité de ſemblable vaiſſelle, quand ils avoient à faire des voyages, & qu'ils veilloient ſoigneuſement à ce qu'elle fût tenue toujours bien propre; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'aſſez ſouvent il ne revienne dans cette Ville plus ou moins de gens de l'équipage, qui ſe trouvent atteints du Scorbut.

Enfin le Docteur *Macbride*,

ſur la foi de certaines expériences faites un peu trop légèrement, a publié une théorie fauſſe ſur la cauſe du Scorbut, en l'attribuant à l'éruption de l'air interne fixe, qui a forcé ſa priſon dans le corps; d'où ſuit la diſſolution des parties. Mais cette hypotheſe ingénieuſe qui a déjà ſubjugué quelques eſprits, eſt ruinée entiérement par les expériences que le Docteur *Lions* a faites depuis peu, avec la derniere exactitude, comme on peut le voir dans la theſe qu'il ſoutint l'an paſſé à Montpellier, avec un applaudiſſement général.

Juſqu'à préſent, dans l'expoſé que nous avons fait des opinions de différens Auteurs ſur les cauſes du Scorbut, nous croyons avoir ſuffiſamment démontré qu'elles ne portent ſur aucun fondement ſolide: voyons maintenant ſi le caractere de cette maladie n'eſt

pas toujours le même, & si l'on en doit admettre différentes especes, comme quelques-uns l'ont prétendu.

La premiere distinction du Scorbut, savoir, celle qui en suppose un chaud & un froid, a été adoptée par quelques modernes, sous la dénomination d'alkalin & d'acide. *Boerhaave*, sur l'idée qu'il s'est formée de différentes especes d'acrimonie des sels & des huiles, prédominantes dans la sérosité du sang, a donné différens noms à cette maladie. Mais ces théories sont démenties & prouvées fausses par l'expérience de tous les jours. En effet, le raifort, l'ail, l'oignon, la moutarde, le cresson, le cochléaria, *&c.* sont certainement de la classe des végétaux chauds & alkalins; & néanmoins ne les emploie-t-on pas avec le plus grand succès pour

combattre le Scorbut que l'on appelle chaud, & dont l'on attribue la cauſe aux ſels alkalins? Et n'en eſt-il pas de même des fruits & des herbes acides pour détruire le Scorbut qu'on nomme froid, & que l'on prétend être produit par les acides? On guérit tous les jours les Scorbuts les plus putrides par des bouillons & des apozemes préparés avec l'ache, le chou, le porreau, le creſſon, & pluſieurs autres herbes alkaleſcentes. On a des exemples de navigateurs qui étoient grièvement attaqués de ce mal, dont ils éprouvoient les plus cruels ſymptômes, & qui néanmoins ont été parfaitement rétablis par l'uſage de ces ſortes de végétaux; & dans la ſuite une rechûte les ayant mis dans la néceſſité d'uſer encore de remedes antiſcorbutiques, ils n'eurent recours qu'aux acides, qui leur

rendirent également la santé. Entre plusieurs de ces exemples, il suffira d'en rapporter un des plus remarquables. On peut le voir dans l'Ouvrage de M. *de Haen*, qui l'a extrait du Journal du *Voyage dans la nouvelle Zemble*. Cet Auteur raconte qu'en 1597, *douze Matelots, en arrivant dans une Isle inconnue, pousserent des cris de joie à la découverte qu'ils firent de l'herbe aux cuilliers, parce qu'ils étoient tous si cruellement affligés du Scorbut, qu'à peine pouvoient-ils se remuer. Les bons effets de cette plante qu'ils devoroient sans cesse avec une extrême avidité, les convainquirent bientôt qu'on avoit grande raison de la vanter dans leur pays, & qu'elle étoit encore au-dessus de tout ce qu'on en pouvoit dire de plus avantageux; car elle opéra chez eux un si prompt changement, que pe*

jours

après ils commencerent à manger le biſcuit ; ce qu'ils étoient bien éloignés de pouvoir faire auparavant, ayant les genoives douloureuſes, & toutes les dents ébranlées.

De-là, continue M. *de Haen, quelqu'un s'imaginera peut-être qu'il s'agiſſoit d'un Scorbut froid ou acide, puiſqu'il avoit été guéri par une plante alkaleſcente & chaude ; mais que, s'ils n'euſſent trouvé dans l'Iſle que des herbes aigres ou acidules, un Scorbut de cette eſpece, loin de céder à l'uſage de ces végétaux, en auroit acquis plus de malignité, & ſeroit même devenu mortel.*

La réponſe à cela eſt bien facile; les Matelots la feront eux-mêmes. Comme ils avoient été long-tems errans ſur les flots, ayant deſſein de ſe rendre au Cap Wardhus, le mal les avoit repris. Ils arriverent

enfin au port de Cola, & s'étant avancés dans le pays, ils trouverent des framboises en quantité, & à force d'en manger, tous recouvrerent la santé.

Les mêmes malades qui dans le même voyage, dans le même climat, usant de même nourriture, avoient été guéris auparavant par l'usage du cochléaria, le sont ensuite également en mangeant des fruits doux aigrelets. Que faut-il donc statuer sur la nature de ce mal? Les acides & les alkalins ont guéri du moins la même espece de Scorbut.

Quant à nous, nous concluons qu'il n'est qu'un seul & même Scorbut, le putride; & nous nous croyons autorisés à rejetter les distinctions de plusieurs Auteurs, tels qu'*Eugalenus*, *Sennert*, *Nitschius*, *Willis*, *Charleton*, qui en admettent un acide & un alkalin; un de terre & un de mer, & en

ſuppoſent encore différentes autres eſpeces; diſtinctions frivoles, abſurdes & chimériques que l'expérience & la vérité réprouvent également.

Fréderic Hoffman blâmoit avec raiſon les Médecins qui prétendoient qu'il y eût différentes eſpeces de Scorbut, & qui donnoient ce nom à toutes les maladies chroniques indifféremment; néanmoins il a admis dans le ſang, ainſi que *Boerhaave*, différentes ſortes de ſels auxquels il attribue les différentes eſpeces de ce mal, qu'il diviſe en chaud, en froid & en putride. Mais certainement il eût mieux fait de rejetter les deux premieres eſpeces, pour s'en tenir ſeulement à la derniere. Cependant, quoique ce ſavant homme ait imaginé la théorie des différens ſels, il eſt fort louable de n'en avoir pas fait le fonde-

ment de sa pratique ; car il avoue lui-même qu'il n'est rien de si ridicule que de prétendre corriger les sels par d'autres sels de différente nature (1). Combien de Médecins, au contraire, infatués de cette théorie, l'ont prise pour leur boussole dans la pratique ; & préconisant avec emphase une foule de préparations chymiques anti-scorbutiques, & sur-tout des sels, propres, selon eux, à corriger l'acrimonie du sang, ont eu la témérité de les administrer, mais à la ruine de leurs malades ?

(1) « Quoique je convienne, dit cet Au-
» teur, de la diversité de ces sels, je trouve
» néanmoins fort ridicule qu'on se soit tour-
» menté à chercher tant de moyens diffé-
» rens de les corriger. Je démontrerai que
» l'unique, la plus conforme à l'expérience,
» & la plus sûre méthode pour adoucir tous
» les sels vicieux, de quelque nature qu'ils
» soient, est d'employer des délayans con-
» venables qui suffisent pour remplir cet
» objet ». *Med. ration. syst. tom. IV, chap. I.*

Enfin il eſt certain que juſqu'à préſent on n'a pas pu démontrer dans le ſang des animaux vivans, l'exiſtence de l'acide ou de l'alkali, à moins qu'on ne confonde l'alkaleſcence avec la pourriture.

CHAPITRE II.

De l'Ætiologie, ou des véritables cauſes du Scorbut, établies ſur des obſervations exactes, tant ſur mer que ſur terre.

QUOIQUE le Scorbut regne fréquemment parmi les Navigateurs, on ne doit pas cependant le regarder comme une maladie qui ſoit particuliere à cette claſſe d'hommes, ſi précieuſe à l'Etat : ceux qui habitent conſtamment ſur la terre n'en ſont point exempts, puiſque les cauſes qui le produi-

ſent, exiſtent également ſur terre & ſur mer : ce fléau n'épargne pas même les plus petits enfans. C'eſt un effet des mêmes cauſes évidentes & ſenſibles, ſans qu'on puiſſe raiſonnablement en rejetter le principe ſur aucune altération ſpontanée des humeurs. Il eſt plus ou moins épidémique & malin, ſuivant que les cauſes primitives, dont nous traiterons bientôt, ſont plus ou moins permanentes ou accidentelles. De-là vient que ſur mer, où elles ſont plus fréquentes, plus ſtables, plus fortes & plus actives, le Scorbut doit être cenſé une maladie ordinaire & commune, & qu'il y prend ſouvent un caractere de malignité plus marqué que ſur terre.

Ainſi, lorſque les cauſes, devenues générales, ſont dans toute leur force, le mal devient épidémique, & exerce ces ravages

affreux, dont on trouve de si funestes exemples chez les Historiens (1). Souvent, dans des voya-

(1) Joinville est le premier des Historiens qui ait donné une exacte description du Scorbut. Elle se trouve dans son Histoire de St Louis, dont l'armée eut beaucoup à souffrir de ce fléau, près de Damiette en Egypte, environ l'an 1260.

« Nous vint, dit cet Auteur, une grant » persécution & maladie en l'ost, qui estoit » telle que la chair des jambes nous desse- » choit jusques à l'os, & le cuir nous deve- » noit tanné de noir & de terre, à ressem- » blance d'une vielle housse qui a esté long- » temps mucée derriere les coffres. Et oul- » tre, à nous autres qui avions celle mala- » die, nous venoit une autre persécution de » maladie en la bouche, de ce que avions » mengié de ces poissons [*Burbotes*], & nous » pourrissoit la chair d'entre les gencives; » dont chacun estoit horriblement puant de la » bouche & en la fin gueres n'en échappoient » de celle maladie, que tous ne mourussent; » & le signe de mort qu'on y cognoissoit » continuellement, étoit quand on se pre- » noit à seigner du neys: & tantoust on » estoit bien asseuré d'estre mort de brief ». *Hist. de S. Louis, par Joinville, part. II, pag.* 57.

ges pénibles & de long cours, il s'eſt répandu parmi les Navigateurs; & plus d'une fois auſſi il s'eſt déployé avec fureur dans les armées de terre. Souvent on l'a vu régner dans les villes aſſiégées, comme à la Rochelle, en l'année 1628, & à Thorn en 1703. Quelquefois il embraſſe tout un pays, ce qui eſt arrivé dans le Brabant en 1556; dans la Hollande, dans la même année & en 1562, & à Paris en 1699.

Dans preſque tous les pays froids & ſeptentrionaux, comme l'Iſlande, le Groenland, la Norwege ſur-tout, la Scandinavie, la Hollande, &c. où les cauſes qui produiſent le Scorbut ſubſiſtent preſque toujours, c'eſt une maladie endémique.

Enfin il eſt ſporadique en d'autres pays, où, parce que ces cauſes ſont moins fréquentes, il n'at-

taque qu'un très-petit nombre d'habitans ; comme en Angleterre, en Irlande, en France, & en pluſieurs contrées de l'Allemagne.

Il eſt hors de doute que, pour combattre efficacement les maladies, le point eſſentiel eſt d'en découvrir les cauſes ; au moyen de quoi les indications curatives ſe préſentent d'elles-mêmes, ainſi que le choix convenable des remedes, ſuivant ce précepte de Gallien : *le Médecin qui connoit, eſt en état de guérir ; la connoiſſance d'un mal eſt la premiere connoiſſance du remede.* Les plus habiles ſont convaincus de cette vérité ; ceux qui oſent ſoutenir le contraire, & publier hautement que la recherche des cauſes eſt inutile pour le traitement des maladies, ne font que prouver leur impéritie & leur manque de jugement.

Quant à nous, nous reconnoiſſons, avec la plus ſaine partie des Médecins, les avantages d'une regle auſſi judicieuſe ; après un examen réfléchi de pluſieurs faits relatifs à notre but, nous concluons que ce qui produit le Scorbut, eſt tout ce qui peut arrêter long-tems la tranſpiration *Sanctorienne* ; comme un air humide & froid, des chaleurs exceſſives, les affections de l'ame (1) qui inſ-

(1) Entre les cauſes qui diſpoſent au Scorbut, on doit compter les paſſions triſtes de l'ame ; car elles produiſent tous les jours d'étranges effets dans l'économie animale ; comme le dérangement de la digeſtion & de la chylification, la paleur du viſage, des palpitations de cœur, la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, des obſtructions dans les viſceres, & une infinité d'autres maux, & quelquefois même la mort ſubite. On trouve dans les Auteurs une infinité d'exemples d'affections ſcorbutiques, & de morts précipitées, occaſionnées par la triſteſſe. J'en citerai un, entr'autres, dont le Docteur *Rouppe* fut témoin dans un vaiſſeau commandé par le Capitaine *Everſen*.

pirent la triſteſſe, telles que ennui, l'inquiétude, la crainte & le chagrin; une vie oiſive & ſédentaire (1); les travaux longs

---

« Comme on faiſoit la revue de l'équi-
» page dans ce navire, il y eut un ſoldat qui
» demanda ſon congé, alléguant pour rai-
» ſon qu'il avoit le Scorbut, & qu'il étoit
» hors d'état de ſervir. Je lui dis qu'il ſe ré-
» tabliroit en grande partie, avant qu'on ſe
» mît en mer, parce qu'il avoit encore aſſez
» de force pour ſe ſoutenir dans l'état où il
» ſe trouvoit; & lui repréſentai d'ailleurs
» que les Officiers Généraux de la Marine
» vouloient qu'il continuât de ſervir. Eh
» bien! me répondit-il d'un air fâché & mé-
» content, vous me voyez deſcendre, &
» vous me verrez bientôt mort. Il mourut
» effectivement le même jour ». *De morb. Navig. pag.* 126.

Le même Auteur a obſervé que ceux que l'on embarque de force, deviennent bientôt ſcorbutiques. Ils n'ont pas été quelque tems dans le vaiſſeau, qu'une enflure de ventre annonce le mauvais état de leurs viſceres; & s'il ſe joint d'autres cauſes au chagrin qui les mine, ils périſſent en fort peu de jours.

(1) On a pluſieurs exemples qui prouvent qu'une vie oiſive & ſédentaire eſt une des

& pénibles, tant du corps que de l'eſprit ; la ceſſation trop prompte des exercices auxquels on eſt accoutumé, une longue privation de fruits & d'herbes nouvelles, un uſage habituel d'alimens groſ-

---

principales cauſes qui produiſent le Scorbut. Le Docteur *Rouppe* dit avoir remarqué que ceux qui ſe donnent beaucoup de mouvement dans les navires, comme les rameurs, échappent aux atteintes de cette maladie, quoique leur nourriture ſoit la même que celle des Matelots. Il arrive auſſi très-rarement que les enfans & les jeunes-gens qui jouent & s'amuſent à différentes ſortes d'exercices dans les vaiſſeaux, ſoient attaqués de ce mal ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui le gagnent, c'eſt pour avoir reſté long-tems au lit, ſans prendre aucun exercice.

Il eſt conſtant que, ſur mer, les ſoldats ſont plus ſujets à en être infectés, & en ſont plus cruellement travaillés que les Matelots. L'Auteur que nous venons de citer, a obſervé dans les vaiſſeaux hollandois, que, s'il s'y trouve ſept ſcorbutiques, il y en a quatre au moins de ſoldats, quoique le nombre de ceux-ci dans les bâtimens ſoit beaucoup moindre que celui des Matelots ;

ſiers, viſcides & indigeſtes, tels que les chairs & les poiſſons ſecs, aſſaiſonnés de ſaumure, ou endurcis à la fumée; le vieux fromage, le beurre rance de vétuſté, la pâtiſſerie, les pois, les féves, &c. l'habitude de ne boire que

---

& il penſe avec raiſon que cette différence ne vient que du défaut d'exercice & de mouvement: « comme s'il étoit honteux, » dit-il, que le ſoldat s'amuſât à danſer, ou » à d'autres ſortes de jeux & de divertiſſe- » mens ». *De morb. Navig. pag.* 103.

Tout cela prouve évidemment que, ſi les gens de mer prenoient de l'exercice comme il convient, ils ſeroient peu expoſés à gagner le Scorbut. Ceux qu'on appelle *bons matelots*, parce qu'ils travaillent beaucoup, en ſont très-perſuadés; & c'eſt pour cela qu'ils donnent plaiſamment aux ſcorbutiques, l'épithete de *parcſſeux*; parce qu'on remarque que ce ſont ordinairement les fainéans qui prennent ce mal.

Enfin l'on a obſervé dans les troupes de terre, que les fantaſſins en étoient plus ſouvent & plus violemment attaqués que les cavaliers que leur état oblige de ſe donner tous les jours plus de ſoins & de mouvemens que les piétons.

très-peu d'eau, ou le malheur d'en être privé, comme le ſont quelquefois les navigateurs dans des voyages de long cours; l'abus des plaiſirs de l'amour, les excès fréquens de vin ou de liqueurs ſpiritueuſes, la mal-propreté du corps & des vêtemens; des maladies chroniques qui ont précédé, & ſur-tout les fievres intermittentes; la ſuppreſſion du flux menſtruel, ou du flux hémorrhoïdal; & les hémorrhagies fréquentes & copieuſes: à quoi il faut ajouter, ſuivant les Docteurs *Rouppe*, *Everard Mayn-Waringe* & *Miſſa* l'uſage immodéré du tabac, ſoit qu'on le fume, ſoit qu'on s'en ſerve en maſticatoire; & nous ſommes fort de leur ſentiment.

Telles ſont en général les cauſes qui produiſent le Scorbut; elles n'ont pas toutes le même

degré d'intenſité; l'humidité de l'air eſt celle qui agit toujours avec le plus de force; de ſorte que, ſeule & ſans le concours d'aucune autre, elle peut donner ce mal, ſi elle continue long-tems, & ſi l'on n'a ſoin de ſe tenir bien clos & couvert.

Après cette premiere cauſe, les principales ſont les longs chagrins (1), & la fainéantiſe, ou le défaut d'exercice: néanmoins celles-ci, comme les autres ci-deſſus rapportées, ſi elles ne concourent avec l'humidité de l'air, n'engendrent que très-rarement le Scorbut; & on doit les regar-

(1) « La triſteſſe, dit *Avicenne*, diminue » la chaleur naturelle, refroidit & deſſeche » le corps, rend le viſage blême, affoiblit » le pouls en reſſerrant le cœur, & allume » quelquefois la fievre, en arrêtant l'inſen- » ſible tranſpiration, d'où la corruption » s'engendre dans les humeurs ». *Lib. de virib. cordis, cap.* 6.

der seulement comme des causes éloignées, qui disposent le corps à cette maladie.

Pour montrer que, dans tout ce que nous avons avancé, nous avons pour nous l'expérience & la raison, on nous permettra de rapporter quelques observations qui appuieront notre sentiment; & la réunion desquelles, après un mûr & sérieux examen, mettra à portée de juger si nous nous sommes écartés de la vérité; & si, sur les conséquences qu'on en tirera, on peut établir une méthode assurée pour combattre avec succès la maladie dont nous traitons. S'il est vrai que l'on se forme souvent une théorie très-dangereuse, lorsqu'on ne se fonde que sur le raisonnement, & sans l'appuyer d'aucunes expériences, on tomberoit dans un autre inconvénient, qui n'est pas moins à

craindre, ſi l'on ſe contentoit uniquement de l'obſervation : on ſe conduiroit en empyrique. Ainſi, pour éviter l'un & l'autre écueuil, le Médecin doit bien peſer tout ce qu'il obſerve, afin d'en tirer de juſtes conſéquences qui lui ſervent comme de flambeaux, & le guident, autant qu'il eſt poſſible, à la connoiſſance du vrai caractere de la maladie. Maintenant nous avons à parler des tems, des lieux, des circonſtances où le Scorbut ſe manifeſte, & des ſujets qu'il attaque le plus ordinairement.

Le Scorbut, comme nous l'avons déjà dit, eſt une maladie endémique dans la plupart des pays du Nord, où les hivers ſont très-rigoureux, & où l'on a preſque toujours de la pluie ou des brouillards. Il regne principalement dans les lieux voiſins des lacs, des étangs ou de la mer. On a

remarqué que les peuples qui habitent des cantons marécageux, ou exposés à de fréquentes inondations, ou remplis de forêts, étoient fort sujets à cette maladie, ainsi qu'aux fievres intermittentes. Dans quelques contrées, elle attaque généralement ceux qui demeurent dans des souterrains ou dans des chambres construites de pierres, & pavées de même, ou dans des hutes plus basses que le sol, telles que sont les habitations de la plus grande partie des Hollandois & des Flamans, dont les lits, les couvertures & les meubles sont bientôt pourris à cause de l'humidité continuelle : aussi, les corps étant exposés à ces impressions inévitables, ils ont les gencives sanguinolentes, douloureuses, putrides, & sont sujets à des douleurs tantôt vagues, tantôt fixes, qui les tourmentent horriblement.

On remarque, au contraire, que ceux qui demeurent dans des chambres élevées & bien ſeches, ſont rarement affligés du Scorbut. Quoiqu'*Olaüs Magnus* eût avancé, d'après pluſieurs autres, qu'entre les cauſes du Scorbut, la plus puiſſante étoit l'uſage des alimens ſalés & indigeſtes, il avouoit néanmoins qu'il étoit entretenu par les exhalaiſons froides des murs; mais il n'aura pas tant de force, ajoutoit-il, ſi les murs ſont boiſés intérieurement.

En Angleterre, ceux qui habitent les forteresſes maritimes, ſituées dans des lieux froids, profonds & humides, ont les vrais ſymptômes du Scorbut, l'enflure & les ulceres des jambes, & la pourriture des gencives; tandis qu'au contraire les villages voiſins, mais placés ſur un ſol ſec & ſablonneux, & reſpirant d'ailleurs

un air beaucoup plus ſain, n'éprouvent aucune atteinte de ce mal. Enfin le Docteur *Grainger* dit qu'il a connu une famille Angloiſe qui demeuroit dans une maiſon de campagne, en un lieu froid proche de la mer (1), & qui

(1) Quelques Auteurs ont cru qu'il s'élevoit de la mer des molécules ſalines, qui, ſe mêlant dans l'air, produiſoient le Scorbut. L'air qu'on reſpire dans les lieux voiſins de la mer, ne contient point de ces prétendues molécules : il eſt démontré par l'expérience, que le ſel marin, très fixe de ſa nature, ne ſauroit s'élever de lui-même dans l'atmoſphere.

« L'air de la mer », *dit M. Bigot de Morogues, dans ſon Mémoire imprimé dans le premier volume des Mémoires préſentés à l'Académie Royale des Sciences de Paris par les Savans étrangers*, « doit être, plus qu'aucun » autre, exempt de parties hétérogenes ; » s'il eſt mêlé de quelque choſe, ce ne peut » être que d'une vapeur aqueuſe, légère, » inſipide & dégagée de ſel ; & c'eſt preſque » la ſeule qui puiſſe s'élever de ſon ſein : » les ſels qui ſont mêlés avec l'eau de la mer » ſont tellement fixes, qu'ils ne peuvent » être élevés par la chaleur de l'eau bouil-

avoit les jambes œdémateuſes & ulcérées, les gencives pourries, & les autres ſymptômes du Scorbut.

» laute. Si les Navigateurs ſentent quelquefois ſur leurs levres un goût de ſel marin, il ne faut pas l'attribuer à la ſalure de l'air qu'ils reſpirent, mais à des particules d'eau que le vent éleve, quand il a beaucoup de force. L'eau des pluies n'eſt point ſalée, néanmoins la plus grande partie des nuages ſont formés d'une immenſe quantité d'exhalaiſons qui s'élevent de la mer ».

J'ai diſtillé à un grand feu une livre de ſel marin diſſoute dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine. L'opération faite, j'ai donné à boire à pluſieurs perſonnes qui ſe trouvoient préſentes, de l'eau qui s'étoit amaſſée dans le récipient du verre adapté à l'alembic, & j'en ai goûté moi-même : elle n'avoit pas le moindre goût de ſel, & chacun la trouvoit auſſi inſipide & plus pure que l'eau de fontaine.

Enfin tous les Phyſiciens conviennent que le ſel marin eſt très-fixe : ſi dans certaines iſles & quelques lieux maritimes on eſt plus ſujet au Scorbut qu'ailleurs, c'eſt ſeulement parce que l'air y eſt humide & nébuleux.

N'a-t-on pas nombre d'exemples de malheureux qui, étant enfermés dans des cachots ou dans des chambres humides, ont contracté cette maladie, quoiqu'ils ne fussent nourris que de très-bons alimens? MM. *Poissonnier* & *Grainger* disent avoir vu un cas semblable. J'ai vu moi-même à Angers une pareille chose arriver à un jeune homme de 24 ou 25 ans, pour avoir été enfermé dans une prison humide. [Nous avons déjà parlé de lui au chapitre premier de ce livre.] On ne peut pas dire que la nourriture qu'il y prenoit, fût mauvaise, puisqu'on lui donnoit chaque jour à ses repas, de bon pain, de bon vin, des végétaux & de la viande fraîche; cependant, au bout de six semaines de détention, il dit au Médecin qu'il ressentoit des douleurs vagues par tout le corps.

Enſuite, ayant été remis en liberté, il fut ſe loger dans un lieu plus ſain, avec néanmoins un viſage pâle & bouffi, & les jambes œdémateuſes: mais peu de jours après, les ſymptômes eſſentiels du Scorbut ſe déclarerent; & deux mois s'étant écoulés, une anaſarque ſurvint, qui emporta le malade.

Il eſt bon de remarquer ici que des pays entiers, qui, par la nature de leur terrein, étoient autrefois fort ſujets au Scorbut, le ſont beaucoup moins actuellement, parce qu'on y boit plus de bierre & de vin qu'on ne faiſoit auparavant, & qu'on y a bâti des maiſons ſur des hauteurs, pour éviter l'humidité; mais ſur-tout parce qu'on y a épuiſé les eaux ſtagnantes, & deſſéché les marais. Auſſi l'on raconte que la Hollande s'étoit attiré plus d'une fois cette

maladie par les inondations, lorſqu'elle avoit rompu ſes digues pour oppoſer une barriere aux incurſions de l'ennemi.

A Stutgard, au Cercle de Suabe, en Allemagne, ce fléau exerçoit autrefois très-fréquemment de cruels ravages ; mais depuis qu'on a deſſéché un grand lac qui étoit tout proche de cette ville, elle n'en reſſent preſque plus aucune atteinte. Enfin, ſur les rives du Rhin, lors des inondations de ce fleuve, cette funeſte maladie a ſouvent porté la déſolation dans le pays, depuis Dourlac juſqu'à Mayence, & ſur-tout à Philiſbourg.

Il eſt donc déjà prouvé par les obſervations que je viens de rapporter, après m'être bien aſſuré de quel poids elles pouvoient être, que l'humidité de l'air eſt la principale cauſe du Scorbut, puiſqu'il

puiſqu'il eſt conſtant qu'il a regné pluſieurs fois, ſans que les malades, avant que d'en être attaqués, euſſent fait aucun uſage de viandes viſqueuſes & ſalées.

Pour établir encore plus ſolidement mon aſſertion, on me permettra d'ajouter ici pluſieurs autres obſervations qui ne lui ſont pas moins favorables que les précédentes. L'objet de cette diſcuſſion me paroît ſi important, que je ne crois pas qu'on puiſſe me blâmer d'accumuler ainſi mes preuves.

Sinopaeus à Cromſtad avoit obſervé que le Scorbut & ſes différens degrés de malignité, dépendoient preſque toujours de l'humidité de l'air, & qu'il ſe diſſipoit promptement au retour des ſechereſſes.

Le Docteur *Brownrigg*, dans l'Ouvrage qu'il a publié ſur la

maniere de faire le sel marin, assûre avoir remarqué que le Scorbut regnoit plus fréquemment dans certains Cantons d'Angleterre, exposés aux vents du midi; ce qu'il attribue, avec raison, à l'humidité que ces vents apportent sur la terre.

Ronsseus, un des Médecins qui ont écrit les premiers sur le Scorbut, ayant remarqué que les peuples qui habitent les marais, éprouvent très-souvent les plus cruels symptômes de ce mal, quoiqu'ils se nourrissent comme ceux qui demeurent dans des pays moins humides, & qui s'y trouvent d'ailleurs dans le même cas, eu égard à toutes les autres circonstances, a jugé avec fondement qu'une des principales causes de l'affection scorbutique, étoit l'humidité de l'air. En 1556, les vents du Sud & de l'Ouest qui regnerent en

Hollande avec des pluies preſque
continuelles, y cauſerent cette
maladie qui fit d'étranges ravages
parmi les habitans. Pareillement,
en 1562, l'humidité de l'atmoſ-
phere fut bientôt ſuivie de ce dan-
gereux fléau, qui déploya ſur
quantité de perſonnes toute ſa
violence & ſa malignité. Enfin le
même Auteur que nous venons de
iter, avoit remarqué ſouvent que,
uoique le Scorbut fût endémi-
ue en Hollande, il ſuffiſoit que
ſaiſon devînt humide ou plu-
euſe, pour rendre ce mal plus
équent ou épidémique, indé-
ndamment de toute autre
uſe.

Salomon Albert avoit auſſi re-
arqué, que, dans l'année où il
ivoit l'Hiſtoire qu'il a publiée
Scorbut, ainſi que dans l'an-
précédente, cette maladie
it été très-commune; ce qu'il

attribuoit aux changemens de
tems & aux pluies abondantes qui
avoient ſuccédé à des chaleurs ex
ceſſives. *Gregoire Horſtius* avoit
obſervé également, lorſqu'il fai
ſoit la Médecine dans la Marche
de Brandebourg, que ce mal étoi
très-fréquent, & extrêmemen
dangereux chez les peuples qu
buvoient de la bierre nouvelle
encore trouble, & qui habitoien
dans des terres humides & maré
cageuſes.

On lit dans un Ouvrage du Do
teur *Monro*, que, pendant l'avan
derniere guerre, le Scorbut s'é
toit ſouvent mis parmi les Trou
pes Angloiſes à Brême, parce qu
dit l'Auteur, cette ville eſt ſitu
dans une plaine fort humide de
nature, & que d'ailleurs les ſo
dats étoient logés dans des ba
ques plus baſſes que le ſol, où l'h
midité étoit encore plus ſenſib

ce qui, joint à la mauvaiſe nourriture, ne pouvoit que favoriſer les atteintes & les progrès du mal.

On a obſervé en Angleterre, & on l'obſerve pareillement en France, ſur-tout dans les Cantons de ce royaume qui ſont au Nord, que les Pêcheurs ſont fort ſouvent affligés du Scorbut, tandis que les Laboureurs, qui ſe nourriſſent comme eux, & d'alimens encore plus groſſiers, ne connoiſſent point cette maladie: & la raiſon de cette différence eſt bien ſenſible; c'eſt que les Pêcheurs ſont dans l'eau preſque toute l'année, & beaucoup plus expoſés aux variations de l'air; outre qu'il leur eſt fort ordinaire de porter des habits mouillés; au-lieu que les Laboureurs, étant beaucoup moins dans le cas d'être pénétrés par l'humidité, ont l'avantage de n'en point éprouver les dangereux effets.

On lit dans presque tous les Auteurs modernes, qui ont publié des écrits sur le Scorbut, que, lorsqu'il a infesté les armées de terre, on a toujours remarqué, (& on l'a observé également sur mer, comme nous le dirons ci-après) que les Capitaines, les Troupes à cheval, & les autres Militaires qui avoient une paie plus forte que les simples soldats, n'ont éprouvé aucune atteinte de ce mal, quoiqu'ils fussent tous indifféremment dans le même danger, par rapport aux autres maladies endémiques qui n'épargnoient ni les uns ni les autres dans les villes où ils étoient en garnison. Cette différence n'avoit lieu, suivant ces Auteurs, que parce que les premiers, ayant une plus haute paie, se trouvoient en état de se mieux nourrir, & de se munir de meilleurs vêtemens contre l'intempérie de l'air.

Il eſt prouvé par pluſieurs autres obſervations, que le Scorbut regne plus fréquemment & avec plus de malignité dans les ſaiſons humides & pluvieuſes, comme en automne & en hiver; qu'il diminue au printems, & pour l'ordinaire diſparoît entièrement en été. La cauſe de cette différence eſt ſans doute la diminution, & quelquefois même la ſuppreſſion totale de l'inſenſible tranſpiration, occaſionnée l'une ou l'autre par de longues froidures, par l'humidité, & par les autres changemens de tems, d'ordinaire ſi fréquens en hiver & en automne. Mais, lorſqu'à la faveur du printems & des chaleurs de l'été qui lui ſuccedent, la diaphorèſe ſe fait librement, les ſcorbutiques voient diminuer leurs ſymptômes, & très-ſouvent même reviennent en parfaite ſanté.

Les raisons que nous avons alléguées jusqu'ici en faveur de notre opinion sur la principale cause du Scorbut, nous paroissent assez concluantes pour la faire adopter comme une vérité inconteſtable : mais comme nous n'avons rapporté que des obſervations faites ſur terre, il ſera bon encore d'y en ajouter d'autres qui ont été faites ſur mer, afin que nos preuves ſoient complettes; & que, s'il reſte des doutes dans certains eſprits difficiles, ils ſoient enfin obligés de céder à la force de la démonſtration.

On lit dans la relation des voyages des Ruſſes qui alloient à la découverte le long des côtes de la Mer glaciale; relation où l'on trouve une deſcription aſſez exacte du Scorbut, qu'après des tems fort humides, ſuivis d'un froid très-aigu, & d'une furieuſe tempête

qui dura pendant dix-ſept jours, ils furent ſi cruellement travaillés de cette maladie, qu'elle emporta preſque la moitié de leur troupe, ſans excepter le Capitaine. Ce malheur arriva en 1741.

M. Lind ayant ſuivi des Navigateurs dans deux voyages ſur la Mer Britanniqne, en 1746 & 1747, fut témoin des funeſtes effets de ce mal qui ſe répandit parmi les équipages; on ne voyoit pas que la cauſe de cette calamité pût être autre choſe que l'humidité de l'air & l'intempérie de l'atmoſphere. Le premier de ces voyages ſe fit en ſix ſemaines, & le ſecond en onze, dans Avril, Mai & Juin. Au commencement de ces deux courſes, les Navigateurs eſſuyerent des tems froids, avec beaucoup de brouillards & de pluie: auſſi, à peine ſe fut-il écoulé un mois ou ſix ſemaines

depuis qu'ils s'étoient mis en mer, qu'ils ſe virent atteints du Scorbut. On ne pouvoit certainement pas dire que ce mal ſi généralement répandu fût cauſé par la mauvaiſe nourriture ; les vaiſſeaux étoient abondamment pourvus d'excellente eau douce & de bonnes munitions de bouche. D'ailleurs, quoique le Capitaine eût ſoin de faire diſtribuer chaque jour aux ſcorbutiques de ſon bord, des alimens frais, comme des bouillons de mouton & de poule, & même des mêts de ſa table, ces ſecours ne diminuoient point leurs ſymptômes : dix ſemaines après, ſur trois-cent-cinquante hommes qui compoſoient l'équipage, on en deſcendit quatre-vingts au Port de Plimouth, leſquels étoient plus ou moins affligés de la maladie.

Dans l'Ouvrage que nous ve-

nons de citer, on trouve une lettre instructive du Docteur *Murray* à l'Auteur, touchant le Scorbut; dont il prétend que la principale cause est un air humide & nébuleux. Entre plusieurs preuves dont il appuie son sentiment, il rapporte un exemple qu'il a vu lui-même dans le navire *le Canterbury*, qui étoit en course, de compagnie avec un autre nommé *le Norwich*. Ces deux vaisseaux ayant été à l'ancre pendant six mois au Port de *Louisbourg*, où ils avoient eu à discrétion de très-bon pain, de l'eau douce, des poissons frais de toute espece; en un mot tout ce qu'on peut imaginer de meilleur en provisions de bouche, firent voile vers les Isles *Bahama*: mais, comme ils eurent constamment un tems orageux & humide avec force brouillards, en moins d'un mois de na-

vigation, le Scorbut se déclara & devint épidémique dans l'un & l'autre bord; de sorte que, dans l'espace de six semaines tout au plus, le premier eut cinquante malades, & l'autre soixante & dix.

A cette observation nous ajouterons quelques faits pris dans le Journal de *M. Hyves*, lesquels ne servent pas moins que les autres à autoriser notre sentiment sur la cause du Scorbut. Le vaisseau que montoit ce Chirurgien resta au Détroit de Gibraltar pendant le mois de Novembre en 1743: la plus grande partie de ce mois se passa par un tems très-fâcheux; l'équipage eut beaucoup à souffrir du froid qui fut très-vif, de l'humidité de l'air, des orages; il éprouva différentes maladies, à la vérité assez légères: mais sur la fin du même mois, le Scorbut se manifesta parmi les Matelots,

quoiqu'ils euſſent toujours été à l'ancre près de la terre ; on tranſporta vingt-deux malades à l'Hôpital.

L'année ſuivante, en Janvier, l'intempérie de l'air, & les différens changemens de tems, un froid exceſſif, des vents orageux & des pluies preſque continuelles incommoderent beaucoup l'équipage : mais dès le 8 du mois qu'ils étoient ſortis du Détroit, le Scorbut étendit de jour en jour ſes ravages, & augmenta de violence ; de ſorte que, le 10, on comptoit cinquante malades, & que, le 20, il s'en trouvoit juſqu'à quatre-vingt-dix, dont la plupart étoient travaillés des plus cruels ſymptômes ; car ils avoient les membres roides & retirés, les jambes couvertes d'ulceres, les gencives pourries, une grande difficulté de reſpirer, avec une haleine & des déjections d'une

puanteur insupportable, &c.

Au mois d'Octobre de la même année 1744, il y eut beaucoup de vents ; il tomba une grande quantité d'eau, l'air fut chargé de nuages ; il y eut seulement quelques jours de calme & de beau tems ; le froid se fit souvent sentir après de grandes chaleurs : aussi le Scorbut se déclara bientôt parmi les Navigateurs, & y jetta l'alarme & la consternation. Ce ne fut certainement pas le manque de végétaux qui en fut cause ; le vaisseau étoit resté à l'ancre au Port de Lisbonne, pendant tout le mois d'Août précédent ; on avoit profité de l'occasion, dit M. *Hyves*, pour se procurer de nouvelles provisions de bouche, & toutes sortes de légumes récemment cueillis ; ce qui n'empêcha pas néanmoins que le 13 du mois il ne se trouvât dans le bâtiment

vingt-quatre ſcorbutiques qu'on fut obligé de mettre à terre. Le lendemain on s'éloigna du Détroit de Gibraltar, & quand on fut à la vue de l'Iſle de Minorque, il y eut vingt autres malades qui furent tranſportés à l'hôpital.

Le Journal de *M. Hyves* pourroit nous fournir pluſieurs autres exemples ſemblables ; mais nous nous contenterons de ceux que nous venons de rapporter, notre opinion ne pouvant être appuyée ſur des preuves plus démonſtratives. Que ſi on ſe rappelle encore en quelles circonſtances le Scorbut fit tant de ravages dans la flotte de l'Amiral *Anſon*, on ſera convaincu que la principale cauſe qui le produit, eſt, comme nous l'avons dit, l'humidité de l'air, en arrêtant ou du moins en diminuant l'inſenſible tranſpiration. En effet rien n'eſt ſi vrai que ce

passage du Docteur *Rouppe* : *Le Scorbut*, dit-il, *n'eut point lieu tant que cette excrétion salutaire* (l'insensible transpiration) *se fit librement & comme il convient qu'elle se fasse ; dès qu'elle fut arrêtée ou supprimée par quelque cause que ce pût être, les symptômes scorbutiques se manifestèrent aussi-tôt.*

Nombre d'exemples confirment cette vérité. On voit des Matelots qui, se mettant en mer avec cette maladie qu'ils ont gagnée sur terre, & se rétablissent insensiblement par le bénéfice de l'insensible transpiration, lorsqu'ils se sont avancés sous les cercles méridionaux. Tout le contraire arrive, s'ils passent d'un pays chaud dans les mers du Nord : nombre d'observations prouvent depuis long-tems que cela est fort ordinaire. Il n'y a pas bien des années que des vaisseaux Hollan-

dois qui revenoient des Indes dans leur Patrie, en fournirent une nouvelle preuve : c'eſt le Docteur *Rouppe* qui le rapporte, & qui aſſûre qu'il en a été témoin lui-même : il ajoûte que les navires qui font voile tous les ans vers les Iſles de St Euſtache & Caraçao, en fourniſſent auſſi des exemples. Dans les voyages de long cours où regne le Scorbut, les Capitaines & même les Subalternes qui ſont nourris comme les Matelots, mais qui ont ſoin de ſe tenir le corps propre & ſec, & de ſe bien vétir, ne gagnent pas la maladie ſi promptement que les autres, & quelquefois même s'en garantiſſent entièrement.

Quelqu'un nous objectera peut-être que, ſi le Scorbut avoit pour cauſe la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, ſuppreſſion qu'occaſionne principalement l'humi-

dité de l'air, la ville de Veniſe qui eſt bâtie au milieu des eaux, & qui en eſt environnée de toute part, ſeroit continuellement affligée de cette cruelle maladie, qui ne s'y montre cependant que très-rarement. Nous répondrons à cette objection avec le ſavant *Arbuthnot*, dont voici les termes: *L'air n'eſt humide, ou ne doit être appellé tel, que lorſqu'il eſt chargé de vapeurs près de la ſurface de la terre, ou lorſque ces vapeurs ſe portent plutôt en bas qu'en haut; car lorſqu'elles ſont bien mêlées avec l'air, & fort élevées, l'atmoſphere peut être plus remplie de particules d'eau, quoiqu'alors l'air ſoit appellé ſec, par rapport à nos corps: de-là vient qu'on peut regarder cet élément, tantôt comme abſorbant, tantôt comme précipitant l'eau qu'il contient.* Ainſi la chaleur du climat de Veniſe, en

élevant les vapeurs à une hauteur conſidérable, fait que les habitans n'en éprouvent point les funeſtes effets.

CHAPITRE III.

Des Signes diagnoſtiques du Scorbut.

LES ſignes avant-coureurs du Scorbut ſont une nonchalance, une pareſſe extraordinaire, une averſion pour toutes ſortes d'exercices, une envie continuelle de s'aſſeoir ou d'être couché, & ſouvent un goût particulier pour les lieux obſcurs & ſolitaires où l'on aime à ſe cacher ; on a l'air triſte, inquiet ; le viſage décoloré, blême, ſaffrané, terreux ou enflé, principalement aux paupieres inférieures ; ce qui ſe remarque ſur-

tout le matin au lever des malades : les vaiſſeaux ſanguins de l'œil, blanchâtres ; les caroncules lacrymales, verdâtres ; les yeux éteints, les levres pâles & quelque peu livides : on éprouve une laſſitude ſpontanée, & un engourdiſſement dans le tronc & dans les membres, avec ſtupeur & débilité dans les genoux : quelquefois on ſe plaint d'un ſentiment déſagréable dans la région épigaſtrique : on eſt tourmenté d'une difficulté de reſpirer continuelle, qui s'augmente au moindre mouvement : l'abdomen eſt un peu enflé, & le ventre ordinairement reſſerré ; la peau fort ſeche & hériſſée comme celle des ſerpens ou des oies : dans quelques-uns, elle eſt extrêmement rude, ſur-tout s'ils ont la fievre, ce qui eſt rare ; elle eſt auſſi très-ſouvent luiſante. Juſques-là les malades, pour l'or-

dinaire, ne manquent pas d'appétit, & paroiſſent jouir d'une aſſez bonne ſanté ; mais bientôt les ſymptômes augmentent, & ne laiſſent plus de doute ſur le genre de la maladie. Il paroît ſur la peau quantité de taches un peu rouges, ou tirant ſur le bleu, dont la circonférence eſt au commencement jaunâtre ; enſuite elles prennent de jour en jour une couleur plus foncée, & deviennent enfin pourprées, & quelquefois même très-noires ; ce qui arrive principalement dans le ſecond degré de la maladie. Ces taches different pour la figure & pour l'étendue : on en voit de la largeur d'une lentille, qu'on prendroit pour des piquures de puces ; d'autres qui ſont rameuſes, d'autres un peu rondes, & d'autres qui ont une forme irréguliere : elles ne ſont point ſaillie au-deſſus du reſte

de la peau, & rien ne reſſemble mieux au ſang qui eſt épanché ſous l'épiderme dans les contuſions. C'eſt ſur les jambes, les cuiſſes & autour des genoux qu'elles ſe montrent le plus ordinairement. Souvent elles occupent les bras, le dedans des mains, le thorax & le tronc, mais rarement la face & la tête. Quelquefois il en paroît d'aſſez larges, livides ou violettes, ſur les parties génitales juſqu'à la marge de l'anus. Ces ſignes en amenent un autre qui eſt pathognomonique, ſavoir, l'enflure & la demangeaiſon des gencives (1).

(1) Cette demangeaiſon eſt quelquefois ſi importune & ſi déſagréable, que, lorſque le Scorbut fit tant de ravages à Paris, M. *Poupart* remarqua que les enfans qui en étoient attaqués ſe déchiroient les gencives, & ſe les arrachoient par morceaux avec les ongles. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, année 1699, pag.* 169.

Dans cet état, pour peu qu'on les touche, elles rendent du ſang; mais lorſque le mal empire, elles deviennent molles, ſpongieuſes, putrides, fongueuſes, & pour lors l'haleine des malades eſt d'une puanteur horrible.

Dans ce premier période du Scorbut, les uns ont les jambes enflées; les autres, au contraire, les ont quelquefois tellement émaciées, qu'il n'y reſte preſque plus qu'une peau hideuſe qui ſemble collée ſur les os. D'abord ce ſont les malléoles où l'enflure ſe fait remarquer le ſoir; & on ne s'en apperçoit preſque plus le lendemain matin. Mais peu de jours après, elle gagne inſenſiblement les parties voiſines, & les jambes deviennent œdémateuſes dans toute leur étendue; avec cette différence néanmoins chez certains malades, qu'elle ne cede point,

quand on la preſſe avec le bout du doigt, & qu'elle en conſerve cependant l'impreſſion plus longtems que dans l'œdeme vrai.

Le pouls, au commencement de la maladie, eſt preſque tout ſemblable au naturel, ou, s'il en differe en quelque choſe, c'eſt qu'il eſt un peu plus lent & plus dur. Les ſcorbutiques, dans ce premier degré du mal, ainſi que dans ſes progrès, éprouvent des ſpaſmes & de vives douleurs, qui imitent plus ou moins celles des rhumatiſmes. Leur ſiége n'eſt pas le même chez tous les malades: elles paſſent ſouvent d'une partie à l'autre, & peuvent donner le change par leur reſſemblance avec différentes maladies, telles, par exemple, que la pleuréſie & la ſciatique; ce qui fait que quelques-uns les qualifient de goutte vague.

Il eſt bon de remarquer à ce ſujet,

ſujet, que des maladies quelconques qu'on avoit eſſuyées précédemment, ſe renouvellent alors quelquefois, & ſouvent même avec plus de violence; ſur-tout les douleurs de rhumatiſme, ou celles qui reſtoient d'une plaie, d'un coup ou d'une contuſion; & que cette complication avec le Scorbut accroît toujours leur malignité. Tout cela n'empêche pas néanmoins, ſi l'on en croit le Docteur *Klein*, que les ſcorbutiques ne ſoient très-laſcifs, & violemment agités de mouvemens libidineux.

Dans le ſecond période de la maladie, outre les ſymptômes que nous avons déjà détaillés, il ſurvient un ptyaliſme très-incommode (1), lequel cependant n'ar-

(1) Le Docteur *Rouppe* a obſervé que les phlegmatiques, qui ſont ordinairement de grands cracheurs, & que ceux qui ont

rive pas conſtamment à tous les malades; car il y en a qui ne rendent preſque point de ſalive, quoiqu'ils aient la bouche dans le plus mauvais état; au-lieu qu'on en voit d'autres médiocrement affectés, dont la ſalivation eſt néanmoins ſi abondante, qu'elle va juſqu'à deux pintes en vingt-quatre heures.

Un autre ſymptôme qui ſuit très-fréquemment les premieres atteintes de ce mal, eſt le retirement des tendons fléchiſſeurs de la jambe vers les cuiſſes, de ſorte que bientôt il n'eſt plus poſ-

---

l'habitude de mâcher ou de fumer du tabac, ont, dans le cas du Scorbut, un ptyaliſme beaucoup plus abondant que les autres; & que, s'il vient une fois à leur prendre, il continue juſqu'à la fin de la maladie. Il a remarqué auſſi que les dents leur tombent plus vîte, & que les gencives leur pourriſſent beaucoup plutôt, qu'à ceux qui ne font uſage du tabac ni en fumée ni en maſticatoire.

ſible de l'étendre, & que même, par une progreſſion inſenſible, le talon va toucher aux feſſes ; ce qui arrive ſur-tout aux vieillards & à ceux qui ſont d'un tempérament ſec (1).

Les malades ſont ſouvent tourmentés de crampes très-douloureuſes: leurs genoux s'enflent avec

(1) Lorſque le Scorbut regnoit à Auſbourg, après la priſe de cette Ville par le Roi de Suéde, en 1634, le Docteur *Hoechſteter* obſerva, ainſi que M. *Rouppe* dans ſes voyages ſur mer, que les tendons & les nerfs des jambes ſe retiroient tellement chez les malades d'un tempérament ſec, qu'il ne leur étoit plus poſſible de les étendre ; accident qui étoit accompagné des plus vives douleurs. Quelques-uns, couchés dans leur lit, avoient bien la facilité de ſe tourner & ſe retourner, mais non pas d'étendre les jambes. Chez d'autres, elles étoient ſi foibles qu'elles ne pouvoient pas les ſoutenir, quoiqu'ils ſe remuaſſent d'ailleurs aſſez librement, étant au lit. Il mourut un grand nombre de ces malades ſur la fin de l'hiver. *Obſerv. Med. Decad. 2. pag.* 162.

demangeaiſon & des douleurs inſupportables ; il n'y reſte quelquefois plus ni mouvement ni flexibilité. Ils ont en outre de fréquentes oppreſſions de poitrine, &, pour peu qu'ils s'agitent, ils tombent en défaillance ou en ſyncope. Tels ſont les ſymptômes eſſentiels qui ſe remarquent le plus conſtamment dans ce degré de Scorbut.

L'enflure des jambes eſt quelquefois monſtrueuſe, avec une ſeule ou ſouvent avec pluſieurs taches réunies, qu'on diroit être une échymoſe. Quelquefois auſſi on apperçoit en différentes parties de ces membres, pluſieurs tumeurs dures & très-douloureuſes.

Les Auteurs font encore mention de quelques cas ſinguliers, où les cuiſſes & la partie muſculeuſe des jambes s'étoient entièrement durcies, ſans qu'il y eût la moindre enflure ; & d'autres où elles

avoient preſque la dureté du bois, quoiqu'elles conſervaſſent, à peu de choſe près, leur forme naturelle.

Les ſcorbutiques, dans cet état de la maladie, ſont fort ſujets à des hémorrhagies (1) de différentes parties du corps, comme du nez (2), des gencives, des poumons, des inteſtins, de la matrice, &c. hémorrhagies ordinairement très-abondantes, & quelquefois mortelles.

Les contuſions, les écorchures, les plaies les plus légères dégéne-

(1) On lit dans l'Hiſtoire du Voyage de l'Amiral Anſon, que des bleſſures de quelques Matelots ſcorbutiques, guéries & cicatriſées depuis pluſieurs années, s'étoient rouvertes & avoient répandu du ſang. *Voyage autour du monde, liv.* 1, *pag.* 84.

(2) *Doringius* a vu un ſcorbutique qui éprouvoit de tems en tems des hémorrhagies du nez, dont le ſang étoit ſi âcre & ſi cauſtique, qu'il rongeoit le linge qui en étoit mouillé.

rent en ulceres malins, ſur-tout aux jambes; & il ſuffit de s'y gratter la peau, pour qu'il y en naiſſe ſouvent de conſidérables, d'un caractere rebelle & chyronien(1).

" Pluſieurs malades éprouvent des cours de ventre ou des diarrhées qui leur cauſent des tranchées cruelles, & qui épuiſent

(1) Voici les ſignes propres & eſſentiels des ulceres ſcorbutiques. Au-lieu d'un pus louable, ils rendent une matiere ichoreuſe, ténue, fétide & ſanguinolente. Enſuite elle devient toute ſemblable à un ſang corrompu & coagulé, & qui eſt ſi fortement agglutiné à la ſuperficie des ulceres, qu'on a toutes les peines à l'en détacher. Les chairs qui ſe trouvent ſous cette eſpece de croûte ſont molaſſes, fongueuſes & exceſſivement putrides. Les déterſifs & les eſharotiques n'y ſervent de rien: quoiqu'on ſoit venu à bout de les mondifier & de les enlever, elles renaiſſent bientôt avec la même pourriture ſanguinolente. Les bords de ces ulceres ſont ordinairement livides & tuméfiés par les carnoſités fongueuſes qui s'engendrent ſous la ſuperficie de la peau. Si l'on y fait de fortes compreſſions pour arrêter

totalement leurs forces. On en voit d'autres qui rendent par les ſelles une prodigieuſe quantité de ſang pur, ſans colique & ſans diarrhée : d'autres qui ſouffrent des douleurs aiguës & profondes par tout le corps, principalement dans la région des lombes, dans

---

le progrès de ces excroiſſances, il eſt à craindre que la gangrene ne s'y mette, comme il arrive très-ſouvent : la partie eſt toujours œdémateuſe, douloureuſe, & preſque toute couverte de taches. A meſure que le Scorbut augmente, il ſort du fond des ulceres un *fungus* mou & ſanguinolent, qui reſſemble au foie de bœuf cuit, & qui ſouvent, dans l'eſpace d'une nuit, prend un accroiſſement prodigieux. On a beau le conſumer avec le cautere actuel ou potentiel, ou l'emporter avec le biſtouri, il ſe reproduit bientôt après tout auſſi volumineux qu'auparavant. Quand on l'enleve avec le ſcalpel, cette opération occaſionne très-ſouvent une hémorrhagie abondante, qu'il eſt preſque impoſſible d'arrêter. Enfin ces ulceres reſtent aſſez long-tems dans le même état, avant que les os ſoient attaqués. *Lind. tom.* 1, *pag.* 204.

les articulations & les jambes, aux endroits où il y a de l'enflure. C'eſt dans les différentes parties du thorax que ces douleurs ſe font ſentir plus ordinairement : elles ſont tantôt fixes, tantôt vagues ; & au moindre mouvement du corps, elles ſe renouvellent ou redoublent de violence, ſur-tout celles qui occupent le dos. Souvent auſſi les malades ſont tourmentés de difficulté de reſpirer, d'oppreſſion de poitrine, de toux convulſive, &c.

Enfin le mal affecte cruellement les gencives, qui deviennent fongueuſes, putrides, douloureuſes, & exhalent une odeur inſupportable : pour peu qu'on les touche, il en ſort un ſang extrêmement fluide ou ichoreux ; il s'y forme des ulceres profonds, elles noirciſſent, & ſe trouvent quelquefois entièrement gangre-

nées (1). Les dents ſe décharnent, deviennent noires & branlantes dans leurs alvéoles ; on y reſſent de la douleur, & ſouvent elles tombent d'elles-mêmes, ou ſe détachent facilement (2) ; quelquefois auſſi ces accidens ſont ſuivis de carie aux os maxillaires (3).

(1) En l'année 1751, lorſque le Scorbut ravageoit la ville de Riga, Capitale de la Livonie, *M. Cook*, Chirurgien, en vit des effets qui faiſoient horreur. Les gencives des malades, ainſi que leurs levres gangrenées, tomboient en morceaux : le ſphacele dévoroit leurs joues & les muſcles de la mâchoire inférieure ; & quelquefois même ces muſcles étant entièrement rongés, l'os maxillaire s'abattoit & venoit pendre ſur le ſternum. On employoit le kinkina pour tâcher d'arrêter le progrès de la gangrene, mais ſans ſuccès, & les malades périſſoient bientôt miſérablement. *Ibid. p.* 467.

(2) *M. Lemery* vit à Paris un Perſan ſcorbutique qui s'ôtoit avec beaucoup de facilité ſept ou huit dents de la bouche, & les remettoit enſuite dans leurs alvéoles. *Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris, an.* 1712.

(3) Le Docteur *Lind* a remarqué que la carie ſcorbutique n'a lieu qu'autant que

Vers la fin de ce période, ſi l'on a eu des plaies avant d'être attaqué du Scorbut, quelque bien cicatriſées qu'elles aient été dans le tems, elles ſe rouvrent quel-

---

la lame extérieure de l'os ſe détruit ; de ſorte que l'humeur corroſive, contenue dans quelque ſinus, puiſſe pénétrer la ſubſtance cellulaire, au moyen de quoi l'os eſt auſſitôt carié & corrompu. Mais s'il en arrive autrement, les ulceres reſtent longtems les mêmes ſur l'épine du tibia & ſur d'autres parties, ſans que les os ſoient aucunement endommagés. Il y a néanmoins, dit l'Auteur, un autre cas qui ſouffre exception, quoiqu'il ſe préſente aſſez rarement ; c'eſt lorſque le Scorbut eſt parvenu à un tel degré de malignité, & s'attache aux os avec tant de force, qu'il mine & corrompt la ſubſtance cellulaire. Cette carie eſt ordinairement accompagnée de douleurs très-aiguës : les lames des os ſe détachent continuellement les unes des autres, & il ſurvient une exoſtoſe ; alors il ſe forme un *ſpina ventoſa* qui eſt auſſitôt ſuivi d'ulceres affreux & d'un très-mauvais caractere.

M. Petit dit avoir obſervé que, dans le Scorbut, la carie eſt un accident beaucoup plus ordinaire que les exoſtoſes. *Traité des Maladies des os, tom. II, pag.* 282.

quefois, & ſe changent en ulceres très-opiniâtres. Il en eſt de même des anciennes fractures des os: quoiqu'elles aient été parfaitement conſolidées, elles ſe renouvellent dans l'endroit de leur calus (1); & il n'eſt pas poſſible de les reſſouder encore, que le Scorbut ne ſoit entièrement guéri. Il y a des malades dont les os ſont ſi fragiles, que, pour la moindre choſe, ils éclatent ou ſe fendent en travers comme d'eux-mêmes. Souvent les articulations où il y a eu autrefois luxation ou entorſe, & qui ont été parfaitement guéries, ſe gonflent & ſe durciſſent

(1) On lit dans l'Hiſtoire du Voyage de l'Amiral Anſon, que, dans le vaiſſeau nommé *le Centurion*, les os d'un vieux ſoldat ſcorbutique, qui avoient été parfaitement conſolidés depuis 50 ans, ſe ſéparerent de nouveau par la violence du mal, comme dans la premiere fracture. *Liv. I, chap.* 10, *pag.* 84.

conſidérablement : ſouvent auſſi les genoux s'enflent, & cauſent des douleurs extrêmes : quelquefois on ſent au tact une fluctuation de quelque matiere qui s'eſt amaſſée ſur la partie externe ou dans la cavité de la capſule articulaire. Si pour lors on fait mouvoir la rotule, laquelle n'eſt point ſenſible au toucher à cauſe de l'enflure, on entend un craquement ſemblable à celui qui ſe fait dans les os fracturés, lorſqu'on les remue, & qu'ils ſe touchent l'un l'autre par leurs extrêmités rompues ; ce même bruit ſe fait quelquefois entendre aſſez fort dans le mouvement des jambes des ſcorbutiques, lorſqu'ils marchent. Dans ce degré de la maladie, les uns meurent ſubitement en mangeant ou en marchant ; d'autres expirent étendus dans leur lit ou ſur des couvertures,

pour peu qu'ils faſſent de mouvement. Cependant l'appétit ſe ſoutient chez la plupart d'entre eux, comme s'ils n'étoient pas malades ; il va même quelquefois juſqu'à la voracité. Quoiqu'ils ſoient extrêmement affoiblis, & dans un état même déſeſpéré, tous leurs ſens ſe maintiennent dans le libre exercice de leurs facultés. Ils ſont triſtes, craintifs & ſujets à s'épouvanter pour la moindre choſe. On en voit qui, ſe tenant tranquilles dans leur lit, n'éprouvent aucun ſentiment de douleur, ſi ce n'eſt les incommodités de la dyſſenterie ou de la ſalivation. Enfin le pouls eſt pour l'ordinaire petit, lent, inégal, & la peau extrêmement aride.

Dans le dernier période du Scorbut, tous les ſymptômes que nous venons de rapporter s'augmentent à un point qu'il ne reſte preſ-

que plus aucun eſpoir de guériſon. Ils ſont irréguliers, affreux, & horriblement cruels; ce qui ne paroîtra pas étonnant, ſi l'on conſidere en quel état ſe trouve le corps dans ce degré de la maladie, & combien toute la maſſe du ſang & des humeurs, ainſi que tous les viſceres, ſont infectés de pourriture : car outre que les anciennes cicatrices ſe rouvrent, ſouvent il arrive que la peau des jambes ſe creve, ſur-tout dans les endroits où l'on avoit remarqué auparavant des tumeurs molles, douloureuſes & livides. Ces crevaſſes deviennent des ulceres fongueux & ſanguinolens, qui ſe tournent facilement en gangrene. Quelquefois, lors de l'inſpiration des malades, on entend craquer les os dans leurs jointures (1), ſur-

(1) *Willis* dit avoir vu des ſcorbutiques chez qui, au moindre mouvement qu'ils fai-

tout dans celles des côtes avec le ſternum, & dans les vertebres. Leur haleine eſt exceſſivement puante ; &, pour peu qu'ils ſe remuent dans leur lit, ou même qu'on renouvelle l'air de leur chambre, ils éprouvent des palpitations de cœur, ils perdent la reſpiration, & ſouvent ils tombent en ſyncope, ou meurent ſubitement, comme le témoignent les obſervations de pluſieurs Auteurs dignes de foi.

ſoient de leurs membres, quel qu'il fût, les os, en ſe heurtant, craquetoient d'une maniere horrible ; & lorſque, couchés dans leur lit, ils ſe tournoient d'un côté oud'un autre, on entendoit dans leurs vertebres le même bruit que fait un ſquelette lorſqu'on le manie ou qu'on le ſecoue rudement ; de ſorte que ces malades eux-mêmes en étoient épouvantés. *Tract. de Scorb. tom. I, cap.* 19.

Nicolas Pechlin fait auſſi mention d'un ſcorbutique, dont les articulations, quand il remuoit ou qu'il étendoit ſes membres, faiſoient ſi grand bruit, que ſes voiſins même l'entendoient.

Il arrive quelquefois dans ce dernier degré du Scorbut (mais ces cas ſe préſentent très-rarement) que les malades ſont attaqués de fievres putrides colliquatives, accompagnées d'exanthemes, de ſueurs fétides, & d'autres ſignes de pourriture : mais ils périſſent très-ſouvent par des pertes de ſang extrêmement corrompu, ſoit du poumon, du ventricule, du nez, des vaiſſeaux hémorrhoïdaux, de l'uterus & des reins, ſoit de différentes parties de la peau, quoique pour l'ordinaire il n'y paroiſſe aucune ſolution de continuité (1). Souvent

(1) Le Docteur *Van-Swieten* a obſervé dans le Scorbut de fortes hémorrhagies de la langue & des levres, ſans, qu'après avoir bien lavé & nettoyé ces parties, on y découvrît la moindre iſſue par où le ſang pût s'échapper. *Comm. ſur les Aphoriſ. tom. III, pag. 608.*

Foreſtus a vu ſur la jambe d'une femme

les viſceres, tant thoracique qu'abdominaux, ſont remplis d'obſtructions, & conſidérablement putréfiés; ce qui cauſe la phtyſie, l'hydropiſie, l'ictere, l'affection hypocondriaque, avec un extrême abattement du corps & de l'eſprit, des contractions de nerfs inſupportables, des coliques violentes, l'enfoncement de l'ombilic & de l'anus (1), & une conſtipation conſtante & opiniâtre. Il ne reſte plus de poil ſur la peau qui devient très-rude; & on y remarque ſouvent une moiteur froide, ſur-tout ſi les malades ſont ſujets à tomber en ſyncope.

---

enceinte, ſcorbutique, des varices qui, s'étant ouvertes d'elles-mêmes, répandirent plus de deux livres de ſang.

(1) *M. Bordeu* attribue ces deux phénomenes à l'élévation du diaphragme avec le foie, dont les ligamens retirent l'ombilic; & parce que la même cauſe attire auſſi le colon, l'anus le ſuit & rentre en dedans. *Diſſert. de Aquit. miner. aq. p.* 62.

Quant à l'état du pouls dans ce troiſieme période, il eſt ordinairement foible & petit ; enſuite il devient inégal & intermittent ; lorſque les malades ſe tiennent couchés & en repos ; mais dès qu'ils font le moindre mouvement, les battemens ſont prompts & inégaux. Quand ils ſont proche de leur fin (je parle de ceux qui périſſent lentement), les principes de la vie ſubſiſtant encore dans la tête & dans le tronc, les extrémités de leur corps ſe trouvent ſaiſies d'un froid mortel, & on n'y reſſent pas la moindre pulſation : mais les contractions du cœur diminuent peu-à-peu, & enfin la circulation s'affoibliſſant toujours de plus en plus, les malades s'éteignent doucement, en conſervant tous leurs ſens juſqu'au dernier ſoupir.

Tels ſont les principaux ſymp-

tômes qui accompagnent le Scorbut. Il eſt bon de remarquer cependant qu'ils ne ſe préſentent pas toujours à la fois chez tous les malades : on obſerve quelque différence dans ces accidens, ſuivant le tempérament & les diſpoſitions naturelles de chaque ſujet; ce qui fait qu'ils ne ſont pas tous également affectés. Les uns, pendant tout le cours de la maladie, ont toujours le ventre libre, au-lieu que d'autres l'ont conſtamment reſſerré. Mais les ſcorbutiques en général ſont travaillés de tems en tems d'un cours de ventre très-fétide. La même différence ſe remarque auſſi dans les urines, qui varient ſuivant les circonſtances; mais elles ſont ordinairement très-colorées, & ſe corrompent facilement : ſi on les laiſſe repoſer quelque tems dans le pot-de-chambre, on y apper-

çoit ſouvent une écume huileuſe & ſaline qui ſurnage au-deſſus. On remarque pareillement beaucoup d'irrégularités dans le pouls, ſuivant les diverſes circonſtances, ſoit de l'artere qu'on interroge, ou du tempérament & du ſexe des malades, ſoit du boire & du manger, ſoit enfin des différens périodes du Scorbut. Mais de célebres Praticiens ont conſtamment obſervé qu'en général il eſt très-rare que les ſcorbutiques ſoient attaqués de la fievre.

Comme dans l'expoſé que nous venons de faire des plus graves ſymptômes du Scorbut, il s'en trouve pluſieurs qui ont beaucoup de reſſemblance avec ceux du virus vénérien, & que les Médecins cliniques conviennent qu'il eſt ſouvent très-difficile de bien diſcerner l'une & l'autre maladie; ce qui dans la pratique pourroit

être infiniment préjudiciable aux malades : il eſt à propos de démontrer ici en quoi elles different, pour prévenir le danger qu'il y auroit à s'y méprendre.

1°. Si l'on examine la bouche, en voyant de quelle maniere elle eſt affectée, il ſera aiſé de juger lequel de ces deux maux a produit les accidens qu'on y remarque : car le Scorbut s'attache principalement aux dents & aux gencives ; au-lieu que le virus vénérien attaque & ronge les amygdales, la luette, le voile & les os du palais, ceux du nez, & que d'ailleurs il s'annonce preſque toujours par des avant-coureurs, comme les bubons, les puſtules, les chancres, la gonorrhée, & tels autres ſymptômes qui ſe déclarent ſur les parties où le virus s'eſt d'abord introduit. 2°. Les douleurs ſcorbutiques ſont vagues

& moins adhérentes aux os, que les vénériennes. 3°. Dans le Scorbut, l'abdomen se trouve plus ou moins affecté; c'est à la tête & aux extrémités que le virus syphilitique se porte avec le plus de violence. 4°. Les ulceres scorbutiques sont plus humides que les vénériens. 5°. Enfin l'examen des causes antécédentes qui ont pu occasionner le mal, l'aveu ou le désaveu des malades sur le commerce des femmes, peuvent donner encore les éclaircissemens que l'on desire, & lever tous les doutes.

Le Scorbut attaque aussi quelquefois les enfans : voici les signes diagnostiques qui caractérisent en eux cette maladie. Les symptômes scorbutiques qui se présentent chez les enfans sont à-peu-près les mêmes que chez les adultes. Il est rare que la peau se cou-

vre de taches, & que les gencives s'affectent dans le commencement; ces accidens ne paroiſſent que lorſque le mal eſt confirmé & s'eſt augmenté conſidérablement.

On reconnoît qu'un enfant eſt atteint du Scorbut, lorſqu'il ſouffre de vives douleurs dans les muſcles, & qu'il veut toujours être aſſis ou couché, ne pouvant pour l'ordinaire ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Il a de l'averſion pour toutes ſortes d'exercices & d'amuſemens; rien ne lui plaît: ſi l'on veut le faire tenir debout, ou ſi on lui preſſe avec les doigts le gras de la jambe, il pleure & jette les hauts cris. Quelquefois, s'il commence déjà à marcher, il tombe, ſans qu'on y apperçoive aucune autre cauſe que l'engourdiſſement & la foibleſſe de ſes jambes. Au-lieu des exanthemes qui s'élevent ſur la

peau des adultes, on ſent au toucher ſur celle des enfans, par tout le corps, de petites duretés ſemblables à des ganglions. Leur eſtomac, dans le tems de la digeſtion, ſe gonfle extraordinairement; leur ſommeil eſt interrompu par des douleurs vagues; il leur prend ſouvent de cruelles tranchées. Mais preſque tous ces ſymptômes qui ſont communs aux maladies chroniques, ſont peu déciſifs; ils font ſeulement ſoupçonner un Scorbut caché, juſqu'à ce qu'il ſe manifeſte entièrement par ſes ſignes caractériſtiques, par l'éruption des taches, & par le gonflement & la putréfaction des gencives.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Du Prognoſtique du Scorbut.

COMME le Scorbut ne s'établit pas avec la même facilité dans toutes ſortes de ſujets, & que les uns s'en trouvent fort ſuſceptibles, tandis que d'autres ſemblent long-tems impénétrables à ſes attaques, (ce qui dépend des diſpoſitions particulieres & de la diverſité des tempéramens) on peut le conſidérer comme conſtitutionnel ou comme accidentel. Nous l'appellerons accidentel, relativement à la plupart des ſoldats, aux navigateurs, aux matelots & autres gens ſemblables, leſquels, quoique naturellement ſains & bien conſtitués, deviennent néanmoins ſcorbutiques, les uns ſur terre,

les autres ſur mer, pour les cauſes évidentes, extérieures, dont il a déjà été fait mention. Nous le nommerons conſtitutionnel, à l'égard de ceux qui, par une certaine diſpoſition du corps, ou par un vice de complexion, prêtent beaucoup à ſes atteintes, & s'en trouvent ſurpris pour les cauſes les plus légères.

De quelque maniere qu'on le gagne, c'eſt toujours la même maladie qu'il faut combattre par les mêmes ſecours, en ſe reglant néanmoins ſur le tempérament & ſur les forces de chaque individu ; car ce qui ſoulage les uns, eſt quelquefois inutile ou même préjudiciable aux autres.

Le Scorbut eſt une maladie chronique qui ne ſe manifeſte pas tout à coup, & qui ne ſe guérit que fort tard. Sa marche eſt ordinairement fort lente ; il faut

beaucoup de tems & d'exactitude dans le régime, pour adoucir ſes ſymptômes, & pour le détruire entièrement. Or, ſi l'on fait réflexion à tout ce que nous avons dit juſqu'ici de ſes cauſes, on n'héſitera pas d'en conclure ce qui ſuit.

Les perſonnes délicates, valétudinaires, dont toutes les parties ont très-peu de reſſort, c'eſt-à-dire, chez qui les lames du tiſſu cellulaire ſont lâches, ſuivant l'opinion de *M. Bordeu*, qui ſuppoſe, avec beaucoup de vraiſemblance, une conſtitution fixe & immuable dans les fibres muſculaires; ces perſonnes, dis-je, ont une diſpoſition très-prochaine à devenir ſcorbutiques; & elles le ſeront des premieres, lorſque les cauſes productives agiront avec le tempérament. Telles ſont, par exemple, la plupart de ces Dames

délicates qui vivent dans la molleſſe, & ſe nourriſſent de mêts exquis. Il ſuffit, comme l'a obſervé *M. Fouquet*, de leur comprimer légèrement la peau, ou de la pincer un peu avec le bout des doigts, pour qu'il s'y forme de larges ecchymoſes qui ne s'effacent pas aiſément. Le même Docteur dit avoir vu d'autres perſonnes du ſexe, chez qui une compreſſion auſſi légère faiſoit naître de petits points pourprés ou violets, ſemés de tous côtés.

Les femmes de cette eſpece, qu'on appelle vaporeuſes ou nervales, ont le tiſſu des gencives un peu livide, & extrêmement lâche & mou, ainſi que le tiſſu muqueux de tout le corps, comme nous l'avons déjà remarqué. Elles ont auſſi, pour l'ordinaire, le ventre reſſerré : leur eſtomac, dans le tems de la digeſtion, qui

eſt pénible, ſe remplit de vents, & elles éprouvent ſouvent une ſenſation déſagréable dans la région épigaſtrique. Quelquefois elles ont des écoulemens d'humeurs par la matrice, ou des pertes de ſang conſidérables: elles tranſpirent très-peu, ou ne tranſpirent point du tout: leur pouls eſt concentré, inégal, & quelquefois même vibratile; ou il prend un certain caractere de langueur & d'inertie, qu'il eſt difficile de bien exprimer, mais dont *MM. Bordeu* & *Fouquet* nous donnent une idée dans le rythme du pouls abdominal ou inteſtinal. Elles ſe trouvent laſſes & extrêmement fatiguées pour le moindre exercice; s'il duroit un peu plus long-tems, il ſeroit à craindre qu'il n'occaſionnât dans leurs viſceres, des meurtriſſures ou ecchymoſes, telles qu'en ont

observé *Baillou* & *Sydenham*, & que *M. Fouquet* dit en avoir vu lui-même plusieurs fois dans les viscères de quelques chevaux qui étoient morts d'une course forcée.

Ceux qui sont affoiblis par des fievres intermittentes ou par d'autres maladies chroniques, sont fort exposés à contracter le Scorbut; de même que ceux qui se trouvent épuisés par de fortes évacuations, telles que des cours de ventre, des flux hémorrhoïdaux, ou des saignemens de nez considérables. On en doit dire autant des femmes qui ont perdu beaucoup de sang dans leurs tems périodiques, ou qui ont eu un flux de lochies excessif, ensuite d'un accouchement: ou de ceux qui, après de longues fievres intermittentes d'automne, ont des obstructions dans les viscères.

Tout cela eſt prouvé par nombre d'exemples que l'on peut voir chez les Auteurs, & ſur-tout dans *Foreſtus*.

D'un autre côté, la ſuppreſſion de quelque évacuation naturelle & néceſſaire, rend les corps très-ſuſceptibles de l'infection ſcorbutique. Ainſi les femmes dont les mois ſe ſuppriment, ſurtout ſi cet accident vient de chagrin & de triſteſſe, peuvent aiſément gagner le mal ; mais elles ſont également dans ce cas, lorſque la ſuppreſſion arrive naturellement.

Les femmes ſcorbutiques ont des menſtrues très-peu teintes, & ſont ſujettes aux fleurs blanches, ſuivant l'obſervation du Docteur *Reuſner* : les pertes de ſang qu'elles éprouvent auſſi quelquefois dans cet état, ſont très-dangereuſes.

Le Scorbut dépend encore beaucoup des affections de l'ame. Les perſonnes naturellement gaies & enjouées ſont moins expoſées à en être attaquées, que celles qui ſont triſtes & mélancoliques: la joie, le contentement de l'eſprit peuvent contribuer beaucoup à accélerer la cure. Ceux que l'on embarque de force, ſe trouvent dans peu infectés de ce mal, comme nous l'avons déjà remarqué: ſi les cauſes ci-deſſus mentionnées concourent avec le chagrin dont ils ſont accablés, ils ne réſiſtent pas long-tems, & périſſent bientôt après.

Les attaques du Scorbut varient de même, ſuivant la différence des états, & la maniere de vivre & de ſe nourrir. Ceux qui menent une vie oiſive ou ſédentaire, ou qui font leur ſéjour dans des lieux bas & humides; les pauvres qui

ſont mal vétus & mal nourris, ſont plus ſujets à prendre le mal, que ceux dont la vie eſt fort active & laborieuſe, qui demeurent dans des lieux ſecs, & qui ſe nourriſſent de bons alimens. En général, les femmes en ſont plutôt attaquées que les hommes, & les habitans des villes plutôt que les gens de la campagne.

La différence des climats & des ſaiſons y fait encore beaucoup; car les hivers extrêmement froids & humides, & les chaleurs exceſſives en été, augmentent toujours la malignité du Scorbut, & en rendent la cure très-difficile. Il redouble auſſi de violence ſur mer, quand il s'y éleve des tempêtes, ou qu'il y pleut continuellement, ou qu'il y regne des vents très-froids. Si les cauſes qui produiſoient l'humidité viennent à ſe ralentir, & qu'aux vapeurs

froides de l'hiver ſuccede une température ſeche avec une douce chaleur, on voit bientôt diminuer les ſymptômes de la maladie.

Entre les choſes qui diſpoſent les corps au virus ſcorbutique, il en eſt une qui, ſi l'on en croit quelques Auteurs, a ſingulièrement cette dangereuſe propriété: c'eſt le mercure. Ils aſſûrent s'en être convaincus par l'expérience, ayant vu des vénériens chez qui, enſuite de leur traitement, ſoit par les frictions, ſoit par des préparations mercurielles priſes intérieurement, le Scorbut s'étoit déclaré par de très-graves ſymptômes. Le Docteur *Huxham* prétend que la même choſe arrive auſſi aux calculeux qui ont fait un long uſage des pillules lithotryptiques de Mademoiſelle *Stephens*; & M. *Clerc* en a vu pluſieurs qui, après avoir pris pen-

dant long-tems, & à fortes doſes, les pillules ſavoneuſes, avoient pareillement contracté le Scorbut, & étoient morts hydropiques.

M. Lieutaud aſſûre qu'il ne s'eſt jamais apperçu que ce remede ait produit de ſemblables effets: cependant je ſerois porté à croire qu'un uſage immodéré des ſels alkalins, fixes ou volatils, pourroit cauſer à la fin une diſſolution putride dans les humeurs. Car le Docteur *Jacobée* rapporte qu'un de ſes amis ayant pris pendant long-tems du ſel volatil huileux de *Sylvius*, ſon ſang s'étoit tellement diſſout, qu'il avoit ſouvent des hémorrhagies de nez très-abondantes, & des palpitations de cœur qui l'euſſent bientôt fait mourir de ſyncope, s'il ne ſe fût aviſé de recourir promptement aux acides aſtringens & aux opia-

tiques, pour prévenir la diſſolution complette de toute la maſſe de ſon ſang.

Ceux qui, ayant eu autrefois le Scorbut, en ont été bien guéris, conſervent néanmoins une malheureuſe diſpoſition à le gagner de nouveau, & ſont plus expoſés à en être attaqués, que d'autres qui ne l'ont jamais eu.

Les ſcorbutiques ſont très-ſujets à contracter toutes les eſpeces de maladies épidémiques, & même ſporadiques prédominantes qui regnent en même tems que le Scorbut. Cette complication arrive quelquefois, & leur eſt ſouvent très-avantageuſe, quoique le nouvel ennemi qui eſt ſurvenu, paroiſſe d'un caractere aſſez contraire au premier : mais ſi les maladies prédominantes ſont putrides, leur malignité augmente par leur complication avec

le Scorbut, & il en réſulte de funeſtes ſymptômes.

Le Scorbut n'eſt point contagieux, quoi qu'en diſent pluſieurs Auteurs. Quelques-uns prétendent qu'il ſe communique par un commerce impur, comme le virus vénérien, & qu'on peut, par exemple, le prendre d'une femme ſcorbutique qui a des fleurs blanches. Ces opinions ont été réfutées par la plupart des Obſervateurs modernes; on a nombre d'expériences qui prouvent le contraire.

Le Docteur *Lind* rapporte qu'il y avoit dans le navire anglois, nommé *le Salisbury*, un Priſonnier François, ſi cruellement affligé du Scorbut, avec une bouche & des gencives tellement remplies de pourriture, qu'il avoue n'avoir jamais rien vu de ſi affreux: cet homme but dans

le même pot, mangea dans le même plat, pendant quinze jours, avec cinq de ſes camarades ; néanmoins aucun d'eux ne s'en reſſentit : ils n'eurent pas le moindre ſymptôme ſcorbutique ; ils débarquerent au Port pleins de force & de ſanté.

Le Docteur *Van-Swieten* a obſervé que, dans les pays où ce mal eſt endémique, *il ſe mettoit parmi ceux qui demeuroient dans la partie baſſe des maiſons, & que ceux qui occupoient le haut, & qui ne ſe nourriſſoient d'ailleurs que de choſes ſaines, n'en étoient point attaqués, quoiqu'ils communiquaſſent journellement avec les ſcorbutiques.*

J'ai connu en l'année 1767 un Nantois, Capitaine du vaiſſeau *le Port-au-Prince*, qui étoit affligé du Scorbut le plus affreux & le plus putride, dont

il mourut deux ou trois mois après ſon retour de l'Amérique. Il ne quitta pas le lit pendant tout le cours de la navigation qui fut aſſez longue : preſque tous les autres Capitaines, ainſi que le Chirurgien & les Matelots, ſe tenoient tous les jours auprès de lui pour le ſervir : ſa bouche exhaloit une odeur inſupportable : on ſe figure bien que l'air de la petite chambre où il couchoit devoit être très-infect. Cependant ceux qui l'entouroient aſſiduement n'eurent aucun ſymptôme de la maladie. Depuis ſon arrivée à Nantes, ſa femme, ſes fils ne le quitterent pas d'un moment : pluſieurs de ſes amis vinrent ſouvent le voir, l'embraſſerent, s'entretinrent avec lui aſſez long-tems près de ſon lit ; il ne leur en arriva rien de fâcheux. Auſſi les Navigateurs &

la plupart des Citoyens de cette Ville ne regardent nullement le Scorbut comme une maladie contagieuse.

M. Barthe, premier Chirurgien du Régiment *Royal-Comtois*, me dit, l'an passé, à Bordeaux, qu'il avoit vu un grand nombre de soldats scorbutiques, mais qu'il n'avoit jamais remarqué que le mal se communiquât de l'un à l'autre par contagion, quoique, sains & malades, ils bussent tous ensemble dans les mêmes verres.

Les Navigateurs Hollandois qui font des voyages aux Indes Orientales, ne croient pas que ce mal soit contagieux: en arrivant au Cap de Bonne-Espérance, ils déposent à l'hôpital les scorbutiques, pêle-mêle avec les autres malades. Je sais, à n'en pas douter, que les Marins en gé-

néral n'ont pas le moindre ſoupçon de cette prétendue contagion ; en conſéquence ils ne ſéparent point dans leurs navires les ſcorbutiques de ceux qui ne le ſont pas.

Je conviens qu'on trouve quelquefois pluſieurs ſcorbutiques enſemble, dans une même maiſon, dans un même couvent, comme l'ont obſervé quelques Auteurs, entr'autres *Sennert* ; mais que peut-on en conclure, ſi ce n'eſt que ces malades ont tous été également expoſés à l'action des cauſes qui exiſtoient dans un même lieu ?

Pluſieurs prétendent encore que le Scorbut peut être tranſmis des peres & meres à leurs enfans; je le crois auſſi peu héréditaire que contagieux : on peut ſeulement contracter de naiſſance certaines diſpoſitions à en être atta-

qué, mais jamais la maladie elle-même, évidemment caractériſée par les ſignes qui lui ſont propres.

Le Scorbut des enfans ſe guérit aiſément, pourvu qu'on le combatte de bonne heure, & dès le berceau : ſi on le néglige, ou que le Médecin vienne à ſe tromper ſur la nature de la maladie, elle peut avoir des ſuites très-funeſtes. Elle occaſionne quelquefois des exfoliations énormes aux os maxillaires (1). On a vu de petits enfans périr dans le marasme, malgré les meilleurs remedes antiſcorbutiques, parce qu'on s'y étoit pris trop tard.

---

(1) *M. Puzos* dit avoir vu des enfans ſcorbutiques qui, tout le reſte de leur vie, n'avoient pas eu une ſeule dent dans la bouche, toutes les alvéoles ayant été détruites par la carie & la ſuppuration. *Trait. des Accouchem. p.* 301.

Le Scorbut des adultes, dans ſon premier période, eſt auſſi très-facile à guérir. Souvent une fievre qui ſurvient au commencement, termine la maladie : & quand même elle auroit déjà beaucoup affecté les gencives, la cure, comme on l'a éprouvé pluſieurs fois, peut encore très-bien réuſſir, ſans même qu'on y emploie les végétaux récens ; pourvu, cependant, que les malades ſoient en état de prendre un exercice convenable, & ſe trouvent dans des circonſtances favorables qui puiſſent contribuer au ſuccès des autres remedes. Mais ſi la douleur & l'enflure des jambes, ſi la foibleſſe, ou quelqu'autre obſtacle ſemblable les oblige de garder le lit, ſans pouvoir ſe donner aucun mouvement, & annonce qu'il eſt tems de les mettre à l'uſage des herbes & des fruits,

pour lors le mal empire de jour en jour, & fait des progrès très-rapides.

Le Scorbut, parvenu au second degré, commence à être très-sérieux ; il n'y a plus de ressource, plus d'espoir de guérison, que dans les végétaux récens. Lorsqu'il est accidentel dans les navires qui sont au Port, ou même en pleine mer, pourvu qu'il ne soit point encore à son dernier période, il y a moyen de le guérir ; c'est en employant les herbes & les fruits nouveaux, sur-tout le suc des oranges & des limons.

On se trompe quelquefois dans le prognostique du Scorbut sur mer, lorsqu'on est dans l'impossibilité de s'y procurer de la viande fraîche & des herbes récentes, ce qui arrive très-souvent : alors les malades, qui ne paroissent l'être que légèrement, sont surpris tout-

à-coup de très-graves ſymptômes.

Lorſqu'il prend aux ſcorbutiques un cours de ventre modéré, bientôt après qu'ils ont été mis à l'uſage des végétaux, c'eſt un très-bon ſigne : ſi, après quelques jours de traitement, leur peau s'amollit & tranſpire une douce moîteur, c'eſt un préſage infaillible de guériſon, ſur-tout s'ils peuvent prendre quelque exercice, & ſupporter le changement d'air, ſans tomber en foibleſſe. Dès que par l'uſage des végétaux ils ont recouvré la flexibilité de leurs membres & la liberté du mouvement, on doit les regarder comme hors de danger ; pourvu, néanmoins, qu'ils ne ſoient point attaqués d'un mal de poitrine, ni de la dyſſenterie : ces deux eſpeces de ſymptômes ſont très-ſouvent mortels, & beaucoup plus diffi-

ciles à dompter qu'aucun des autres.

A mesure que la santé revient aux malades, la noirceur & les taches de la peau s'effacent insensiblement, à-peu-près de même que les autres ecchymoses. Elles commencent d'abord à jaunir dans leur circonférence ; peu-à-peu cette teinte jaune gagne le centre, & pâlit de plus en plus ; enfin la peau reprend sa couleur naturelle.

Si malheureusement le Scorbut parvient à son troisieme & dernier période, alors le danger est extrême, & pour l'ordinaire tous les secours de l'art y deviennent inutiles. Il peut néanmoins arriver qu'un ou deux malades en réchappent, mais cela arrive très-rarement. La dissolution & l'acrimonie des fluides, l'érosion des vaisseaux, l'engorgement des

viſceres, la pourriture, ſont ſi conſidérables chez la plupart, & accompagnés d'une foule de ſymptômes ſi affreux & ſi extraordinaires, qu'il n'y a plus d'eſpoir de ſauver ces infortunés, quelques ſoins que l'on apporte au régime, & malgré les meilleurs remedes employés avec le plus de méthode & de ſagacité. Il n'eſt plus poſſible de rétablir le reſſort des ſolides, ni de corriger le déſordre, la diſſolution complette & l'acrimonie corroſive des humeurs. Ainſi l'on voit que dans ce dernier état du Scorbut, le prognoſtique n'en ſauroit être que funeſte, & qu'une mort inévitable en doit être bientôt le dénouement.

Il eſt aſſez difficile de prévoir la mort ſubite de certains malades; quand ils périſſent de cette maniere, c'eſt ordinairement en

faisant quelque effort pénible, ou en se donnant trop de mouvement, ou en s'exposant au grand air, après avoir été long-tems enfermés dans un air impur.

Dodonée a observé que, lorsque la maladie est très-grave & de longue durée, si les hypocondres deviennent livides, & s'il survient des tranchées, ces accidens sont aussi-tôt suivis de la mort.

En l'année 1634, lorsque le Scorbut regnoit dans la ville d'Ausbourg, ceux qui en étoient attaqués mouroient, dès qu'il leur survenoit une ascite, une tympanite, ou une anasarque, ou l'atrophie, ou la diarrhée, ou la jauniſſe.

Au reste, il faut remarquer que le Scorbut est plus ou moins dangereux, suivant la force ou le nombre des symptômes qui marchent

chent à ſa ſuite ; ſes accidens varient de même, s'il ſe trouve compliqué avec d'autres maladies, ſur-tout avec le virus vénérien.

Il arrive quelquefois que le retirement des genoux eſt incurable, & reſte toujours le même (1),

(1) *Hanneman* rapporte une obſervation ſur un pareil accident, prévenu par un moyen ſingulier.

« Un jeune Etudiant en Droit étoit ſi » cruellement travaillé du Scorbut depuis » plus de ſix mois, qu'il ne pouvoit preſque » plus ſe ſoulever ni ſe tenir debout. L'acri- » monie des humeurs, augmentée par la » longueur de la maladie, lui cauſoit des » convulſions horribles. Ses jambes ſe re- » tiroient avec violence contre ſon ventre, » & faiſoient craindre qu'elles ne reſtaſſent » toujours dans cet état ; ce qui ſeroit peut- » être arrivé ſans le ſecours de ſa ſœur, » qui, ſe tenant preſque tout le jour aſſiſe » ſur les jambes du malade, rabattoit par » le poids de ſon corps, la force des con- » vulſions. Enfin elles ceſſerent, les jam- » bes reprirent leurs fonctions naturelles, » & le jeune homme guérit heureuſement ». *Voyez Miſcell. curioſ. Decur. III, ann. 5 & 6, obſerv. 201.*

quoique tous les autres ſymptômes aient diſparu. *M. Hyves* dit en avoir vu un exemple dans un Matelot anglois. Il fut parfaitement guéri des autres ſymptômes ſcorbutiques; malgré tous les remedes poſſibles, ſa jambe reſta ſi prodigieuſement retirée, que le talon touchoit aux feſſes.

CHAPITRE V.

De la Cure du Scorbut.

La cure du Scorbut n'eſt certainement pas auſſi pénible que l'ont prétendu quelques Auteurs. Nombre d'expériences nous prouvent qu'il eſt très-facile à guérir; il ſuffit, pour en être convaincu, de faire attention aux cauſes primitives, & à la cauſe efficiente de cette maladie. De la conſi-

dération de leurs effets dérivent toutes les indications curatives.

Ce qui produit le Scorbut, eſt la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, retenue pendant longtems dans la maſſe du ſang & des humeurs, d'où elle devroit naturellement être évacuée par les pores de la peau. Le but principal que le Médecin doit donc ſe propoſer, eſt de détourner les cauſes procatarctiques qui engendrent ou qui entretiennent le Scorbut; de procurer une douce évacuation de l'humeur excrémentitielle, en ouvrant ou débouchant les émonctoires du corps, comme le ventre, les voies urinaires, & ſur-tout les tuyaux excrétoires de la peau; & de corriger en même tems le vice des humeurs par des alimens convenables, & par les remedes antiſcorbutiques.

Nous avons déjà considéré le Scorbut dans ses trois degrés ; & marqué comment ils different par la variété, l'accroissement & la malignité des symptômes. D'après ce que nous avons dit, il est aisé de juger qu'ordinairement dans le premier degré il y a plénthore & un certain épaississement dans les humeurs. Il s'en faut bien alors que les solides aient perdu leur ressort, comme dans les autres périodes; au contraire on remarque dans la peau beaucoup de tension & de fermeté. Ainsi l'état des solides & des fluides étant différent dans chaque degré, & sur-tout dans le premier, il faut pour chacun un traitement particulier. La plupart des remedes qui conviennent très-bien au commencement de la maladie, peuvent devenir très-pernicieux, & le sont en effet dans ses degrés

ſuivans : c'eſt à quoi il faut bien faire attention, ſi on veut les employer avantageuſement. *Ce que l'on donne à propos*, dit le Poëte, *eſt utile ; ce que l'on donne à contre-tems, eſt ſouvent préjudiciable.*

En entreprennant la cure des ſcorbutiques, il faut, ſi l'on veut y réuſſir, commencer d'abord par les ſouſtraire aux impreſſions des cauſes qui ont engendré la maladie. Car, comme dit *Riviere*, *la vraie méthode de la Médecine-pratique eſt d'emporter premièrement la cauſe du mal, & enſuite de déraciner le mal, s'il ſubſiſte après qu'on en a détruit la cauſe.*

On doit donc avoir grand ſoin de placer les malades dans des chambres où il n'y ait point d'humidité, de ſorte qu'ils puiſſent y reſpirer un air ſec & pur ; & de leur faire prendre des vêtemens

convenables pour ſe maintenir le corps dans une douce chaleur. Si leur mal eſt récent & accidentel, s'ils ſont jeunes & pléthoriques, & qu'ils n'aient point été affoiblis par des maladies antérieures ; ſi la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal dans les hommes, ou des menſtrues dans les femmes, a précédé le Scorbut, & a contribué à le faire naître, il eſt à propos pour lors d'ordonner, dès le commencement, la ſaignée, qui, bien-loin d'être nuiſible, tiendra lieu de remede préparatoire. Par ce moyen la maſſe des humeurs ſe trouvant diminuée, & leur fluidité augmentée, elles en ſeront beaucoup plus propres à être miſes en mouvement par l'action des vaiſſeaux à laquelle leur épaiſſiſſement oppoſoit auparavant trop de réſiſtance.

Cette ſaignée préliminaire exi-

ge beaucoup de prudence & de ſagacité de la part du Médecin ; il ne faut pas qu'elle ſoit trop copieuſe, elle abattroit les forces du malade, & feroit plus de mal que de bien. *Hoffman* préfere les ſcarifications à la ſaignée ordinaire : peut-être que l'application des ſangſues aux veines hémorrhoïdales ſeroit encore plus utile & moins douloureuſe.

Après la ſaignée, ſi on la juge néceſſaire, il faut ſonger à lâcher le ventre, & ordonner la purgation, mais avec prudence & ménagement. On ſent bien qu'il ſeroit téméraire de ſe ſervir des draſtiques; ils ne pourroient que hâter l'acrimonie & la colliquation du ſang & des humeurs, ce qui ſeroit un très-grand mal.

Les ſeuls évacuans qu'il convient d'employer, ſont les minoratifs, tels qu'une décoction de

raisins & de pruneaux, à quoi on ajoûte, si l'on veut, un peu de crême de tartre ; ou bien la manne, le senné, la rhubarbe, la racine de polypode de chêne, les tamarins, la pulpe de casse, & la crême de tartre dans le miel commun. Le petit lait avec le sel polychreste peut aussi être employé fort utilement ; en lâchant doucement le ventre, il provoque en même tems le cours des urines.

L'eau de mer, si on est à portée d'en avoir, est un léger stimulant pour les intestins, dont on peut encore tirer de grands avantages. Elle doit se boire le matin à jeun, à la dose de deux ou trois verres, deux ou trois fois la semaine, & même plus. Plusieurs savans Praticiens en recommandent fort l'usage, sur-tout le Docteur *Addington*, comme on

peut le voir dans ſa Diſſertation ſur le Scorbut, traduite de l'anglois en italien. Si l'on juge que les malades ſoient dans le cas d'être purgés par le haut, le vin ſcillitique une fois donné remplira l'indication.

Des expériences multipliées prouvent que l'évacuation qui ſoulage le plus les ſcorbutiques, eſt celle qu'on leur procure par les ſueurs : c'eſt la méthode que preſcrivent preſque tous les Auteurs qui ont écrit ſur le Scorbut. La nature a appris aux peuples des Indes Septentrionales, qu'il n'en eſt point de plus efficace contre cette cruelle maladie. *M. Lind* rapporte que les Chirurgiens du Cap de Bonne Eſpérance ſe ſervent auſſi de ce moyen avec beaucoup de ſuccès, pour guérir leurs ſcorbutiques : la même choſe ſe pratique dans le Canada, ſuivant

l'Hiſtoire de ce pays, publiée en 1604, par *M. Lescarbot.*

Un vieux Navigateur me raconta l'année dernière à Bordeaux, que, dans quelques-uns de ſes voyages, quand le vaiſſeau ſe trouvoit ſans Chirurgien, il avoit parfaitement guéri lui-même, par le bénéfice des ſueurs, pluſieurs Matelots dangereuſement malades du Scorbut. Il leur faiſoit prendre de grandes écuelles de bouillon fait avec la tortue & les bois ſudorifiques; & auſſi-tôt après il leur ordonnoit de ſe tenir au lit pendant trois ou quatre heures, bien enveloppés de leurs couvertures, pour favoriſer l'excrétion qui ſe terminoit par une moîteur de tout le corps. Pendant tout le cours du traitement qui duroit pluſieurs ſemaines, il avoit grand ſoin d'empêcher qu'ils ne s'expoſaſſent au froid & aux

autres changemens de l'air. Il me raconta auſſi que dans une certaine Iſle, dont le nom ne me revient pas, mais que je crois pourtant être l'Iſle de Ste-Helene, il avoit, nombre de fois, fait enterrer juſqu'au cou, dans du ſable échauffé par le ſoleil, quelques Matelots ſcorbutiques, pour leur procurer d'abondantes ſueurs; mais alors il leur donnoit des bouillons ſimples, où il n'entroit que la tortue ſans aucun bois ſudorifique; cette méthode lui avoit preſque toujours réuſſi.

On trouve à ce ſujet, dans une lettre de *Sennert* à *Doringius*, le fait ſuivant, qui mérite attention: *Mon Confrere D...N... eſt obligé de garder le lit tout cet hyver, étant malade du Scorbut. A moins qu'il ne ſue continuellement, il ſe trouve fort oppreſſé de la poitrine, & prêt à tomber*

en foibleſſe: lorſqu'il eſt en ſueur, il ſe ſent ſoulagé.

Tout cela montre aſſez de quelle utilité ſont les diaphorétiques dans la cure du Scorbut. Cependant il faut avoir l'attention de ne pas employer les plus forts & les plus actifs, parce qu'ils cauſeroient trop d'agitation dans les humeurs, & pourroient occaſionner des ſueurs exceſſives qui épuiſeroient les forces des malades. Les ſeuls qui conviennent dans le cas dont il s'agit, ſont ceux qui, en rendant les pores de la peau plus ſouples & plus perméables, facilitent l'évacuation de la matiere morbifique par une douce tranſpitation. Ce que nous diſons des diaphorétiques, doit s'entendre auſſi des diurétiques. Les plus forts ſeroient pernicieux; un Médecin prudent ſe gardera bien de les employer.

Un autre moyen d'attirer au-dehors la matiere peccante, eſt l'application des véſicatoires. *MM. Poiſſonnier & Rouppe* s'en ſont ſervis avec beaucoup de ſuccès. Ce topique, en évacuant abondamment les ſéroſités, débarraſſe le ſang des humeurs âcres & nuiſibles, qui bouchoient les conduits de la peau. Il eſt d'ailleurs d'un excellent uſage pour appaiſer les douleurs, tant fixes que vagues, des parties muſculeuſes. Avec ce ſeul ſecours, *M. Rouppe* vint à bout d'emporter en une nuit, les douleurs de genoux, dont un Matelot ſcorbutique étoit tourmenté, & qui avoient conſtamment réſiſté aux autres topiques employés pendant dix jours conſécutifs. Il faut bien ſe donner de garde d'appliquer ce remede aux jambes; il en réſulte des plaies beaucoup plus

difficiles à guérir qu'en aucune autre partie du corps, & qui peuvent même dégénérer en ulceres malins & opiniâtres. D'ailleurs il ne convient de l'employer que dans le premier degré de la maladie ; dans les cas d'infiltration & d'une diſſolution manifeſte des fluides, il ſeroit très-dangereux, & pourroit attirer la gangrene : ſur quoi l'on peut conſulter la ſavante Diſſertation de *Baglivi*, touchant l'uſage & l'abus des véſicatoires.

Outre les remedes que nous venons de propoſer comme très-utiles, quand ils ſont employés ſagement, il en eſt d'autres de l'uſage deſquels on peut ſe promettre les plus grands avantages : ce ſont les fruits & les végétaux récens, dont la plupart ſont en même-tems laxatifs, diurétiques & apéritifs. On s'eſt aſſuré par des

expériences ſans nombre, qu'ils ſont les vrais ſpécifiques contre le Scorbut; puiſque, employés ſeuls, ils ſuffiſent très-ſouvent pour bien remplir toutes les indications de la maladie. Il ſemble, pour me ſervir des expreſſions des *Sthaliens*, que c'eſt par une ſage prévoyance, que la nature a donné aux ſcorbutiques un appétit inſatiable de ces ſortes de productions : ils ne ſe portent avec tant d'avidité à en manger, que parce qu'ils connoiſſent parfaitement que rien ne ſauroit leur être plus ſalutaire. On a obſervé ſouvent qu'avec un dégoût invincible pour toute autre eſpece de nourriture, ils étoient comme affamés des végétaux. *M. Lind* a remarqué que, dès qu'ils appercevoient des oranges ou des fruits, ils ſortoient de leur lan-

gueur & de leur abattement, & se trouvoient ranimés à leur aspect. Le Docteur *Bachstrom* rapporte que, *dans le siége de Thorn, les plus qualifiés d'entre les malades de cette Ville ayant obtenu des ennemis, que, pour toute consolation avant de mourir, il leur fût permis d'y faire entrer quelques citrons, il arriva un jour que, comme on y introduisoit, avec la permission du Roi de Suede, un charriot tout rempli de végétaux pour une certaine famille, cette espece de denrée qui paroît vile en d'autres tems & d'autres circonstances, fut enlevée par les Chefs qui en firent les délices & les honneurs de leur table, agissant en cela par un instinct de la nature, attentive à leurs besoins & à leurs avantages.*

Pour tirer parti des végétaux,

il eſt néceſſaire, dans le premier état du Scorbut, d'employer de préférence les plantes âcres qui abondent en eſprit volatil: comme l'herbe aux cuilliers, le creſſon, l'ail, la moutarde, l'oignon, la roquette, le porreau, le raifort ſauvage, l'aurone, le perſil, l'abſynthe, le bécabunga, l'écorce de Winter ou canelle blanche, &c. Il eſt bon cependant de marier ces ſortes de plantes avec celles qui contiennent un acide tempéré, ou avec celles qui ſont ſavoneuſes, & ont une ſaveur plus douce: telles que la laitue, l'ozeille, le pain à coucou, autrement dit alleluia, l'épinard, le pourpier, le chou, la fumeterre, le concombre, l'endive, le piſſenlit, le cerfeuil, la carotte, &c. Enfin preſque toutes les plantes, ſur-tout les récentes, ont une vertu plus ou moins antiſcorbu-

tique (1). On peut les employer utilement de plusieurs manieres & sous plusieurs formes différentes. Il est à remarquer néanmoins qu'on ne doit pas se servir indifféremment des mêmes plantes pour toutes sortes de malades: il y en a à qui les plantes âcres sont contraires, sur-tout quand on les emploie seules: il en est d'autres chez qui les plantes acides seules ne font point d'effet, ou n'en font que très-peu; de sorte que, pour connoître à quels malades les unes ou les autres conviennent,

(1) Ce que j'avance ici n'est point un paradoxe; car, si l'on consulte les écrits de différens Auteurs, & sur-tout les Journaux des Voyages sur mer, on verra qu'il y a un nombre infini de plantes, de la vertu desquelles on ne s'étoit jamais douté relativement au Scorbut, & qui néanmoins sont de puissants remedes contre cette maladie. Le Docteur *Colin* a employé la ciguë avec le plus grand succès dans le premier, le second & même le troisieme degré du Scorbut. *Annus medic. tertius, pag. 153.*

le Médecin eſt obligé quelquefois d'en faire des eſſais.

Il arrive ſouvent qu'après avoir été traités inutilement avec les antiſcorbutiques proprement dits, les malades ſe trouvent guéris par le moyen d'un ſeul & unique végétal. J'en citerai un exemple que je tiens de *M. de Lamure*, Profeſſeur & Doyen de la Faculté de Montpellier. Madame**, qui demeure actuellement à Nantes, étoit attaquée du Scorbut: on lui fit prendre les plantes âcres aſſez long-tems; comme on vit qu'elles n'opéroient aucun changement dans ſon état, on les abandonna; on ſe contenta de la mettre à l'uſage du riz cuit au lait, qui, ſeul & ſans autre remede, la tira d'affaire & la rétablit parfaitement.

Pour travailler efficacement à la guériſon des malades, il ſera bon de leur faire prendre le ma-

tin, dans un véhicule convenable, le ſuc de quelques antiſcorbutiques proprement dits : par exemple, deux ou trois onces de jus de creſſon de fontaine dans du petit lait clarifié. Une infuſion d'abſynthe dans du vin mêlé d'eau, ou dans de la petite bierre, leur fera également beaucoup de bien.

Quant au régime, leur nourriture doit être légère & de facile digeſtion : il faut avoir grand ſoin de leur faire éviter les viandes graſſes, ſalées & durcies à la fumée ; les poiſſons de mer déſſéchés, le fromage, & tels autres alimens indigeſtes, parce qu'ils augmenteroient l'embarras des viſceres.

Le pain qu'on leur donne, doit être de froment, & bien cuit : chaque jour on leur fera prendre un potage fait avec de la viande fraîche & une bonne quantité de légumes, dont l'effet ſera très-ſa-

lutaire, s'ils cuiſent avec le bouillon & les autres mêts.

On peut auſſi leur faire manger des ſalades compoſées de creſſon, de roquette, de pourpier, de laitue, d'endive, & d'autres herbes ſemblables. On peut leur ordonner encore des fruits nouveaux & bien mûrs, comme des oranges, des citrons, des limons, des raiſins, des poires, des pommes, des melons, des fraiſes, des ceriſes, des pruneaux, des mûres, des grozeilles, &c. mais de tous ces fruits, ce ſont les oranges & les citrons qui ont le plus de vertu & d'efficacité (1). Leur

(1) La flotte de l'Amiral Anſon fut guérie en fort peu de jours avec des oranges, dans l'Iſle de Tinian; ce qui fut cauſe qu'avant d'en ſortir, il eut ſoin qu'on fît une bonne proviſion de ces fruits dans tous ſes vaiſſeaux. *Voyage autour du monde, liv. III, chap. 2, pag. 245, & ch. 5, pag. 267 ad in-4.*

Deux frégates angloiſes ayant pris terre

ſuc, pris deux fois par jour, dans ſix ou huit onces de vin de Malaga avec de l'eau, eſt très-ſalutaire aux ſcorbutiques. Cette potion fit autrefois merveille dans un navire anglois. Il faut bien prendre garde qu'ils ne ſe gorgent de légumes & de fruits, ſur-tout

---

dans l'Iſle de St-Thomas, cent-trente ſcorbutiques qu'on y comptoit, furent parfaitement rétablis en douze jours, par l'uſage ſeul des limons.

Le Docteur *Lind*, voulant faire des expériences ſur différentes méthodes de traiter du Scorbut, prit en 1747, dans le vaiſſeau *le Salisbury*, douze Matelots qui étoient dans le même degré de la maladie, & avoient à-peu-près les mêmes ſymptômes. Il les mit tous à part dans une chambre, où ils prenoient la même nourriture: mais il en choiſit deux auxquels il donna, pendant ſix jours, à différentes heures, deux oranges & un limon qu'ils devoroient avec avidité; & ils furent ſi promptement guéris, qu'au bout de ce tems, l'un d'eux fut en état de faire la manœuvre ordinaire; & l'autre, de ſervir ſes compagnons malades. *Traité du Scorbut, tom. I, pag. 258.*

après en avoir été privés long-tems ; car cet excès ſeroit bientôt ſuivi d'une dyſſenterie mortelle. Pour boiſſon ordinaire, il faut leur donner de l'eau, la plus pure qu'il ſoit poſſible ; du vin ou du cidre, néanmoins avec meſure ; ou, ce qui leur conviendroit encore mieux, de la bonne bierre nouvelle. Les liqueurs ſpiritueuſes proprement dites leur ſeroient très-nuiſibles ; on ne ſauroit trop leur recommander de s'en abſtenir.

On peut combattre avantageuſement le Scorbut avec différentes ſortes de laits, ſur-tout avec le lait & le petit-lait de chevre, pourvu que l'eſtomac puiſſe le ſupporter. Cependant *Morton* & le Docteur *Coſte* prétendent que la diète lactée eſt contraire aux ſcorbutiques ; mais ils ſont les ſeuls de ce ſentiment. Le petit-

lait, pris deux fois par jour, à la quantité d'une pinte, avec trois ou quatre onces de ſuc d'orange ou de citron, ſera très-utile aux malades : le Médecin *Kramer* en guérit autrefois pluſieurs dans l'Hopital de Vienne, avec ce ſeul remede.

Les martiaux ſont encore très-efficaces pour la cure du Scorbut. On fait avec le mars pluſieurs préparations eſtimées qu'on pourroit mettre en uſage ; mais je me contenterai de propoſer les paſtilles de *M. Deſault*, comme un excellent remede qu'il a employé lui-même avec le plus grand ſuccès dans pluſieurs maladies qui venoient à-peu-près des mêmes cauſes que celles dont nous avons dit que dépendoit le Scorbut. Ces paſtilles ſont en même tems un diurétique très-efficace, & un puiſſant diaphorétique : ce que je

puis

puis certifier avec d'autant plus d'aſſurance, que je l'ai éprouvé moi-même pluſieurs fois, m'étant trouvé dans le cas d'y avoir recours pour rétablir ma ſanté. Voici la maniere de les compoſer.

℞. *De limaille d'acier porphyriſée,*
De cloportes,
De benjoin,
De corail,
D'yeux d'écreviſſe, demi-once de chaque;
De canelle, ... trois gros;
De ſucre blanc, ... demi-livre.

Mêlez toutes ces drogues enſemble; & avec le mucilage de la gomme adragant, tiré avec l'eau de fleurs d'orange, formez des paſtilles du poids de deux gros. Le malade en prendra une le matin, & une autre le ſoir, en avalant par-deſſus deux onces de ſuc de plantes antiſcorbutiques, dans un verre de petit-lait clarifié.

Avant de paſſer à d'autres articles, je crois devoir propoſer quel-

ques remedes particuliers qui ont le mieux réuſſi dans le traitement du Scorbut, & dont on pourra ſe ſervir utilement ſuivant les occaſions.

Chez les peuples du Nord, les tendrons de pin ou de ſapin ſont un remede fort en vogue & très-efficace contre cette maladie. Les Lapons font du pain de l'écorce de ce dernier arbre, mêlée avec de la farine : quoiqu'il ne ſoit guere agréable au goût, il eſt précieux par ſa vertu antiſcorbutique. Ce préſervatif les garantit des maladies que pourroient engendrer leur nourriture groſſiere, & l'huile de morue dont ils ſont dans l'habitude d'aſſaiſonner leurs mêts. Les ſommités de ſapin ſe cueillent au printems : on les fait ſécher à l'ombre, & on les garde dans un lieu ſec, pour les employer, dans l'occaſion, de la maniere que l'on

juge convenable. Voici des formules qui ont produit de très-bons effets dans le Scorbut confirmé, & qui le guériſſent même radicalement, pourvu qu'on en continue l'uſage.

℞. *De tendrons de pin... trois poignées. Faites les bouillir dans une livre & demie d'eau, pendant un quart-d'heure. Quand la décoction ſera refroidie, ajoutez-y pareille meſure de vin blanc vieux. Laiſſez repoſer le tout un jour entier; enſuite vous l'exprimerez. La doſe eſt de deux ou trois onces, & plus, ſi on le juge néceſſaire.*

℞. *De tendrons de pin ou de ſapin, trois quarts d'once. Mettez-les en infuſion avec une pinte d'eau, dans un pot de terre verniſſé, dont vous aurez ſoin de bien lutter le couvercle avec de la pâte. Enſuite vous le mettrez ſur un feu lent & égal, de ſorte qu'il ne ſe faſſe point*

d'ébullition, & l'y laisserez pendant vingt-quatre heures. Le malade prendra chaque matin à jeun trois verres de cette infusion tiede; & autant l'après-midi; & il en réservera un verre pour le boire avant de se mettre au lit.

Le Docteur *Below* a éprouvé que le petit *sedum* âcre, autrement dit herbe vermiculaire, étoit un excellent antiscorbutique. Il en faisoit bouillir huit poignées dans un vaisseau fermé, avec seize livres de bonne bierre sans houblon, jusqu'à diminution de moitié; & faisoit prendre trois ou quatre onces de la décoction tiede, chaque matin, ou de deux jours l'un, suivant les forces des malades. Avec ce seul remede, il vint à bout de guérir tous les scorbutiques de l'armée, excepté ceux dont les rigueurs excessives de l'hiver avoient rendu le mal incurable.

Voici un autre remede avec lequel le Docteur *Will* aſſûre avoir ſauvé un très-grand nombre de ſcorbutiques des deux ſexes, qui avoient les jambes rongées d'ulceres, & ſouffroient des douleurs ſi cruelles, qu'ils en perdoient tout eſpoir de guériſon. Il faiſoit bouillir dans de la vieille bierre ſans houblon quelques poignées de feuilles de trefle d'eau, quand on étoit en été ou en automne; & au printems il employoit les tiges. Il faiſoit boire à ſes malades un verre de cette décoction, trois fois par jour; ſavoir, un le matin, un à midi, & le troiſieme aux heures du ſommeil. Il avoit ſoin de leur faire baſſiner les jambes avec une décoction tiede de toute la plante dans de l'eau de mer, pourvu qu'elles ne fuſſent pas trop enflammées. Il en appliquoit des feuilles récentes ſur les

ulceres; &, à leur défaut, il se servoit de seches qu'il faisoit macérer auparavant dans de l'eau distillée de la même herbe. Il assûre avoir guéri avec cette simple & unique méthode, tous les scorbutiques, les uns en huit jours, les autres plus tard; & ajoûte qu'il a encore vu des effets admirables de cette plante dans l'hydropisie, les fievres intermittentes, & plusieurs autres maladies chroniques.

De même le Docteur *Morin*, lorsqu'il étoit Médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, a guéri parfaitement nombre de scorbutiques, en leur faisant manger des omelettes où il entroit une bonne quantité d'oseille.

Le vin antiscorbutique du sieur *Demoret* a été aussi extrêmement vanté pour la cure du Scorbut. On le compose de la maniere suivante :

℞. *De racines fraîches de raifort ſauvage*, xij onces.
De bardane . . . vj onces.
De feuilles de cochlearia,
De creſſon d'eau,
De becabunga,
De fumeterre, de chaque deux poignées,
De moutarde pilée, . . . iv onces,
De ſel ammoniac, ... x gros,
De vin blanc, . . . xxx livres.

Après avoir nettoyé & coupé en petits morceaux les racines & les feuilles, on fait infuſer à froid, pendant huit jours, toutes ces ſubſtances dans un matras bien fermé, que l'on ſecoue pluſieurs fois dans la journée. Enſuite on fait la colature avec expreſſion; on filtre le vin, & on le garde en un lieu frais dans des bouteilles bien bouchées.

Avant d'employer ce remede, on donne une potion purgative aux malades; tout le tems qu'ils en font uſage, on réitere la pur-

gation une fois chaque ſemaine. La doſe de ce vin eſt de cinq ou ſix onces à prendre matin & ſoir. Il faut bien faire attention qu'il ne convient pas à toutes ſortes de ſujets. Si, après en avoir fait uſage pendant quelques jours, la roideur & l'aſpérité de la peau ſont toujours les mêmes; ſi les urines ne coulent pas mieux qu'auparavant, & que la tranſpiration ne ſoit point rétablie, on doit juger alors qu'il eſt contraire aux malades, & qu'on ne doit plus s'en ſervir. Si on le continuoit plus long-tems, il pourroit occaſionner une hydropiſie mortelle. J'en ai vu à Paris, en 1768, un exemple bien funeſte dans la perſonne de mon oncle qui mourut de mort ſubite. Enfin, quoique ce remede réuſſiſſe très-bien quelquefois, il exige, pour être adminiſtré convenablement, toute

la prudence d'un Médecin habile & expérimenté.

Lorſque le Scorbut eſt à ſon ſecond période, les humeurs ſont dans un état évident d'acrimonie & de diſſolution qui interdit l'uſage des remedes qu'on employoit avec ſuccès dans le premier degré de la maladie. On s'eſt convaincu par un grand nombre d'obſervations pratiques, que les médicamens chauds, & de la claſſe des plus âcres, employés ſeuls, ſont très-nuiſibles, & ne ſont qu'aigrir & augmenter le mal. Ainſi ils ne doivent preſque plus avoir lieu dans le cas dont il s'agit. Ce ſont les plantes qui ont un acide tempéré & une qualité ſavoneuſe, auxquelles il faut avoir recours: afin de mieux remplir les indications, on peut leur aſſocier, ſur-tout dans les alimens, d'autres plantes un peu âcres,

comme le cochléaria, le creſſon, l'oignon, le porreau, ou l'ail. L'âcreté de celles-ci eſt corrigée par leur mêlange avec les douces, dont la ſubſtance mucilagineuſe favoriſe d'ailleurs & accélere l'excrétion de la matiere morbifique par les pores de la peau, & par les autres émonctoires.

On doit bien ſe garder d'ordonner la ſaignée, quand même de vives douleurs dans les membranes, un accès de fievre, ou de fortes hémorrhagies ſembleroient l'indiquer: elle eſt très-pernicieuſe aux malades, & quelques-uns même ſont morts peu après cette opération.

Il y auroit également beaucoup de danger à employer les véſicatoires, les purgatifs, & généralement tout ce qui eſt capable d'irriter, parce qu'en ſecouant trop vivement les ſolides, ils augmen-

teroient la diſſolution des humeurs, & avanceroient par conſéquent la mort des malades. On doit leur retrancher la plus grande partie des viandes qu'il leur étoit libre de manger dans le premier degré du Scorbut, & n'en permettre que ce qu'il en faut pour leur faire du bouillon, avec force de végétaux récens, de l'eſpece de ceux que nous venons d'indiquer. Lorſque dans ce degré de la maladie, la pourriture du ſang ſe manifeſte par des ſignes ſenſibles, il faut employer le remede ſuivant, que le Docteur *Stork* recommande comme très-efficace.

℞. *De ſuc de creſſon d'eau, récemment exprimé,* . . . demi-livre;
De ſyrop de pommes acides . . . iij onces,
D'eſprit de ſoufre par la cloche, j gros.

On en fait prendre une cuillier de deux heures en deux heures.

Quand le Scorbut eſt à ſon dernier période, on ne ſauroit ſe conduire avec trop de précaution, pour le choix & l'adminiſtration des remedes ; vu que dans cet état l'atonie des ſolides, la diſſolution & l'acrimonie des humeurs ſont extrêmes, & que ſouvent encore les viſceres ſe trouvent gâtés & remplis de pourriture. Quoiqu'il ne reſte preſque plus d'eſpoir de guériſon ; il ne faut pourtant pas abandonner entièrement les malades, & les laiſſer ſans ſecours : *Tant que l'ame n'eſt point ſéparée du corps*, dit le ſavant *Baglivi*, *il y a toujours quelque choſe à eſpérer de l'art admirable que nous profeſſons.* Il faut donc renoncer alors à toutes les eſpeces de ſubſtances âcres & chaudes, de même qu'aux ſels ſpiritueux & volatils, & s'en tenir au lait & aux végétaux légérement acides, qu'on or-

donnera pour toute nourriture.

Dans cet état du Scorbut, on ne doit pas expoſer les malades en plein air, ni leur permettre de ſe donner du mouvement, ſans la plus grande précaution; pluſieurs ſont morts ſubitement pour avoir pris l'air, ou fait quelque exercice un peu trop violent. Il ſuffit de connoître l'économie animale, pour ſentir que la cauſe de cet accident eſt une irruption ſubite du ſang dans l'organe de la reſpiration, lequel a été affoibli par la longueur de la maladie: il ſe fait tout-à-coup des engorgemens dans ce viſcere; ſes vaiſſeaux ſe gonflent, ſe diſtendent, ſe crevent, & la ſuffocation s'enſuit.

Un rien occaſionne auſſi quelquefois une rupture dans les parties muſculeuſes. Lorſque les malades, tombés en ſyncope, ſont

presque tenus pour morts, il faut, suivant le conseil de *M. Lind*, pour tâcher de les rappeller à la vie, les faire mettre dans un lit chaud, leur donner quelques stimulans & des frictions, & leur insinuer de l'air dans les poumons & dans l'anus.

Ce n'est pas ici le lieu de proposer les différens secours de la Gymnastique, qui, employés suivant les forces des malades, sont très-propres à hâter leur guérison. Ce que nous avons dit des causes du Scorbut, montre assez que les exercices du corps sont un puissant moyen de combattre cette maladie. Pour garder l'ordre que nous nous sommes imposé, nous nous réservons d'en parler dans le chapitre suivant, où nous traiterons de la cure prophylactique. Nous remarquerons, en passant, que le Scorbut, chez les pauvres,

n'exige pas d'autres remedes que chez les riches, quoi qu'en diſe un Auteur du Dictionnaire encyclopédique.

Juſqu'ici nous avons expoſé la méthode générale de traiter les ſcorbutiques; il s'agit maintenant d'indiquer les ſecours particuliers qu'il convient d'employer contre les ſymptômes les plus graves & les plus urgens.

La Médecine fournit pluſieurs bons remedes pour les accidens de la bouche & des gencives; accidens ſi dangereux, que, ſi l'on n'y apporte pas tous les ſoins poſſibles, il arrive ſouvent que de grandes portions des os maxillaires ſe détachent & tombent de pourriture. Le Docteur *Van-Swieten* en a vu quelquefois des exemples.

S'il ſe trouve que les malades aient des tumeurs ſpongieuſes aux

gencives avec démangeaiſon, & les dents branlantes, il faut leur ordonner des gargariſmes avec l'alun dans de l'eau d'orge & le ſuc de limon ou de citron ; ou avec une décoction de racine de tormentille, de biſtorte, d'écorce de chêne, de kinkina, de malicorium & d'alun. Si la pourriture augmente, on doit y rémédier en leur faiſant uſer ſouvent d'une autre eſpece de gargariſme compoſé d'eau d'orge & de miel roſat, qu'on aiguiſe avec les acides minéraux ; par exemple, avec l'eſprit de vitriol, dont la quantité doit être proportionnée au degré de pourriture. Il faut de plus, ſi on le juge néceſſaire, toucher les gencives avec un pinceau trempé dans de l'eau-de-vie camphrée, ou dans la teinture de myrrhe, d'aloës ou de gomme laque. Mais, ſuivant le Docteur *Van-Swie-*

ten, l'eſprit de ſel marin l'emporte de beaucoup ſur tous les autres remedes que l'on emploie en pareil cas. Pour faire un excellent gargariſme, on ne met qu'un gros de cet eſprit dans quatre onces d'eau roſe, ou d'eau de fleurs de ſureau, & on édulcore ce mêlange avec une once de miel roſat.

Si la putréfaction eſt conſidérable, on ne doit employer que l'eſprit ſeul, pour en toucher de tems en tems avec le pinceau les gencives gangreneuſes : lorſque la pourriture s'eſt arrêtée, il faut les toucher encore de la même maniere, douze heures après, avec ce même eſprit, qu'on aura ſoin, néanmoins, de délayer pour en modérer l'activité. Par ce moyen, on voit bientôt les parties ſphacelées ſe détacher & tomber d'elles-mêmes ; enſuite de quoi il eſt néceſſaire d'étuver continuellement

les gencives douloureuſes avec une égale quantité de ſuc de joubarbe & de miel roſat ; & par-là on vient à bout d'appaiſer la douleur & la phlogoſe de ces parties, & d'en cicatriſer les éroſions.

Si les malades ſe trouvent ſurpris d'une abondante ſalivation, ſoit ſpontanée ou cauſée par l'uſage imprudent de quelque préparation mercurielle, le plus ſûr moyen de diminuer cette fâcheuſe excrétion, & même d'en débarraſſer entièrement les glandes ſalivaires, en la faiſant paſſer aux autres émonctoires, eſt d'employer les diurétiques & les diaphorétiques ; par exemple, un bol compoſé de thériaque, de camphre & de fleurs de ſoufre, qu'on fait prendre de quatre heures en quatre heures, ou de ſix heures en ſix heures. Il eſt bon encore, pour atténuer la ſalive épaiſſe &

viſcide, d'ordonner des gargariſmes d'oxymel ſcillitique. On en preſcrit auſſi de fort utiles avec l'écorce de chêne & l'alun. De même, le kinkina & l'élixir de vitriol, pris intérieurement, ſont un remede très-ſalutaire.

Il ſeroit à propos encore d'évacuer les malades par le bas, mais avec des clyſteres & des minoratifs ſeulement, pour leur lâcher doucement le ventre, & non pas avec les purgatifs violens qui leur ſeroient funeſtes. Il eſt bon, outre cela, d'appliquer des épiſpaſtiques ſur différentes parties du corps, & des ſynapiſmes ſous le jarret & à la plante des pieds. Lorſque le ptyaliſme prend aux ſcorbutiques, (ce qui leur arrive quelquefois) ils ont ordinairement l'haleine d'une puanteur inſupportable: rien de ſi déſolant pour eux, que ce flux de bouche,

qui eſt d'ailleurs très-difficile à arrêter. Ce qui le produit & l'entretient, eſt un reſſerrement ſpaſmodique cutané; d'où il arrive que les humeurs âcres accumulées, ne pouvant plus s'échapper par leurs iſſues naturelles qui ſe trouvent fermées, refluent vers les filtres ſalivaires. Tout ce qui eſt propre à ouvrir les pores de la peau, à pouſſer par les urines, & à lâcher le ventre, procure une révulſion qui eſt très-avantageuſe aux malades.

Dans le cas d'une forte hémorrhagie qui mettroit les malades en danger de mort, il faut leur faire prendre, à petites doſes & ſouvent, les acides minéraux convenablement délayés; ou leur donner quelques priſes de kinkina, ſi leur eſtomac peut le ſupporter. Ce dernier remede eſt fort recommandé par pluſieurs Auteurs.

Les douleurs que les ſcorbutiques reſſentent dans les membres ou dans les reins, & ſouvent par tout le corps, ſont erratiques ou fixes. Elles attaquent également les parties molles & les dures, & quelquefois ſans qu'il y ait de tumeur. Quoiqu'elles viennent les unes & les autres de la même cauſe, elles exigent néanmoins des remedes différens, ſuivant leur durée & la place qu'elles occupent. Celles qui ont leur ſiége dans les parties muſculeuſes ſans enflure, cédent ordinairement au traitement général du Scorbut, & à l'uſage des diaphorétiques. Quelquefois cependant elles ſont ſi ténaces, qu'elles en éludent les effets, & qu'il faut recourir à d'autres moyens pour les diſſiper. Ce qu'il convient d'employer en cette occaſion, eſt l'oxymel ſcillitique dans quelque potion diaphoréti-

que un peu chaude, où le vin doit tenir lieu d'un cordial ſpiritueux: on s'eſt quelquefois très-bien trouvé de ce remede. Si, malgré ce ſecours, les douleurs ſont toujours auſſi vives, on peut compter ſur la vertu du kinkina pour les emporter, en le faiſant prendre ſouvent à petites doſes, qu'on augmente peu-à-peu, lorſque les malades en ſupportent bien l'uſage. Si les parties où eſt le ſiége de la douleur, ſont tuméfiées, il faut, quoiqu'elles conſervent leur chaleur naturelle, y faire, quelquefois le jour, dans un lieu chaud, de légères frictions avec la main, ou, ce qui eſt encore mieux, avec un morceau de flanelle, & les baſſiner enſuite avec une décoction tiede de fleurs de camomille, de ſureau, de mélilot, d'écorce de limon, & de feuilles d'abſynthe, de rue, de romarin, de lierre

terreſtre, &c. On ajoûte dans trois livres de cette décoction une livre de bon vinaigre, & trois gros de ſel ammoniac, ou deux onces de ſavon d'Eſpagne. Il eſt bon auſſi d'envelopper les parties douloureuſes avec des linges chauds, pour les maintenir dans une égale tranſpiration. Lorſque la douleur s'eſt fixée dans les articulations, & que l'humeur âcre s'eſt extravaſée, ſoit entre l'os & le périoſte, ou ſur la capſule articulaire, ou dans l'articulation même, ce qui eſt fort ordinaire dans les douleurs de genoux; il eſt néceſſaire alors d'évacuer la matiere par une inciſion, pour prévénir l'éroſion des parties voiſines, & la carie des os. *M. Rouppe* a vu réuſſir quelquefois cette légère opération; il avoue qu'il eſt bien difficile de s'aſſurer que ce dépôt exiſte, & de connoître quand il eſt tems de l'ou-

vrir, parce qu'il se forme lentement, & qu'il est toujours caché profondément sous une tumeur dure & rénitente, qui fait qu'on ne sent point de fluctuation. S'il y a déjà carie dans les os, on ne retire ordinairement aucun avantage de l'incision.

L'enflure des jambes cede, pour l'ordinaire, peu-à-peu, à l'usage interne des végétaux récens. S'il arrive que ce moyen soit insuffisant pour la dissiper, & qu'elle reste toujours dans le même état, il faut alors frotter doucement les jambes avec un morceau de drap chaud, imprégné d'essence de musc, d'ambre, de benjoin, ou de quelqu'autre teinture aromatique; & les serrer ensuite légèrement avec des bandes qui prennent depuis les malléoles jusqu'aux jarrêts. Il faut observer cependant que les frictions

ne

ne doivent avoir lieu que lorſque l'enflure eſt molle & peu douloureuſe: ſi elle eſt dure (1), & d'une groſſeur extraordinaire, avec un vif ſentiment de douleur, on doit alors, au-lieu d'y faire des frictions, la baſſiner avec une décoction tiede des plantes propoſées ci-deſſus. Quand même cette fomentation ne diminueroit pas le volume de l'œdeme, elle ſera toujours avantageuſe, en ce qu'elle appaiſera, plus ou moins, les ſouffrances. *M. Lind* préfère une autre méthode qu'il juge plus utile

(1) On lit dans la relation du voyage autour du monde, de *Dampier*, que les habitans de l'Iſle Sainte-Helene préparent des bains avec différentes herbes pour les jambes des ſcorbutiques, dans les cas où elles ont perdu leur mouvement & leur flexibilité, & que cette méthode a toujours le plus grand ſuccès. Ne pourroit-on pas ſe procurer, parmi nous, le même avantage, avec des bains où l'on feroit entrer différentes plantes émollientes & aromatiques?

& plus efficace. C'eſt d'expoſer, ſous une couverture, les jambes des malades, matin & ſoir, aux vapeurs de la décoction. Par ce moyen, on vient ſouvent à bout de diſſiper la douleur, & de rétablir la ſoupleſſe & la flexibilité des articulations. La vapeur de l'eau commune chaude, aiguiſée avec un peu de vinaigre ou de ſel ammoniac, eſt également propre au même uſage. On expoſe les articulations à la fumée qui s'éleve de cette eau; & auſſi-tôt après on les frotte d'huile de palmier ou d'olive, & on les enveloppe de linges bien chauffés.

Quant aux ulceres des jambes, c'eſt dans les antiſeptiques qu'il convient d'en chercher le remede. Il faut les laver ſouvent avec une décoction tiede de kinkina, de roſes rouges, ou d'écorce de chêne, animée de quelques gouttes d'aci-

de vitriolique, & y appliquer en outre du miel roſat, avec un peu d'eſprit de vitriol, ou ſeulement l'onguent égyptiac.

On peut eſſayer auſſi la méthode ci-deſſus indiquée, dont le Docteur *Will* ſe ſervoit fort heureuſement. Elle conſiſte ſimplement à appliquer ſur les ulceres des feuilles récentes de trefle d'eau. *Sennert* employoit un moyen à-peu-près ſemblable : on lit dans ſes œuvres, qu'ayant à traiter un lcere ſcorbutique, qui s'étenoit preſque tout le long du tibia, pénétroit juſqu'à l'os, il l'avoit uéri en y appliquant, deux fois r jour, du bécabunga ſeul, cuit ns de la bierre.

Outre ce que nous venons de commander, il faut avoir ſoin core de comprimer légèrement, c des bandes, les parties ulcé-, pour empêcher le progrès

des fungus qui s'y engendren
Mais on ne doit pas se flatter
pouvoir guérir parfaitement
ulceres, si on ne travaille en m
me tems à corriger le vice des h
meurs par un long usage des h
bes & des fruits récens. Il arri
quelquefois, néanmoins, qu
quoique les scorbutiques se tro
vent assez bien rétablis par le s
qu'on a eu d'adoucir & de pu
fier leurs humeurs, ces ulce
continuent de suinter une séro
âcre ; ce qui dure même pend
plusieurs années. Il seroit t
imprudent alors de les con
der ; car on a observé que, l
qu'ils se ferment d'eux-mêm
ou qu'on s'avise de les cicat
par l'application de quelque
pique, ils se reproduisent bie
sur d'autres parties, ou occa
nent d'autres maladies dange
ses, & quelquefois même ca
la mort,

La difficulté de reſpirer, à laquelle les ſcorbutiques ſont ordinairement fort ſujets, peut venir de différentes cauſes. On peut y apporter remede, pourvu qu'elle ne ſoit pas occaſionnée par des dilatations variqueuſes, ou par quelques polypes dans les vaiſſeaux du poumon, ou par un amas de ſéroſité épanchée dans la capacité du thorax; accident qui n'eſt que trop ordinaire dans le dernier degré du Scorbut: pourvu, dis-je, que ce ne ſoit rien de tout cela qui bleſſe la reſpiration des malades, l'oxymel ſcillitique, en pareil cas, eſt le meilleur remede dont on puiſſe ſe ſervir pour les ſoulager. On en donne une once ou une demi-once dans quelque liqueur appropriée, & on en continue l'uſage pendant long-tems. Le ſuc d'oignon & de porreau peut auſſi être employé fort utilement. Le

Docteur *Kolichen*, Médecin de Copenhague, entre tous les remedes qu'il avoit éprouvés dans l'asthme scorbutique, n'en trouvoit point qui lui réussît mieux que l'extrait épaissi de safran, qu'il faisoit prendre, par intervalles, dans quelque eau appropriée.

Si ce qui donne lieu à la difficulté de respirer, est une des causes que nous venons de rapporter, c'en est fait des malades ; on emploieroit tous les remedes du monde, qu'on ne les sauveroit pas.

La dyssenterie dont les scorbutiques sont quelquefois travaillés, est un symptôme des plus funestes. Ils peuvent en être attaqués dans les trois périodes du Scorbut : quand elle leur prend dans le dernier, on doit la regarder comme l'avant-couriere d'une mort prochaine.

La plupart des Auteurs conviennent que, dans ce cas, les meilleurs remedes ſont ſouvent inutiles. S'il arrive que les malades rendent par le bas du ſang pur en quantité, ou des eaux ſemblables à de la lavure de chair, & qu'ils ſoient privés d'ailleurs de l'uſage des végétaux, ils ſont alors dans le plus grand danger, & périſſent, d'ordinaire, en fort peu de jours. Si le Scorbut n'eſt pas bien avancé, & qu'il reſte encore aſſez de forces aux malades, on peut leur donner, de tems en tems, une petite doſe d'infuſion d'ipécacuana dans de l'eſprit de vin, ou de la rhubarbe, du diaſcordium, des écorces amères ſtomachiques, ou de l'infuſion d'écorce de chêne, de kinkina, de germandrée, des bois de conſerve de roſe, avec quelques grains d'alun; ou enfin des potions ai-

grelettes, préparées ſur-tout avec les acides minéraux. Il ſera bon encore de leur appliquer ſur l'abdomen des épithemes antiſeptiques, qu'il faut avoir ſoin de renouveller ſouvent; ſans oublier de leur faire manger fréquemment des végétaux récemment cueillis, & des fruits aigres & acerbes.

Au ſurplus, la dyſſenterie ſcorbutique exige à-peu-près la même méthode que celle qui eſt uſitée chez les ſavans Praticiens pour les dyſſenteries ordinaires. Une attention particuliere que doit avoir tout Médecin prudent pour le bien des malades, eſt de leur faire donner des vêtemens chauds pour le jour, & de bonnes couvertures pour la nuit, afin de leur tenir conſtamment les pores ouverts, & de faciliter, par ce moyen, l'inſenſible tranſ-

piration qui leur eſt très-néceſſaire.

Pour ce qui regarde la cure des enfans à la mammelle, attaqués du Scorbut, il eſt important d'examiner d'abord le lait qu'on leur donne, &, s'il ſe trouve de mauvaiſe qualité, de leur faire changer auſſi-tôt de nourrice. Enſuite on les met à l'uſage de quelque ſuc antiſcorbutique qu'on leur fait prendre à petites doſes, ou d'une infuſion de ces plantes dans de l'eau de poulet, &, mieux encore, dans du petit-lait clarifié. Il ſera avantageux auſſi de leur donner de tems en tems quelques cuillerées d'une décoction légère de ſquine, & de leur lâcher doucement le ventre, par intervalles, avec un peu de ſyrop de chicorée compoſé, ou avec tout autre purgatif léger & aſſorti à leur délicateſſe. S'ils ſe trouvent dans un

lieu humide & marécageux, il faut les faire transporter ailleurs où ils puissent respirer un air sec & pur ; la salubrité de l'air étant très-nécessaire pour leur rétablissement.

Lorsque les enfans ont quitté la mammelle, deux verres d'infusion de rhubarbe donnés le matin, & continués pendant quelques jours, outre les autres remedes antiscorbutiques, pourront leur faire beaucoup de bien ; & il faut avoir soin de leur laver la bouche & les gencives avec quelques-uns des gargarismes que nous avons indiqués.

M. Puzos assûre que, de tous les remedes qu'il a vu employer pour le Scorbut des enfans, il n'en est point de si efficace que le vin antiscorbutique du sieur *Demouret*. Il dit avoir été lui-même témoin oculaire à Paris de deux

cures très-remarquables, opérées par le moyen de cette liqueur : la premiere, dans la perſonne de *Monſeigneur le Duc de Chartres* qui étoit privé, depuis trois mois, de l'uſage de ſes jambes, & épuiſé par une diarrhée continuelle, qui l'avoit réduit à un véritable état de marasme. Son Alteſſe ayant été miſe à l'uſage du vin antiſcorbutique, fut bientôt parfaitement rétablie. L'autre cure eſt celle du fils de *M. de Fontenay*, Receveur Général des Finances. Cet enfant étoit attaqué du Scorbut depuis fort long-tems : il avoit toutes les gencives ulcérées, & les jambes ſi enflées & ſi douloureuſes, que, pour peu qu'on les touchât, ou qu'on leur fît changer de ſituation, il pouſſoit de grands cris. Il avoit, en outre, une fievre hectique qui le conſumoit ; de ſorte qu'on ne s'atten-

doit plus qu'à le voir bientôt mourir. Au bout d'un mois de l'uſage de ce vin, il ſe trouva parfaitement guéri. Enfin le Scorbut, chez les enfans, doit ſe traiter, à peu de choſe près, comme chez les adultes; en obſervant, néanmoins, de ſe regler, pour les doſes des médicamens, ſuivant l'âge & les forces des malades.

Lorſque le Scorbut ſe trouve compliqué avec le mal vénérien, il eſt bien difficile d'aſſigner la véritable méthode qu'il convient d'employer en pareil cas; parce qu'on a reconnu par nombre d'expériences, que le mercure étoit très-pernicieux aux ſcorbutiques. Entre tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette maladie, je ne ſache pas qu'aucun ait donné quelque ouverture ſur la maniere de traiter cette fâcheuſe complication. Dans le premier période,

lorſque les humeurs ne ſont pas encore dans un état confirmé de diſſolution, ne pourroit-on pas, ſans danger, adminiſtrer le mercure à petites doſes ? Après avoir lu dernièrement le nouvel Ecrit de *M. de Horne* (1), & bien réfléchi ſur l'article qu'on y trouve du ſublimé corroſif, il me vint auſſi-tôt dans l'eſprit que ce remede pourroit peut-être ſatisfaire à l'indication dont il s'agit, attendu qu'il n'entre dans ſa compoſition qu'une très-petite quantité de mercure, & qu'il a, de plus, une propriété antiſeptique. Mais ayant lu enſuite l'Ouvrage de *M. Goulard*, Chirurgien de Montpellier, j'ai vu qu'il avoit eu avant moi la même idée. C'eſt-là une queſtion importante que je ne

(1) *Examen des principales méthodes d'adminiſtrer le mercure pour la guériſon des maladies vénériennes.*

fais que propoſer : je la laiſſe à des Médecins plus habiles qui pourront la décider d'après l'expérience & l'obſervation.

CHAPITRE VI.

De la Cure prophylactique du Scorbut.

SI l'on fait réflexion aux cauſes primitives, concurrentes & prochaines du Scorbut, leſquelles ont fait la matiere du ſecond chapitre de ce Traité, il ſera aiſé de juger quels ſont les principaux moyens de garantir les corps de cette funeſte maladie.

Les précautions générales conſiſtent dans un uſage bien réglé des ſix choſes non naturelles. L'eſſentiel, comme on l'a reconnu par des expériences multipliées,

eſt de ſauver les individus des pernicieux effets d'un air humide. Il eſt donc très-important pour ceux qui habitent le Continent, & qui deſirent de ſe préſerver du Scorbut, de reſpirer un air ſec & modérément chaud, & de ne pas demeurer dans des chambres ſituées au-deſſous du rez de chauſſée, non plus que dans d'autres lieux froids & humides. Il leur eſt néceſſaire d'ailleurs de ſe tenir le corps propre & garni de bons vêtemens ; de fuir la molleſſe, l'indolence & l'oiſiveté, de même que les travaux longs & pénibles, & de ne point trop ſe livrer à l'étude (1) ; de bannir le chagrin, le ſouci, la mélancolie, les in-

(1) On peut voir, dans le Livre de *M. Tiſſot*, les dangereux effets de la vie ſédentaire des Gens de Lettres, & à combien de maux & d'infirmités elle les expoſe. *De la Santé des Gens de Lettres*, §. 23, *pag.* 69.

quiétudes; de se nourrir d'alimens sains, & sur-tout de végétaux récens, ayant soin d'éviter les viandes trop grasses, les chairs salées, dures & desséchées à l'air ou à la fumée; ou du moins, si l'appétit les y invite, de n'en manger qu'une très-petite quantité. Enfin la Gymnastique offre encore différens secours qu'il ne faut pas négliger; comme la promenade à pied, à cheval, ou en carrosse, la chasse, les voyages à la campagne, & tels autres exercices modérés qu'on doit prendre suivant ses forces, & qui, assaisonnés de la gaieté de l'esprit, sont de bons préservatifs contre le Scorbut, parce qu'ils contribuent beaucoup à la dépuration des humeurs, en favorisant l'insensible transpiration.

Ceux qui, par un vice de constitution naturel ou accidentel, ont

quelque diſpoſition à devenir ſcorbutiques, feront très-ſagement, pour en éviter le danger, de changer d'air & de climat, & de voyager dans les Pays méridionaux, ne ſe nourriſſant que d'alimens de bon ſuc, modérément épicés; & ſur-tout ayant l'eſprit libre & entièrement dégagé de tout embarras d'affaires, de tout ſoin & de toute ſollicitude, ſuivant cette maxime de *Fracaſtor*:

Effugito quæ triſtia mentem
Sollicitant; procul eſſe jube curaſque metumque
Pallentem, ultrices iras, omnemque Minervæ
Addictum ſtudiis animum.

Banniſſez le chagrin, les ſoucis, la crainte; étouffez dans votre cœur les mouvemens de la colere, & ne fatiguez point votre eſprit par une forte application à l'étude.

Quant à ceux que leur état ou leur peu de fortune réduit à ſe loger dans des lieux bas, humides & marécageux, ou dans des

caves dont l'air n'eſt jamais renouvellé, ou ne l'eſt que très-peu ; comme ſont les habitations de pluſieurs artiſans, ils peuvent corriger l'humidité de leur demeure, en y allumant un grand feu, dont l'effet ſeroit encore plus ſalutaire, ſi on le faiſoit avec du bois réſineux ou aromatique, tel que le genievre & le ſapin, & qu'on jettât ſur la braiſe du ſuccin ou quelqu'autre réſine ſemblable. On pourroit auſſi ſe ſervir d'un moyen fort utile, propoſé par *M. Poiſſonnier*, qui ſeroit de placer au milieu & aux quatre coins de la chambre ſouterraine, des pots de terre remplis de ſel de tartre ou de potaſſe. Ces alkalins bien deſſéchés abſorberoient une grande partie de l'air humide (1), ſur-

(1) Vingt livres de ſel de tartre bien ſec peuvent abſorber environ quarante livres d'eau.

tout ſi on avoit ſoin de les remuer de tems en tems avec une ſpatule de bois; & l'on pourroit de nouveau les faire ſervir au même uſage, ſi, lorſqu'ils auroient bu toute l'humidité de l'air, on les mettoit ſur le feu, pour les bien deſſécher par l'évaporation. Voyons maintenant les précautions qu'il y a à prendre ſur mer, pour prévenir les atteintes du Scorbut.

Il eſt pluſieurs moyens différens qu'on peut employer pour en garantir, autant qu'il eſt poſſible, les équipages; mais le principal eſt de les précautionner contre les effets de l'humidité, en leur recommandant ſoigneuſement de ſe tenir le corps propre & couvert de bons vêtemens. Si chaque Matelot n'entroit dans un vaiſſeau qu'avec une proviſion ſuffiſante de hardes néceſſaires pour ſa beſogne, & que toute la troupe,

après avoir été exposée à la pluie, & à l'impétuosité des vagues, en manœuvrant sur les agrès & sur les ponts durant une furieuse tempête, allât, aussi-tôt le danger passé, quitter, sous le tillac, ses habits mouillés pour en prendre d'autres, ils ne seroient certainement pas si sujets à gagner le Scorbut, ni tant d'autres dangereuses maladies. Malheureusement pour eux, ils gardent leurs habits ainsi trempés, & souvent même sont assez imprudens pour se coucher & dormir sur des couvertures également mouillées, sans en prévoir ni craindre les conséquences.

Il n'est presque point d'Auteur qui ne propose l'usage du ventilateur, comme un puissant moyen d'éviter le Scorbut. Il est certain que cette machine, en renouvellant l'air des vaisseaux, est d'une grande utilité pour préser-

ver les équipages de pluſieurs ſortes de maladies ; mais on a éprouvé qu'elle eſt inſuffiſante pour les garantir du Scorbut. Lorſque l'atmoſphere eſt conſtamment humide & nébuleux, le ventilateur ne ſert de rien, vu que l'air intérieur du bâtiment étant chaſſé dehors, il y rentre toujours un nouvel air chargé d'humidité ; d'où il eſt aiſé de voir combien il eſt difficile, dans les navires, d'éloigner la principale cauſe du Scorbut, quand la pluie ou les brouillards regnent long-tems. Il eſt donc néceſſaire alors de recourir à d'autres moyens, qui, quoiqu'inſuffiſans à certains égards, ne laiſſent pas d'avoir leur utilité. Outre qu'on ne ſauroit trop recommander aux Matelots, comme nous venons de le dire, de ſe vêtir convenablement, il faut, auſſi-tôt qu'il s'éleve une tempête, ordonner

qu'on tienne fermés les écoutilles & les ſabords. Il ſeroit auſſi fort à propos alors, ſuivant le conſeil de *M. Poiſſonnier*, de rouler ſous le tillac, pour diſſiper l'humidité de l'air, un grand poële plein de feu, ſur lequel on adapteroit, crainte d'accident, un couvercle percé de pluſieurs trous : & l'on pourroit encore tirer un autre avantage conſidérable d'une machine auſſi ſimple, ſi l'on jettoit ſur les charbons ardens quelque ſubſtance réſineuſe, telles que le benjoin, l'encens, la térébenthine, & même un peu de vinaigre. Le parfum que répandroit cette eſpece de caſſolette, ſeroit, dans les navires, un puiſſant correctif des impuretés de l'atmoſphere. Le nitre ſeul pourroit également ſervir au même uſage, ſuivant la remarque de *M. de Boiſſieu*, qui en a toujours vu des effets admi-

rables dans des chambres, où une multitude de gens attaqués de maladies putrides rempliſſoit l'air d'une horrible infection. On employoit inutilement différens moyens pour y remédier; il n'y avoit que le nitre, qui, jetté ſur le feu, pût la diſſiper entièrement.

Comme dans les longs voyages ſur mer, le manque d'eau douce, & ſon uſage quand elle eſt corrompue, ſont deux cauſes qui diſpoſent au Scorbut, on avoit ſouhaité depuis long-tems qu'il y eût une méthode ſûre de la purifier, en cas de putréfaction, ou, ce qui ſeroit encore plus avantageux, que quelqu'un trouvât le moyen de rendre l'eau de mer potable. *M. Gautier*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Nantes, & très-habile Phyſicien, eſt preſque le premier qui ſe ſoit occupé d'un objet auſſi important,

Ce fut en 1717 qu'il fit ſes tentatives au Port-Louis. Il y a eu depuis pluſieurs Savans, qui, pleins de zele pour le bien de l'Humanité, ſe ſont appliqués à cette recherche avec tout le ſoin & toute l'activité poſſibles. Chacun d'eux a propoſé différens moyens d'empêcher que l'eau douce ne ſe corrompe ſur les vaiſſeaux dans les voyages de long cours. Le Docteur *Hales* dit avoir éprouvé que trois gouttes d'huile de ſoufre ſur la quatrieme partie d'une pinte d'eau, pouvoient la conſerver dans toute ſa pureté. *M. Boyle* aſſûre que trois gouttes de vrai eſprit de vitriol produiſent le même effet, & qu'il s'en eſt convaincu par l'expérience. Le Docteur *Addington* prétend que le mélange de cinq gouttes d'eſprit de ſel marin dans une pinte d'eau, non-ſeulement la conſerve pure, mais fournit

nit encore un excellent préſervatif contre le Scorbut. Il ajoûte qu'il a ouï dire à un habile Diſtillateur, qu'une partie d'eſprit de vin rectifié ſur ſept parties d'eau, la conſervoit incorruptible, en quelque climat que ce fût, pendant pluſieurs années. Enfin quelques-uns ont conſeillé de mettre dans l'eau une certaine quantité de vinaigre; & d'autres ont été d'avis qu'il falloit ſoufrer les barriques, avant que d'y verſer l'eau qu'on y veut garder. Juſqu'ici l'expérience a conſtamment prouvé que tous ces moyens ſont inutiles.

Il étoit réſervé à l'illuſtre Médecin qui m'honore de ſes bontés, de toucher au but par des recherches nouvelles & plus approfondies; & de mériter par-là le titre glorieux de *Pere des Navigateurs*. Je ne dirai pas de ce ſavant homme, ce qu'en diſoit autrefois

M. de Haen, que, *s'il pouvoit réussir dans les tentatives qu'il faisoit pour rendre l'eau de mer potable par une méthode aisée, il mériteroit des louanges éternelles.* Actuellement il les mérite ; & en est-il qui puissent égaler le service qu'il a rendu à l'Humanité? Graces aux travaux de ce Savant infatigable, les gens de mer ne sont plus exposés à périr misérablement, dévorés de la soif comme Tantale au milieu des eaux. Plusieurs années d'expérience ont confirmé les avantages de cette méthode, & lui ont assuré la préférence sur toutes les autres: les Journaux l'ont souvent annoncée, & ont attiré de toutes parts un juste tribut d'éloges à son Auteur. *M. Digard de Kerguette*, Professeur Royal de Mathématiques & d'Hydrographie, m'en écrivit dernièrement, de

Rochefort ſur mer, la lettre ſuivante : *Tous les vaiſſeaux du Roi, armés depuis la découverte de M. Poiſſonnier, ſe ſervent de ſa méthode avec ſuccès. Je ſais même que, pour la table de l'Etat-Major, on préfere l'eau de mer deſſalée à l'eau de proviſion. Un détail des noms des vaiſſeaux qui s'en ſont ſervis, des dates & de la quantité de barriques diſtillées, ſeroit auſſi ennuyeux qu'inutile*, &c.

Il eſt à ſouhaiter, pour l'intérêt de la navigation, que cette méthode unique s'étende partout, & qu'elle s'établiſſe généralement dans tous les vaiſſeaux. La dépenſe qu'elle demande n'eſt rien en comparaiſon des avantages qu'elle procure : le ſage inventeur de la machine a eu ſoin d'en faciliter l'acquiſition aux moindres frais poſſibles.

Quant à ce qui regarde la nourriture ordinaire des Matelots, il eſt très-difficile en général d'y apporter quelque changement. Au reſte elle ne doit pas être regardée comme fort dangereuſe, pour les raiſons que nous avons dites dans le chapitre premier. On peut ſeulement ajoucer aux proviſions de bouche qu'on a coutume de faire en ſe mettant en mer, une certaine quantité de végétaux qu'il eſt fort aiſé de tranſporter dans les navires, & dont l'uſage eſt propre à corriger, en quelque ſorte, les qualités nuiſibles des autres alimens.

Quand on s'embarque en automne, on doit ſe précautionner d'une bonne proviſion de pommes choiſies, & les mettre dans des corbeilles bien ſeches pour les conſerver. Mais lorſqu'on ſe trouve dans les Ports de certains pays

où la terre produit des oranges, des limons & des citrons en abondance, il ne faudroit pas négliger l'occaſion de ſe pourvoir de ces fruits dont on a éprouvé ſi ſouvent des effets admirables dans les plus graves ſymptômes du Scorbut; & l'on feroit très-bien d'en remplir des caiſſes, afin de pouvoir en donner tous les jours à chaque Matelot. Le ſuc de ces mêmes fruits dépuré & épaiſſi, ſuivant le procédé de *M. Lind*, ſeroit encore d'un uſage très-ſalutaire dans les vaiſſeaux. La préparation en eſt facile.

Prenez une certaine quantité d'oranges & de limons, &, après en avoir exprimé le ſuc, laiſſez-en dépoſer les feces pendant quelque tems; enſuite vous le décanterez, ou le ferez paſſer par le filtre, pour le rendre plus clair, & le verſerez dans des pots de

terre bien verniſſés, dont l'ouverture doit être fort large pour favoriſer l'évaporation. Mettez enſuite ces pots au bain-marie, ſur un feu doux & toujours égal, juſqu'à ce que le ſuc ait pris la conſiſtance de ſyrop refroidi. Cet extrait peut ſe garder, pluſieurs années, dans des bouteilles de verre; c'eſt un antiſcorbutique tout auſſi efficace que le fruit récent. Quand on veut en faire uſage, on en délaie une quantité ſuffiſante dans de l'eau avec du ſucre: cette eſpece de limonade eſt agréable à prendre; il ſeroit à propos qu'on ne mangeât rien dans les navires, qui ne fût acidulé avec cet extrait.

Il y a d'autres fruits qui, amaſſés dans leur nouveauté, peuvent ſe garder long-tems dans les vaiſſeaux; les groſeilles, par exemple, quand elles ne ſont pas

en parfaite maturité. On les met dans des bouteilles ſeches & légèrement fermées, que l'on tient quelque tems plongées dans de l'eau preſque bouillante, pour diminuer l'humidité de ces fruits par l'évaporation ; &, lorſque par le moyen de cette opération, ils ont rendu un peu de phlegme qui s'eſt dépoſé dans le fond des bouteilles, il eſt néceſſaire alors de les bien boucher. D'un autre côté, comme on a obſervé que les Navigateurs de Hollande étoient beaucoup moins ſujets à prendre le Scorbut, que ceux d'Angleterre, parce que, dans leurs voyages, ils ont coutume de manger du chou confit avec le ſel & le vinaigre, n'a-t-on pas lieu de croire que cette herbe potagere eſt un bon antiſcorbutique (1) ?

(1) Soixante & dix Matelots Anglois ſcorbutiques furent parfaitement guéris en pleine

Il ſeroit donc fort à propos, avant qu'on mît à la voile, de remplir quantité de pots de terre de cette choucroûte, avec laquelle on feroit chaque jour, ou de tems en tems, de la ſoupe pour l'équipage. L'oignon eſt également un excellent préſervatif antiſcorbutique, ſi l'on en fait ſouvent uſage. *M. Lind* aſſûre que des Matelots qui en avoient fait proviſion pour en mettre dans leur potage, s'étoient conſervés, pendant tout le cours de la navigation, ſans le moindre ſymptôme de Scorbut.

Ne ſeroit-il pas encore fort avantageux de placer dans quelque endroit des vaiſſeaux, ſur la poupe, par exemple, ou derriere la

---

mer, dans le navire le *Guerneſey*, en uſant de potages faits avec des choux confits & de la viande fraîche. *Lind, Traité du Scorbut, tom. I, pag. 290.*

pouppe, des caiſſes remplies de terre, où l'on ſemeroit du cochléaria, de la laitue, du pourpier, du cerfeuil, & d'autres végétaux ſemblables? Ce ſeroit une choſe bien facile; d'autant plus qu'on voit aborder chaque jour dans tous les Ports de France, des navires revenants de l'Amérique, qui rapportent différentes ſortes d'arbuſtes plantés dans des caiſſes de bois.

La boiſſon ordinaire des équipages eſt un point eſſentiel qui demande beaucoup d'attention. En parlant des cauſes du Scorbut, nous avons mis, entre celles qui diſpoſent les corps à le contracter, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes; & la choſe eſt d'elle-même trop ſenſible, pour avoir beſoin de preuves. Cependant la plupart des Matelots, ſouvent ivrognes juſqu'à la crapule, s'imagi-

nent que l'eau-de-vie eſt un puiſſant remede pour les garantir de différentes maladies. Ils ſe trompent lourdement ; c'eſt, pour éviter un danger, ſe précipiter dans un autre ; &, comme on dit, tomber de Scylla dans Charibde. Il ſeroit donc bien à propos, qu'au lieu de liqueurs fortes, telle que l'eau-de-vie, on fît proviſion dans les navires, de vin, de bierre, de cidre pour la boiſſon ordinaire de tout l'équipage, & qu'avant le départ, les Capitaines euſſent grand ſoin d'empêcher qu'aucun Matelot n'emportât avec lui des liqueurs ſpiritueuſes. Dans les pays lointains où l'on ne trouve ni vin, ni bierre, ni cidre, l'eau-de-vie devient néceſſaire, & l'on peut en faire uſage, pourvu qu'on y mette de l'eau en ſuffiſante quantité, avec un peu de ſuc d'orange ou de limon : ces fruits ſont or-

dinairement fort communs dans les pays méridionaux, & coûtent très-peu de choſe. Il ſeroit bon, outre cela, de ſe pourvoir dans les vaiſſeaux d'une liqueur qui eſt un véritable antidote contre le Scorbut. On la prépare avec des ſommités de rameaux de pin ou de ſapin, qu'on laiſſe fermenter avec de l'orge torréfié & de la melaſſe. La maniere de faire cette eſpece de bierre médicamenteuſe, ſe trouve dans l'Ouvrage de *M. Lind*, & dans celui de *M. du Hamel du Monceau.*

Enfin nous terminerons ce chapitre en recommandant aux gens de mer d'éviter la pareſſe & l'oiſiveté; &, lorſqu'il fait beau tems, de s'amuſer à différentes ſortes de jeux & d'exercices également ſalutaires pour le corps & pour l'eſprit; & de bannir, autant qu'il eſt poſſible, l'ennui,

le chagrin, les inquiétudes, & la maladie du pays. Tout cela, joint aux ſages conſeils que les Médecins & Chirurgiens des vaiſſeaux, bien inſtruits des véritables cauſes du Scorbut, pourront donner, ſuivant l'occaſion, garantira les équipages de cette cruelle maladie, ou, du moins, en diminuera conſidérablement les progrès & les ſymptômes.

CHAPITRE VII.

De la Diſſection & de l'Ouverture des Cadavres ſcorbutiques.

AVANT de finir ce Traité, nous avons cru qu'il ne ſeroit pas inutile d'ajouter à tout ce que nous avons dit, l'expoſition des ravages affreux qu'on a obſervés à l'ouverture des cadavres de plu-

ſieurs ſcorbutiques. Il ne faut pas croire, néanmoins, que ces différentes léſions organiques aient eu lieu, d'abord, dès les premieres attaques du Scorbut ; elles ſe ſont faites par progreſſion durant le cours de la maladie.

Sennert rapporte qu'ayant ouvert le corps d'un homme ſcorbutique, il avoit trouvé l'épiploon preſque tout pourri. *Foreſtus* dit avoir obſervé dans le cadavre d'un Magiſtrat Hollandois, mort de la même maladie, le foie en très-mauvais état. *Reuſner* a vu auſſi dans un autre cadavre, le foie corrompu, plein de calloſités; en un mot, tellement vicié, qu'il eût été impoſſible que la dépuration du ſang s'y fît convenablement. *Horſtius* a trouvé toute la ſubſtance de ce viſcere ſquirreuſe, tant au dehors qu'en dedans : elle

ne donnoit point de ſang ; tous les vaiſſeaux en étoient détruits ; & la rate avoit un volume trois fois plus gros que dans l'état naturel.

Willis, qui a ouvert un grand nombre de ſujets morts du Scorbut, a obſervé que le foie ou la véſicule du fiel étoient, entre les autres viſceres, ceux qui ſe trouvoient le plus ordinairement affectés : car, dans pluſieurs de ces cadavres, le foie ne donnoit pas une ſeule goutte de ſang, & reſſembloit parfaitement à une tettine de vache flétrie & ſans ſuc. Dans les uns, la véſicule du fiel étoit abſolument vuide : dans d'autres, elle ſe trouvoit toute remplie de calculs ; & dans quelques-uns, elle regorgeoit d'une eſpece de lie très-amère.

Le célebre *M. Petit*, Chirurgien, en diſſéquant pluſieurs ca-

davres de ſcorbutiques dans l'hôpital de Dinant ſur Meuſe, a obſervé les phénomenes ſuivans. Dans la diſſection d'un ſoldat, auquel, pendant le cours de la maladie, il étoit ſurvenu à un pied une enflure énorme, dure, & ſans fluctuation, il trouva tous les os du tarſe & du métatarſe couverts d'exoſtoſes, & le périoſte gonflé d'une humeur gélatineuſe fort épaiſſe. Dans pluſieurs autres cadavres qu'il diſſéqua à l'hôpital de Bovigny près de Dinant, en 1692 & 1693, le périoſte ſe trouvoit ſéparé de preſque tous les os du corps ; de ſorte que les côtes étant inciſées ſuivant leur longueur, paroiſſoient nues, âpres, inégales ; les cartilages s'en étoient détachés ; & elles tenoient très-peu aux ligamens & aux tendons, auxquels, dans l'état naturel, elles ſont forte-

ment jointes par leur partie postérieure. Sous le périoſte on voyoit couler une lymphe brune & exceſſivement fétide ; & il en étoit de même, lorſqu'on inciſoit en longueur les bras & les jambes juſqu'à l'os. Dans l'inciſion de quelques muſcles, on enlevoit avec la main les os ſéparés de leurs épiphyſes, leſquelles reſtoient attachées aux tendons & aux ligamens.

M. Poupart, dans pluſieurs cadavres ſcorbutiques qu'il diſſéqua à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1699, trouva auſſi les os entièrement dépouillés de leurs épiphyſes. Dans quelques-uns, les côtes étoient cariées & ſéparées de leurs cartilages ; & lorſqu'elles paroiſſoient commencer à les quitter, ſi l'on preſſoit leurs extrêmités avec les doigts, il en ſortoit une grande quantité de pus, qui

n'étoit autre choſe que la ſubſtance ſpongieuſe de l'os ; de ſorte qu'après la compreſſion, il ne reſtoit plus que les deux lames externes des côtes. Le thorax & l'abdomen étoient remplis de matiere purulente, ou de ſéroſité d'une acrimonie ſi corroſive, que les mains qui s'en trouvoient mouillées en perdoient leur épiderme. Le péricarde étoit fortement collé & adhérent aux poumons ; les poumons à la plevre & au diaphragme. Ce n'étoit que ſanie & pourriture dans tous ces viſceres, qui ſe trouvoient tellement confondus, qu'à peine pouvoit-on les diſtinguer. Le foie étoit en partie pourri, & ce qui en reſtoit, tout rempli d'apoſtêmes. Dans quelques cadavres, il étoit farci d'un pus preſque auſſi dur que de la pierre. La rate avoit le triple de ſon volume or-

dinaire ; & pour peu qu'on y touchât, elle se mettoit en morceaux. Dans quelques-uns, les reins & la poitrine étoient abscédés ; dans d'autres, les glandes axillaires étoient fort grosses & couvertes d'une matiere puriforme ; & les muscles des bras & des jambes renfermoient dans leurs interstices une grande quantité de pus ichoreux.

Dans la plupart des cadavres, les os étoient noirs, cariés, & comme vermoulus ; & dans d'autres, ils étoient deux fois plus gros que dans l'état naturel, & sans épiphyses. Les ligamens des articulations étoient rongés, & si lâches, qu'ils laissoient un espace considérable entre les os. Les capsules articulaires contenoient une sérosité verdâtre, & extrêmement caustique. Dans quelques sujets, on trouvoit sous la peau un amas

de ſang noir coagulé ; & les muſcles, gonflés auſſi d'un ſang épais, avoient preſque la dureté du bois.

Dans tous les cadavres des ſcorbutiques morts ſubitement, les oreillettes du cœur étoient auſſi groſſes que le poing, & regorgeoient de ſang ; & dans un de ceux-là, le péricarde étoit tout rongé, & le cœur également ulcéré à une profondeur conſidérable.

Il paroît bien étonnant que, dans de ſi affreux accidens, & dans ce délabrement général des viſceres & des autres parties organiques, la ſubſtance du cerveau ſe ſoit toujours conſervée intacte, & qu'on n'y ait jamais remarqué la moindre léſion (1).

(1) Cependant *Willis* dit avoir trouvé, à l'ouverture de la tête de quelques Scorbutiques, les deux meninges collées enſemble, & toutes remplies de tubercules & de tumeurs skirrheuſes. *Tract. de Scorb. tom.* 1. *pag.* 590.

Le Docteur *Mead*, à l'ouverture du cadavre d'un Villageois, mort du Scorbut, trouva la rate d'une groſſeur prodigieuſe, & le foie tout farci d'un ſang noir, dans lequel on voyoit nager quantité de fibres lâches.

M. Rouppe, en diſſéquant des cadavres de Matelots ſcorbutiques, y trouvoit quelquefois le tiſſu cellulaire rempli d'une ſérosité tantôt jaune, tantôt verdâtre, & qui exhaloit une odeur fétide & cadavéreuſe. Dans les cavités du thorax & du péricarde, entre les muſcles abdominaux & le péritoine, & dans les capſules articulaires, au lieu de cette ſérosité, c'étoit une eſpece de gelée jaune & tranſparente comme de l'ambre; & il s'y en trouvoit auſſi dans l'abdomen, mais qui étoit moins ferme, & avoit moins de conſiſtance. Les cartilages des

premieres côtes étoient ſéparés du ſternum ; & quelquefois ceux des genoux, ainſi que leurs capſules articulaires, étoient rongés. L'épiploon ſe trouvoit entierement détruit, & le méſentere tout couvert de tubercules rouges ou noirs. Dans la plupart, les poumons étoient livides & un peu durs, & un ſang noir en rempliſſoit les veines. Souvent on trouvoit les oreillettes & les ventricules du cœur pleins de ſang ; & des concrétions polypeuſes jaunes, qui s'étendoient dans l'aorte, dans l'artere pulmonaire & les autres grands vaiſſeaux. Dans ceux qui étoient morts hydropiques, les viſceres étoient ordinairement corrompus, ou macérés à demi, les glandes méſaraïques obſtruées, & les os, rudes au toucher, raboteux, cariés, ſans compter une infinité d'autres phénomenes af-

freux, qu'il seroit trop long de rapporter.

Or, si l'on fait réflexion à ce que nous avons dit, en exposant notre opinion sur la véritable cause efficiente du Scorbut, on se figurera aisément jusqu'à quel point la matiere de l'insensible transpiration, long-tems supprimée, peut devenir âcre & putride, & l'on sera bien convaincu que c'est à une semblable suppression qu'on doit attribuer les ravages étranges, & tous les accidens que nous venons de détailler.

FIN.

LISTE des Plantes les plus recommandées dans le Scorbut, & dont on fait le plus communément usage pour combattre cette maladie.

ACHE. *Apium paluſtre.* On cultive cette plante dans les jardins, & lorſqu'elle eſt adoucie & devenue blanche, on l'appelle *céleri.* Le ſuc des feuilles d'ache eſt très-bon employé en gargariſmes pour nettoyer les gencives & rafermir les dents des ſcorbutiques.

AIGREMOINE. *Agrimonia* ſeu *Eupatorium.* Cette plante s'emploie avec ſuccès pour adoucir le ſang des ſcorbutiques.

ARRETE-BŒUF, BUGRANDE, BUGRANE. *Anonis* ou *Ononis.* On en emploie la racine en tiſane, & on ſe ſert utilement de ſa décoction pour nettoyer les gencives des ſcorbutiques.

BECABUNGA. *Becabunga.* On diſtingue cette plante en grande & en petite. Elles peuvent être employées de la même maniere que le creſſon d'eau, & à la même doſe.

BERLE ou ACHE-D'EAU. *Sion* ou *Sium*, ſivè *Apium paluſtre*, *foliis oblongis.* Elle s'emploie comme le creſſon; mais le ſuc en eſt plus utile que la décoction.

CANELLE BLANCHE, ou ECORCE DE WINTER. *Cortex Winteranus.* Cette écorce vient de l'Amérique. C'eſt un excellent remede contre le Scorbut: on la fait prendre en poudre depuis un ſcrupule, juſqu'à un demi gros; & en infuſion, depuis un gros juſqu'à deux, dans cinq ou ſix onces d'eau diſtillée d'herbe aux cuilliers.

CAPUCINE. Il y en a de deux eſpeces, la grande & la petite. La premiere ſe nomme en latin, *Cardamindum ampliori folio & majori flore*, grande Capucine. La ſeconde, *Cardamindum minus & vulgare*, ou *Naſturtium Indicum.* Les feuilles & les fleurs de l'une & de l'autre plante ſont employées utilement dans le Scorbut.

CERFEUIL. *Cerefolium*, ou *Chærophyllum.* Cette herbe mangée en ſalade, ou cuite dans les bouillons, eſt un bon antiſcorbutique.

CITRON. *Citreum*, ou *Malus medica.* Limon. *Limon*, ou *Malus limonia.* On a pu voir dans le Traité combien le jus de ces deux eſpeces de citrons eſt ſalutaire dans le Scorbut.

COSTUS INDIQUE ou ARABIQUE. *Coſtus Indicus* ou *Arabicus.* La racine s'emploie utilement contre le Scorbut. On la fait prendre en poudre à un demi gros, ou en infuſion à un gros.

CRESSON. Il y en a de deux ſortes. Le creſſon d'eau ou de fontaine, Naſitor, *Naſturtium*

Naſturtium aquaticum ; & le creſſon alénois ou de jardin, *Naſturtium hortenſe*. La premiere eſpece eſt la meilleure ; elle a à peu près les mêmes principes & les mêmes vertus que le cochléaria, & s'emploie de la même maniere & à la même doſe.

CURCUMA, ou SOUCHET DES INDES. *Curcuma*. C'eſt un antiſcorbutique très-efficace. Il s'emploie à un demi gros en poudre, ou à un gros en infuſion.

FUMETERRE. *Fumaria*. On la fait infuſer dans du petit-lait, ou on la donne dans un bouillon de veau.

GOMME-LAQUE. *Lacca*. C'eſt une réſine des Indes Orientales. Il y en a de trois ſortes : la plus naturelle eſt en bâtons. Sa teinture, tirée avec l'eſprit de vin, eſt très-bonne pour nettoyer les gencives des ſcorbutiques, & pour en prévenir la pourriture. On en peut prendre intérieurement juſqu'à un gros dans cinq ou ſix onces de quelque eau apéritive ; & quand il s'agit d'en faire uſage pour les gencives, on en met une once avec dix ou douze gouttes d'eſprit de vitriol, dans cinq ou ſix onces d'eau de cochléaria, ou de quelqu'autre plante antiſcorbutique.

HERBE AUX CUILLIERS. *Cochlearia*. Toute la plante s'emploie en décoction ou en infuſion : l'infuſion en eſt préférable, parce que ſes principes volatils s'évapo-

relit par la coction ; ou bien l'on emploie le ſuc exprimé à la doſe de deux ou trois onces.

HERBE AUX ÉCUS. NUMMULAIRE. *Nummularia.* On la nomme ainſi, parce que ſes feuilles reſſemblent en quelque ſorte à des pieces de monnoie. Quelques Auteurs prétendent qu'on peut s'en ſervir utilement contre le Scorbut.

HOUBLON. *Lupulus.* On emploie les jeunes bourgeons en décoction, ou on en fait manger en ſalade. On en fait auſſi, avec la fumeterre, un ſyrop qui convient aux ſcorbutique.

MOUTARDE. SENEVE'. *Sinapi.* Sa graine convient aux ſcorbutiques, priſe avec les alimens. Employée en machicatoire, elle eſt très-utile pour leur nettoyer la bouche.

ORANGE. *Aurantium.* Le ſuc de l'orange douce, & celui de l'amere qu'on appelle bigarade, ſont également utiles dans cette maladie.

OSEILLE, ou SURELLE. Il y en a à feuilles longues & à feuilles rondes. Les Botaniſtes appellent la premiere, *Acetoſa pratenſis*, ou *Oxalis vulgaris folio longo*, & la ſeconde, *Acetoſa rotundifolia hortenſis.* Elles ſont l'une & l'autre fort utiles aux ſcorbutiques.

PASSERAGE. On la diſtingue en grande & en petite ; la grande, *Lepidium latifolium;*

la petite, *Lepidium graminco folio, sivè Iberis.* Elles ont l'une & l'autre les mêmes vertus. Les racines & les feuilles sont utiles, mais sur-tout les feuilles en tisane & en décoction. On fait macérer la passerage dans de l'eau commune, & on la donne pour boisson aux scorbutiques.

PATIENCE, ou PARELLE. Il y en a de deux especes, l'une appellée *Lapathum hortense*, ou *Lapathum sativum*; l'autre nommée *Lapathum sylvestre, sivè Oxilapathum*, Patience sauvage. Leurs racines s'emploient fort utilement contre le Scorbut, soit en décoction, en tisane, ou dans des bouillons apéritifs. Willis ordonne la racine en infusion dans de la bierre, comme un excellent antiscorbutique.

PATIENCE AQUATIQUE, ou PARELLE DE MARAIS. *Lapathum aquaticum folio cubitali.* Elle est fort estimée pour le Scorbut; la racine, les feuilles & les fleurs sont en usage, en infusion ou en tisane.

PERSICAIRE. *Persicaria.* On distingue cette plante en mâle & en femelle. Celle-ci se nomme en latin, *Persicaria mitis*, ou *Pulicaria femina*: l'autre est nommée, *Hydropiper*, ou *Persicaria mascula*; & en françois, Curage, ou Poivre d'eau. On fait une décoction de Curage, pour bassiner les ulceres des jambes des scorbutiques, & on l'applique en fomentation pour en dissiper l'enflure.

PIED-DE-VEAU. *Arum.* On fait un bol d'un demi-gros de sa racine en poudre, avec le syrop des cinq racines, & on le fait prendre à jeun pendant quinze jours.

PIN. *Pinus.* Une décoction des jeunes branches ou des rejettons de cet arbre est fort recommandée contre le Scorbut.

POLIPODE. *Polypodium.* On emploie la racine en tisane. Elle est très-propre pour adoucir le sang des scorbutiques.

RAIFORT. *Raphanus.* Cette plante que l'on cultive dans les jardins, & qu'on nomme abusivement à Paris, *petite rave*, est un bon antiscorbutique. On fait infuser cinq ou six onces de la racine dans du vin blanc, ou on y mêle deux onces de son suc, & on le fait prendre aux malades.

RAIFORT SAUVAGE. *Raphanus rusticanus.* Cette plante est un des meilleurs remedes contre le Scorbut. On se sert de la racine que l'on coupe par rouelles, & que l'on fait infuser dans une décoction d'orge pendant douze heures sur les cendres chaudes, ou bien on l'emploie en tisane.

ROQUETTE. *Eruca.* Il y en a de deux especes; la cultivée, *Eruca sativa*, ou *Sinapi hortense*; la sauvage, *Eruca sylvestris*, ou *Sinapi sylvestre.* Celle-ci est plus âcre que la premiere. Les feuilles de l'une & de l'autre plante s'emploient en décoc-

sion, mais leur semence a plus de vertu. Elle se donne jusqu'à un gros concassée & infusée dans un verre d'eau distillée de cochléaria, ou de quelqu'autre plante antiscorbutique.

SAPIN. *Abies.* Il y en a de deux especes, un mâle, & l'autre femelle. Le premier, *Abies mas*; le second, *Picea.* Les tendrons de cet arbre, employés comme ceux du Pin, ont les mêmes vertus. On peut les employer ensemble.

TREFLE D'EAU. MENYANTE. *Trifolium palustre.* Cette plante est fort estimée pour le Scorbut. On en emploie les feuilles ou la racine en tisane.

Fin de la Liste des Plantes.

VIN ANTISCORBUTIQUE (1).

Prenez une once & demie de racine de raifort sauvage verte, lavée & coupée menue; une once & demie de feuilles de tanaisie desséchée, une once de semences de carotte sauvage desséchées & écrasées; un citron avec son écorce, ses pepins, & coupé par petits morceaux; deux pintes & un demi-setier de vin blanc de Chabli.

Mêlez le tout, faites-le infuser dans un

(1) Cette recette nous a été communiquée par M. Missa, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui a employé ce remede avec succès étant Médecin de l'armée.

vaisseau de terre vernissé & couvert, pendant vingt-quatre heures, sur les cendres chaudes; remuez-le à plusieurs reprises, & passez-le, l'infusion faite, en pressant fortement le marc. Enfin conservez ce vin dans des bouteilles bouchées avec soin.

On donne les matins à jeun quatre onces de ce vin; on en donne une pareille dose deux heures avant le souper.

REMARQUE.

On prépare, suivant les circonstances, les malades à l'usage de ce vin par les remedes généraux; on les émétise de loin en loin; on les purge de huit jours en huit jours; on les tient à la diette végétale, farineuse & antiseptique; on leur recommande l'équitation, l'exercice modéré, la dissipation; on leur fait respirer l'air de la campagne pour favoriser les effets de ce vin, & les rendre plus salutaires. On peut substituer une orange douce au citron en faveur des enfans, ou des sujets qui ont la poitrine délicate, & quand l'on ne trouve pas de la semence de carotte sauvage, on peut y suppléer par deux gros de cloux de gerofle en poudre pour chaque pinte de vin.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Traité.

Avis du Traducteur, pag. j
Avant-propos, v
CHAP. I, *où l'on examine les principales opinions des Auteurs sur les causes & les différentes especes du Scorbut*, 1
II. *De l'Ethyologie, ou des véritables causes du Scorbut, d'après les observations exactes qui ont été faites tant sur terre que sur mer*, 53
III. *Des signes diagnostiques du Scorbut*, 91
IV. *Du prognostique du Scorbut*, 121

CHAP. V. *De la cure du Scorbut*, pag. 146

VI. *De la Cure prophylactique du Scorbut*, 206

VII. *De la Dissection & de l'Ouverture des cadavres des scorbutiques*, 228

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Traité du Scorbut, traduit du latin de M. Le Meilleur, par M. G... D. M. D. B.* La traduction m'en a paru conforme au texte original de l'Ouvrage. Elle est d'ailleurs enrichie de notes savantes & curieuses qui confirment les principes de l'Auteur ; c'est pourquoi nous la jugeons digne de l'impression. A Paris, ce 27 Septembre 1773. MISSA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseils Supérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur ***, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *un Traité sur le Scorbut, traduit du latin de M. Le Meilleur*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon

E774
L551t
77-136
Ciceroni
Dec 7

papier & beaux caracteres, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la presente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le premier jour de Décembre, l'an mil sept cent soixante-treize, & de notre regne le cinquante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Lib. & Impr. de Paris, N°. 2774, fol. 196, conformément au réglement de 1723, qui fait défenses, article IV, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 16 Juillet 1773. C. A. JOMBERT pere, Syndic.

Ro 000

Carte assegnate allo
Sviluppo dello Scorbutro 87

n. 2